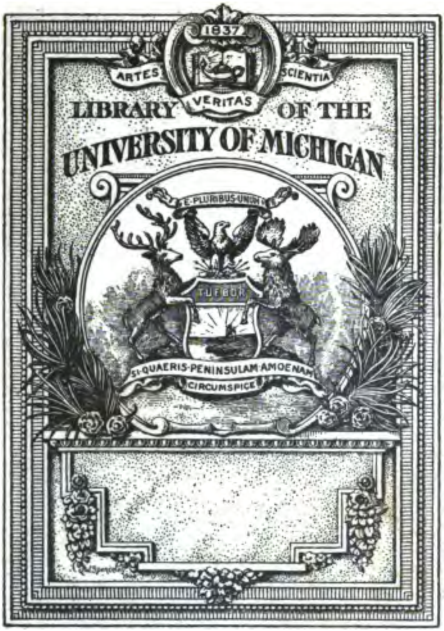

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME SEPTIÉME.

A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. }

MDCCXLVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PREFACE.

ON a vû dans le Sixiéme Volume de cette Histoire, le grand Corneille s'élever au degré le plus haut où le génie Dramatique pût atteindre. D'autres courroient en même-temps la même carriere, & l'on a vû les vains efforts qu'ils ont faits pour le suivre, ou pour l'égaler.

Ce Septiéme Volume fera connoître ce que peut l'esprit humain, secondé par l'éxemple, & animé par le desir de se perfectionner.

Tout change de face sur le Théatre François. Plusieurs de eux qui n'avoient pû suivre Corneille que de loin, à force de tentatives & de réfléxions,

se rapprochent de ce grand Homme. Le goût du Public, devenu plus épuré, les obligea de consulter, plus qu'ils n'avoient fait, ce que la raison éxige, soit dans le choix de leurs sujets, soit dans la peinture de leurs Personnages.

Alors parurent le véritable Saint Geneſt, & le Venceslas de Rotrou; Thémiſtocle & Scévole de Du Ryer; la Sémiramis de Gilbert; la Sémiramis de Desfontaines; les Danaïdes de Gombauld; le Prince rétabli, de Guérin de Bouscal; la Mort des Enfans de Brute, d'un Anonyme, &c.

Ces Tragédies cependant avoient encore des défauts essentiels; mais on trouve dan toutes des beautés réelles qu servoient à rendre ces défau moins sensibles: on y voit d bienséances dans les Personr ges, le sentiment prendre place du galimathias, l'Hér

me ſuccéder au giganteſque.

Le Genre Comique prit auſſi une nouvelle forme. Si le Public crut encore pouvoir ſe prêter aux Piéces remplies d'événemens, il fallut pour plaire, les lui préſenter d'une façon raiſonnable ; c'eſt-à-dire, qu'elles fuſſent Comiques par le fonds & par la maniere de les traiter. L'Aveugle clair-voyant de Broſſe ; le Déniaiſé de Gillet ; Jodelet Duéliſte de Scarron ; l'Héritier ridicule du même, ſont de ce genre.

Tandis que ces Poëtes tenient le Théatre, il en parut nouveaux qui par leurs Ouges donnerent au comique nouvelles perfections. Du nbre de ces derniers furent Corneille de Liſle, frere célébre M. Corneille, & Quinault.

M. Corneille de Liſle débuta les Engagemens du hazard. te Comédie eut un grand

succès, & dans ce temps elle le méritoit. L'intrigue en est conduite avec art; le Dialogue est vif & bien rendu. Aussi cette Piéce attira-t-elle à son Auteur la jalousie de la plûpart de ceux qui couroient la même carriere.

Après les Engagemens du hazard, M. Corneille de Lisle donna le Feint Astrologue, qui ne fut pas moins applaudi. Son Dom Bertrand de Cigarral, surpassa non seulement le succès des deux précédentes Comédies, mais (dit M. de Visé *) « Dom Bertrand de Cigarral a » été si estimé & si suivi, que » l'on a remarqué que pendant » un certain nombre d'années, » il a été joué plus de vingt » fois à la Cour, sans les repré» sentations qui en ont été don» nées au Public.

* Mercure Galant, Janvier 1710. page 273.

L'Amour à la mode qui suivit Dom Bertrand de Cigarral, fait encore aujourd'hui honneur au talent de M. Corneille de

Lisle. Le caractere d'Oronte, qui est l'Amant à la mode, est l'original de l'Homme à bonne fortune, du Chevalier à la mode, &c.

Le premier Ouvrage Dramatique de M. Quinault, fut la Comédie des Rivales, dont il eut lieu d'être content, par l'accueil que le Public fit à cette Piéce.

Avant sa représentation, elle donna lieu à une convention, qui depuis a servi de régle entre les Comédiens & les Auteurs des Piéces nouvelles. Nous rendons compte de ce fait à l'article de cette Comédie.

C'est par les Rivales & la vie de M. Quinault, que nous terminons ce Volume; il n'est pas considérable par le nombre des années, il n'en contient que huit; mais nous ne craignons point de dire que les Amateurs du Théatre le trouveront extrê-

mement plein, par les faits curieux qu'il renferme.

Comme nous nous faisons un devoir de témoigner notre reconnoissance à ceux qui ont la bonne volonté de nous faire part des Piéces rares, qu'il nous seroit, sans ce secours, très difficile de trouver; nous prendrons occasion de cette Préface pour informer ceux qui s'intéresse à cet Ouvrage, que Messieurs les Comédiens François, nous ont communiqué d'une façon extrêmement obligeante, les Registres annuels des représentations de la Comédie.

Ce Morceau précieux fournira un grand nombre de faits Anecdotes à l'Histoire du Théatre François, dont nous ne manquerons pas de faire usage dans les Volumes suivans.

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS
DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent.

SIGISMOND, DUC DE VARSAU, — 1646.
TRAGI-COME'DIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

SIGISMOND, Généralissime des Troupes de Venda, Reine de Pologne, aime cette Reine, & son amour est traversé par la rivalité de Philon, autre Général de Venda, sous les

1646. ordres de Sigismond ; Philon, d'intelligence avec une Princesse réfugiée à la Cour de Pologne, accuse Sigismond de plusieurs crimes ; la Reine fait arrêter ce dernier, qui prouve son innocence. Venda abdique la Couronne, & à sa place fait élire Sigismond, qui généreusement pardonne à Philon son imposture. Gillet étoit un foible Poëte Dramatique, & sur-tout dans le Tragique. Cette Tragi-Comédie de Sigismond, en donne une preuve complette.

JODELET, ASTROLOGUE, COMÉDIE

PAR M. D'OUVILLE.

Timandre, Gentilhomme Parisien, est amoureux de Liliane, Demoiselle de la même Ville, qui ne paye son amour que par des rigueurs. Jodelet, Valet de Timandre, aimé de Nise, suivante de Liliane, apprend de cette Soubrette que sa Maîtresse a

le cœur pris pour un Cavalier nommé Tindare, qu'on croit en Italie depuis six mois, & qui est demeuré caché à Paris chez un ami; & que ce Cavalier vient tous les soirs voir Liliane dans son jardin, Nise recommande le secret à Jodelet qui reste seul.

1646.

JODELET.

Adieu donc mon soleil. Ah, la triste nouvelle !
Quoi! c'est-là le sujet qui te rend si cruelle,
Et c'est-là cet honneur que tu vantois si fort
Perfide Liliane? Ah! Dieux, mon Maître est mort,
Cette étrange nouvelle est un coup de tonnerre,
Et le va roide mort faire tomber par terre,
Je brûle de le dire, & je ne sçais comment,
J'ai tenu ce secret caché si longuement.
La langue d'un Valet est pire qu'un trompette,
Vois que Nise a tenu la chose bien secrette,
On vient de me l'apprendre au Marais; & demain
On le sçaura sans doute au Fauxbourg Saint Germain.

Jodelet instruit son Maître de ce que Nise lui a confié. Timandre désespére

1646. de cette nouvelle, trouve Liliane, & lui reproche ſon commerce ſecret: Liliane ſe doute de l'indiſcrétion de Niſe, & lui en marque tout bas ſon reſſentiment. Jodelet qui s'apperçoit des menaces que Liliane fait à Niſe, gronde ſon Maître dans un *à parte.* Timandre lui conſeille d'inventer quelque ruſe pour réparer cette faute. Jodelet ſe dit ſçavant dans l'Aſtrologie, & que par le ſecours de cette ſcience, il eſt inſtruit de tout ce qui ſe paſſe dans le monde; Timandre & Niſe, appuyent le diſcours de Jodelet, & Liliane reſte perſuadée de la capacité de ce prétendu Aſtrologue; Ariſte, chez qui Tindare eſt caché, aborde Timandre qui lui compte l'hiſtoire de Liliane, & tout de ſuite le ſtratagême de Jodelet. Ariſte y applaudit, & conſeille de le continuer. Pour cet effet, il ſe rend chez Iacinte, autre Amante de Tindare, qui ignore ſon ſéjour à Paris, & qui reçoit de ſes nouvelles par le moyen d'Ariſte qui aime Iacinte, mais qui n'oſe lui déclarer ſa paſſion. Celui-ci lui vante le ſçavoir de Jodelet, & ajoute que par ſon moyen elle pourroit voir Tindare chez elle dans le même jour, quoiqu'il ſoit en Italie.

Iacinte croit aveuglément ce récit, & se rend chez Timandre. Jodelet se trouve fort embarrassé de la demande de Iacinte , mais en lui entendant nommer Tindare, il prend un ton de suffisance, & lui fait écrire le Billet suivant.

. . . . Cher Tindare,
Je vous attends chez moi tantôt, & me
prépare
A vous bien recevoir ; croyez que je sçais
bien
Où vous êtes : venez, & ne redoutez rien.

Ce Billet est rendu à Tindare qui croyant être découvert, se rend chez Iacinte ; celle-ci qui s'imagine que ce n'est qu'un corps fantastique qui se présente devant elle, ainsi que Jodelet l'en a assuré, s'épouvante à la vûe de Tindare, & lui ferme la porte au nez, en faisant des cris épouvantables. Tindare demeure fort surpris de cette réception. Il est rencontré par Liliane qui lui apprend qu'un célébre Astrologue a découvert leur intrigue amoureuse, & qu'il n'est plus nécessaire de prendre les mêmes précautions pour la venir voir : Liliane, en quittant Tindare, lui donne une bague de diamans. Nise

1646. rend compte à Jodelet du présent que sa Maîtresse a fait à Tindare : desorte que Arimant, pere de Liliane, à qui cette derniere a dit qu'elle a perdu sa bague, s'adresse à Jodelet pour en avoir des nouvelles. Jodelet lui dépeint un Cavalier qu'il a vû causer avec Liliane. Arimant trouve Tindare, & se fait rendre la bague ; Moron, vieux domestique de Liliane, qui veut se retirer du service, & emporter sans crainte d'être volé en chemin, ce qu'il a amassé de ses gages, prie Jodelet de le faire transporter par un folet en Provence sa patrie. Jodelet lui bande les yeux, lui fait faire quelques tours, & le laisse dans le jardin de Liliane, après lui avoir dérobé son argent. Enfin tout se découvre : Arimant qui trouve Tindare caché chez lui, consent qu'il épouse Liliane ; Iacinte se voyant trompée par Tindare, accepte la main d'Ariste ; Liliane pardonne à Nise son indiscrétion, & cette derniere est mariée à Jodelet, qui avoue son stratagême, & rend à Moron son argent. Cette Piece n'est pas la plus foible de celles de d'Ouville ; cependant elle est plus plaisante par les situations que par l'expression qui en est assez froide.

Thomas Corneille employa depuis ce même ſujet ſous le titre *Du feint Aſtrologue*. Nous en parlerons à l'article de cette derniere Piece.

1646.

PERSELIDE, OU LA CONSTANCE D'AMOUR, *TRAGI-COMÉDIE*

Par un Anonyme.

PErſelide, aimée d'Aminthas, eſt abandonnée par ce dernier, qui devient éperduement amoureux de Floriſſelle qui n'a pour lui aucun retour. Perſelide ſe traveſtit en homme, & ſous le nom de Lucidor, elle entre au ſervice de ſon Infidéle en qualité de page, voila ce qui fonde l'intrigue de cette Tragi-Comédie, coupée par différends Perſonnages épiſodiques, qui ne ſervent qu'à rendre la Piece plus ennuyeuſe. Aminthas reconnoît Perſelide, & touché de ſa conſtance, il rentre ſous ſes loix. Pas un vers à remarquer dans ce Poëme Dramatique.

1646.

LA SŒUR GÉNÉREUSE, TRAGI-COMEDIE DE M. L'ABBÉ BOYER. (a)

L'Abbé Boyer ne jugea pas à propos de mettre son nom à cette Piece, en la donnant à l'impression, cependant on dit *: « Que la premiere de » ses Tragédies enleva tout Paris. » Si ce fait est vrai, l'Abbé Boyer a été bien modeste, & Paris n'eut guére de goût d'applaudir un Ouvrage qui ressembloit si peu au Cid, aux Horaces, à Cinna, Polyeucte, &c. on en va juger par l'extrait suivant. Clomire, Reine de Themiscire, & Sophite sa sœur, sont prisonnieres du Roy de Cilicie; ce Roy est amoureux de Clomire, & Hermodor, fils de ce Roy, aime Sophite. La

* Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. par M. l'Abbé d'Olivet, page 344. édition in-12, de 1743.

(a) Par des raisons que nous ne pouvons expliquer présentement, nous ne donnerons la vie, & le Catalogue des Oeuvres de Théatre de l'Abbé Boyer, qu'après l'article de sa Tragédie du Comte d'Essex, sous l'année 1672.

Reine de Cilicie reproche au Roy son époux, son amour pour Clomire, en des termes peu convenables à son caractere, comme ces reproches ne font aucun effet, la Reine de Cilicie forme la résolution de faire poignarder Clomire. Sophite qui apprend ce dessein, prend la place de sa sœur, pour lui sauver la vie, c'est ce qui lui fait donner le titre de *Sœur généreuse*. Enfin tout se raccommode. Le Roy de Cilicie renonce à son amour pour Clomire, & lui rend la liberté, ainsi qu'à sa sœur Sophite qui épouse Hermodor. Rien de plus mal versifié, de plus mal conduit, ni de plus mal imaginé que cette Tragi-Comédie.

1646.

LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS, COME'DIE DE M. BROSSE.

UN Gentilhomme qui dans un naufrage a vu périr une aimable personne qu'il étoit prêt d'épouser, en conçoit une si grande tristesse, qu'on

1646. employe en vain pour l'en guérir plusieurs sortes de moyens. Enfin on lui propose d'assister à une petite Comédie où il pourra goûter quelque plaisir, le sujet de la Piece est sa propre Histoire, dont le dénouement est le retour de la Maîtresse du Gentilhomme, qui a été sauvée par le secours d'une planche qui l'a conduite dans une Isle; le Gentilhomme qui reconnoît les mêmes traits de la personne qu'il aime, dans ceux de la prétendue Comédienne, s'imagine rêver. Enfin, on lui apprend que cette Comédienne & sa Maîtresse, ne sont qu'une même personne, & la Piece finit par le mariage de ces Amans. Voila ce qui compose l'intrigue principale de cette Comédie où l'Auteur a introduit plusieurs personnages épisodiques, qui s'imaginent rêver en voyant des objets réels, tel est l'épisode du Paysan yvre & endormi, qu'on emporte dans un appartement magnifique, & à qui on fait à croire, lorsqu'il est réveillé, qu'il est un Seigneur des plus qualifiés, &c. Cette Piece a beaucoup de comique, & doit avoir fait plaisir, lorsqu'elle fut représentée.

1646.

LA PORCIE ROMAINE,

TRAGE'DIE

DE M. L'ABBÉ BOYER.

CE second Poëme Dramatique de l'Abbé Boyer figureroit fort bien parmi les premieres productions de Mairet, Rotrou, Scudery, &c. par la versification, la conduite & le peu de bienséance dans les caracteres des personnages. Ce sujet, déja traité par Garnier sous le titre *Porcie*, & plus récemment par Guérin de Bouscal, sous celui de *La mort de Brute & de Porcie*, ou *la vengeance de la mort de César*, est noyé, par l'Abbé Boyer, dans un déluge de vers empoulés, qui par conséquent ne disent rien en beaucoup de mots.

1646.

JOSAPHAT,

TRAGI-COMÉDIE DE M. MAGNON.

CEtte Piece est précédée d'une Epître au Duc d'Epernon.

« Cette protection & ce secours, » MONSEIGNEUR, que vous avez don- » né à la plus malheureuse, & l'une » des mieux méritantes Comédiennes » de France, n'est pas la moindre ac- » tion de votre vie, & si j'ose entrer » dans vos sentimens, je veux croire » que cette générosité ne vous déplaît » pas. Tout le Parnasse vous en est » redevable, & vous en rend grace par » ma bouche. Vous avez tiré cette in- » fortunée d'un précipice où son mé- » rite l'avoit jetté, & vous avez remis » sur le Théatre un des beaux person- » nages qu'il ait porté. Elle n'y est re- » montée, MONSEIGNEUR, qu'avec » cette belle espérance de jouer un » jour dignement son rôle dans cette » illustre Piece, où, sous des noms em- » pruntés, l'on va représenter une

» partie de votre vie..... Ces Grecs, » & ces Romains, qui ont si long- » temps occupé notre Scene, n'auront » point de deshonneur de vous céder » leur place, ils deviendront même vos » Spectateurs, & par le long silence » que nous leur imposerons, ils témoi- » gneront leur admiration. Moi-même » des premiers, je veux bien intro- » duire sur le Théatre, l'Histoire Fran- » çoise; bien loin que l'antiquité nous » ait pû fournir abondance de matieres, » il nous a fallu beaucoup ajouter à ce » qu'elle nous a dit de ces Héros; au » lieu que dans notre siécle, nous au- » rons un contraire travail, & nous » serons en peine de retrancher un » grand nombre de ces excellens sujets » que notre Histoire nous donnera. » Vous n'y serez point oublié: là, sous » de faux incidens, vous verrez vos » véritables avantures.»

En attendant que quelque curieux veuille prendre la peine d'interpréter cette énigme historique, passons à l'extrait de la Piece.

L'Auteur en commence l'action au moment qu'Abenner, Roy des Indes, rappelle son fils Josaphat à la Cour. Arache, favori du Roy, annonce cette

1646. grande nouvelle à Amalazie. Cette Princesse, fille de Sinanor, Roy tributaire d'Abenner, se trouve, par la révolte de son pere, réduite à l'esclavage. Arache, qui en est devenu amoureux, demande pardon d'avoir employé son bras pour une si triste victoire, & offre de la réparer par son crédit; Amalazie persuadée de la sincérité de ses sentimens, refuse son secours; son amant a bien de la peine à obtenir qu'elle paroisse devant le jeune Prince. Elle a raison de craindre cette entrevûe : Josaphat ressent dès le premier moment le pouvoir de ses charmes, & demande sa grace à Abenner. Le Roy, charmé de voir son fils contracter un attachement aussi convenable, rend, à sa priere, la liberté & les états à la fille de Sinanor, & la lui accorde pour épouse. Une promesse aussi flateuse cause autant de douleur au malheureux Arache, que de joye au Prince des Indes. Ce dernier, accoutumé d'être prévenu dans tous ses desirs, est un peu surpris de la froideur qu'Amalazie fait paroître, occupé de ces pensées, on lui vient annoncer un Jouailler qui se vante d'apporter une pierre précieuse d'une beauté extraor-

dinaire. On se doute bien que ce Jouailler n'est autre que Barlaam, & la pierre précieuse, la semence de la Religion Chrétienne. La conversion de Josaphat jette le Roy dans un chagrin mortel : il approuve le refus d'Amalazie, & met tous ses soins à retirer son fils de la Religion qu'il vient d'embrasser. La ruse d'un faux Barlaam n'ayant servi qu'à confirmer l'esprit du Prince, & procurer le martyre au fidéle Nacor, qu'on a engagé à jouer ce personnage ; Abenner n'imagine plus qu'un moyen qui est de tenter Josaphat par les plaisirs des sens. Pourroit-on le croire ? Le Roy des Indes charge la Princesse de cet emploi, que l'Historien de la vie de Barlaam attribue à une vile Courtisane : & ce qui est encore plus extraordinaire, c'est sur les instances d'Arache son Amant, qu'Amalazie veut bien l'accepter. Sa vûe cause une vive émotion au jeune Prince, mais la grace du Ciel triomphe dans son cœur, & se répand sur la Princesse même & sur Arache. Abenner ne s'y rend que le dernier ; il reconnoît enfin la volonté du Ciel, & se dépouille de sa puissance en faveur de son fils : qui n'en fait usage que pour

1646.

1646.

assurer le bonheur d'Amalazie, & l'unir avec le tendre Arache.

Voila l'analyse fidelle de cette Piece, composée sur un sujet ingrat, peu propre au Théatre, & qui n'est soutenu ni par la versification, ni par les pensées. Quelle comparaison, l'Auteur des *Recherches sur les Théatres de France*, peut-il trouver entre ce Poëme & la Tragédie de Polyeucte de M. Corneille.

LE VÉRITABLE SAINT GENEST, *TRAGÉDIE* DE M. ROTROU.

AU nombre des fêtes préparées pour la solemnité du mariage de Valerie, fille de l'Empereur Dioclétien, avec Maximin, est celle de la représentation d'une Piece de Théatre. Genest, le plus célébre Comédien de son siécle, est introduit devant Dioclétien; cet Empereur, après avoir loué Genest sur ses grands talens pour le tragique & le comique, ajoute:

Mais

1646.

Mais passons aux Auteurs, & dis-nous quel
Ouvrage,
Aujourd'hui sur la Scene a le plus haut suf-
frage,
Quelle plume est en regne, & quel fameux
esprit
S'est acquis dans le cirque un plus juste
crédit.

GENEST.

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes
de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un
grand homme,
A qui les rares fruits que sa muse produit,
Ont acquis dans la Scene un légitime bruit:
Et de qui certes l'art, comme l'estime est
juste
Portent les noms fameux de Pompée &
d'Auguste:
Ces Poëmes sans prix, où son illustre main,
D'un peinceau sans pareil a peint l'esprit Ro-
main,
Rendront de leurs beautés votre oreille ido-
lâtre,
Et sont aujourd'hui l'ame & l'amour du
Théatre. (a)

(a) Cet éloge de Pierre Corneille, placé avec assez d'art dans cette Tragédie, fait honneur à Rotrou, qui par le nombre de ses Pieces,

1646.

VALERIE.

J'ai sçu la haute estime où l'on les a tenus

. . . .

Mais on vante sur-tout l'inimitable adresse,
Dont tu feints d'un Chrétien le zéle & l'allégresse,
Quand le voyant marcher du Baptême au trépas,
Il semble que les feux soient des fleurs sous ses pas.

MAXIMIN.

L'Epreuve en est aisée.

GENEST *à Maximin.*

Elle sera sans peine,
Si votre nom, Seigneur, nous est libre en la Scene:
Et la mort d'Adrian, l'un de ces obstinés,
Par vos derniers Arrêts n'aguéres condamnés,
Vous sera figurée avec un art extrême,
Et si peu différente de la vérité même,
Que vous nous avouerez de cette liberté
Où César, à César sera représenté.

& le succès qu'elles avoient eû, pouvoit ce citer lui-même, ou se mettre à côté de Corneille. Mais sincere ami de la vérité, il rend sans restriction, aux Ouvrages de ce grand homme, toute la justice qui leur est due.

1646.

Geneſt en répétant ſon rôle, avant de commencer la Piece, voit le Ciel s'ouvrir, & entend une voix qui lui dit :

> Pourſuit Geneſt ton perſonnage,
> Tu n'imiteras point en vain ;
> Ton ſalut ne dépent que d'un peu de courage,
> Et Dieu t'y prêtera la main.

Cet avertiſſement frape Geneſt : cependant lui & ſes Camarades commencent la Piece de la mort d'Adrian : nous n'en ferons point l'extrait (*a*), ni de la ſuite de la Tragédie de Saint Geneſt, qui ſe déclare Chrétien aux yeux de Dioclétien & de toute la Cour. Il eſt arrêté & conduit en priſon. Le poids des chaînes dont il eſt accablé, ſemble lui donner de nouvelles forces pour perſévérer dans la Religion Chrétienne.

GENEST, *ſeul dans la priſon avec des fers.*

> O fauſſe volupté du monde,
> Vaine promeſſe d'un trompeur,
> Ta bonace la plus profonde
> N'eſt jamais ſans quelque vapeur.

(*a*) Nous aurons occaſion de parler de cette Piece, en donnant l'extrait de la Tragédie d'Adrien, de M. de Campiſtron.

1646.

Et mon Dieu, dans la peine même
Qu'il veut que l'on souffre pour lui,
Quand il daigne être notre appui,
Et qu'il reconnoît que l'on l'aime :
Influe une douceur extrême
Sans mélange d'aucun ennui.

Pour lui la mort est salutaire,
Et par cet Acte de valeur,
On fait un bonheur volontaire
D'un inévitable malheur ;
Nos jours n'ont pas une heure sûre,
Chaque Instant use leur flambeau,
Chaque pas nous mene au tombeau ;
Et l'art, imitant la nature,
Bâtit d'une même figure
Notre biere & notre berceau.

L'Empereur, sollicité par Valerie, promet de faire grace à Genest, s'il veut renoncer à la Religion qu'il vient d'embrasser, dans le moment Plancien vient annoncer à Dioclétien la mort de ce nouveau Chrétien.

PLANCIEN.

Par votre ordre, Seigneur, ce glorieux
Acteur,
Des plus fameux Héros, fameux imitateur,

1646.

Du Théatre Romain la ſplendeur & la gloire,
(Mais ſi mauvais Acteur dedans ſa propre
hiſtoire)
Plus entier que jamais dans ſon impiété,
Et par tous mes efforts en vain ſollicité,
A du courroux des Dieux, contre ſa perfidie
Par un acte ſanglant fermé la Tragédie.

. . . .

J'ai joint à la douceur, aux offres, aux
prieres,
A ſi peu que nos Dieux m'ont donné de lu-
mieres,
(Voyant que je tentois d'inutiles efforts)
Tout l'art, dont la rigueur peut tourmenter
les corps.
Mais ni les chevalets, ni les lames flam-
bantes,
Ni les ongles de fer, ni les torches ardentes,
N'ont, contre ce rocher, été qu'un doux
Zéphir,
Et n'ont pû de ſon ſein arracher un ſoupir:
Sa force en ce tourment a paru plus qu'hu-
maine,
Nous ſouffrions plus que lui, par l'hor-
reur de ſa peine

1646.

Et nos cœurs détestant ses sentimens Chrétiens,
Nos yeux ont, malgré nous, fait l'office des siens.
Voyant la force enfin, comme l'adresse vaine,
J'ai mis la Tragédie à sa derniere Scene,
Et fait avec sa tête ensemble séparer,
Le cher nom de son Dieu qu'il vouloit proférer.

Cette Piece fait juger que M. Rotrou auroit été en son temps le Poëte le plus digne de marcher sur les traces du grand Corneille, si sa trop grande facilité, dans la composition de ses Ouvrages, ne lui avoit pas fait adopter sans choix, les sujets qui se présentoient à son imagination. Voila l'unique cause des foibles productions de cet Auteur qui a cependant acquis une réputation qu'il conserve encore aujourd'hui.

1646.

LES BOUTADES DU CAPITAN MATAMORE, (a)

COMÉDIE

En un Acte, & en vers de huit sillabes, sur la seule rime en *ment*.

PAR M. SCARRON.

IL n'y a point de doute que voici la premiere Comédie en un Acte, qui ait été représentée sur le Théatre François; cette nouveauté fut hazardée à l'abri du nom de l'Auteur, & de celui de l'Acteur qui y jouoit le principal rôle. Cependant, malgré son succès, aucun auteur du même temps n'osa suivre ce modéle, & je crois qu'on peut assu-

(a) Cette petite Comédie est intitulée : *Abrégé de Comédie ridicule de Matamore, en vers Burlesques, sur une même rime*, elle se trouve à la fin des Boutades du Capitan Matamore, in-4°. à Paris, Toussaint Quinet, 1647. M Bruzen de la Martiniere n'a point eu connoissance de cet Ouvrage de Scarron, non plus que du *Gardien de soy-même*.

1646. rer que Moliere est le restaurateur des Pieces en un Acte. De cette petite *recherche*, proposée aux amateurs du Théatre, passons à la Comédie qui fait le sujet de cet article. Comme on connoît le goût de Scarron pour le burlesque, nous n'en ferons ni l'apologie, ni la critique, mais nous croyons en devoir donner un extrait un peu étendu; la Piece est assez rare, & de plus, elle est l'original de beaucoup d'autres pour le style burlesque & la mesure des vers.

ACTEURS.

BONIFACE, pere d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
LE CAPITAN MATAMORE, amant d'Angélique.
BEAUCHÂTEAU, } Amoureux d'Angélique.
BEAULIEU, }
ALISON, Servante de Boniface.
PHILIPIN, Valet de Beaulieu.

La Scene est à Paris devant la maison de Boniface.

SCENE I. MATAMORE *seul.*

J'ay de l'amour infiniment
Pour un bel œil qui puissamment,

Me

1646.

Me trouble impérieusement :
Il demeure en ce logement,
Marchons-y délicatement,
Hola, sortez hâtivement,
Sinon, parbleu robustement,
J'écraserai le bâtiment.

ANGE'LIQUE, MATAMORE. SCENE II.

ANGE'LIQUE.

Hé ! qui frape si rudement ?

MATAMORE.

C'est un faiseur d'égorgement.

(*à part.*)

O Dieux, le beau commencement !
Voila celle que chastement,
J'estime vertueusement.

(*à Angélique.*)

Beau soleil, qui divinement
Me subjuguez occultement,
Beauté, de qui l'agréement,
M'a, comme imperceptiblement,
Assassiné l'entendement :
Dorlotez favorablement,
Celui qui veut incessamment,
Vous rendre hommage constament.
Recevez agréablement,
Mon cœur, mon ame, & mon serment,
Et jurez réciproquement

1646.

De m'aimer furieusement
Jusqu'à votre trépassement.

ANGÉLIQUE.

J'estime votre compliment :
Mais, Monsieur, véritablement,
Vous me voulez trop promptement,
Jetter dans un engagement,
Duquel on ne peut aisément
Se défaire qu'au monument.
Ce front, tes yeux, ce mouvement,
Ce ventre, & cet accoûtrement
Me captivent superbement ;
Mais de crainte d'achopement,
Je veux tout faire mûrement.
Attendez un peu seulement :
Alizon ?

SCENE III.

ALIZON.

Quoy ?

ANGÉLIQUE.

Prestement,
Ecoute un mot secrettement :
Regarde un peu ce garnement,
Vois comme sérieusement
Il se promene gravement.

ALIZON.

Ah ! qu'elle trogne de gourmand !
Je crois qu'indubitablement,
Il mangeroit un régiment,
De même qu'un grain de froment.

1646.

ANGÉLIQUE.

Je vais lui dire ingénuement
Que je l'aime violemment.

ALIZON.

Arrêtez-vous ; effrénément,
Vous en aller absurdement,
Prostituer enragément,
A celui, qui bigearrement,
N'a pour tout divertissement,
Qu'à faire du saccagement.
Je le connois parfaitement,
C'est un assommeur de Jument,
Qui met sinpiternellement
quelques puces au monument.

MATAMORE.

O vieille garce d'Allemand,
Dis, parle à moi sincérement,
Déclare moi naïvement
Ce qui t'oblige insolemment,
De troubler mon contentement.

ANGE'LIQUE.

Pardonnez-lui, soyez clément.

MATAMORE.

Si j'entrois plus profondément,
Dans le séjour du troublement,
Le feu de mes yeux, brusquement
Par un étrange embrasement,
La bruleroit en un moment.

1646.

ALIZON.

Voila mentir impudemment,
O qu'il abuse excellemment,
De tous ceux, qui crédulement,
Croyent à son cajollement !
J'enrage de forcenement,
D'ouir mentir si puament :
O détestable parement,
De Gibet ! quel aveuglement,
Te fait si désordonnément
Parler hyperboliquement !

Angélique, fâchée de ce qu'Alizon vient de dire à Matamore, lui donne quelques soufflets, & la chasse ; ensuite elle demande excuse à Matamore pour cette fille.

SCENE IV.

MATAMORE.

Vous parlez prophétiment,
Mais changeons de raisonnement :
Quand voulez-vous, que surement,
Je vienne ici joyeusement,
Pour matrimonialement
Nous assembler allégrement ?

ANGE'LIQUE.

Pour ce point-là, modestement,
Il faudroit sans retardement,
Aller parler éloquemment,

1646.

A celui qu'équitablement,
J'estime merveilleusement.

MATAMORE.

A votre Pere ?

ANGE'LIQUE.

Justement

MATAMORE.

Bien, attendez, patiément,
Je reviendrai soudainement,
Pour lui parler facondement
Et pour presser l'avancement
De notre bel accouplement.

ANGE'LIQUE.

Que j'en suis aise, adieu charmant.

SCENE V. Beauchâteau, Beaulieu, Philipin.

PHILIPIN.

Finissez donc résolument
Ce frénétique brouillement,
Allez vous en fort gentiment
L'entretenir accortement.
Tous deux incomparablement,
Vous l'aimez excessivement,
Mais je vous conjure instamment,
De vouloir pacifiquement
Vous accorder gaillardement.

BEAUCHATEAU.

Je le veux : l'accommodement
N'est pas trop mal adroitement
Formé, pour notre appointement :

1646.

Pourvû que préalablement
Il protefte inviolablement
De s'arrêter au jugement
Qu'elle fera : car autrement
Nous nous frotterions vaillamment.

BEAULIEU.

O que je ferois, fciemment,
Un effroyable manquement,
Si je voulois obftinément
M'oppofer à ce réglement.

BEAUCHATEAU.

Mais, Alizon, chagrinement
Nous aborde fâcheufement.

SCENE VI.

ALIZON.

O je fuis dévergondément
Dans un cruel pétillement
Et je voudrois éperduement
Que l'on me pendit fauffement
Ou que l'on m'allât abimant
Jufques au fond du firmament.

Beauchâteau, & Beaulieu, demandent à Alifon le fujet de fon chagrin, & elle leur apprend qu'Angélique eft éprife d'amour pour Matamore.

BEAUCHATEAU.

Rage, fureur, trépignement,
Troublez-moi frénétiquement :

Afin que volontairement
Je presse mon enterrement.

BEAULIEU.

Démons qui belliqueusement,
Rompez le col, raviissament,
A celui-là, qui lâchement,
Se donne à vous, prodiguement;
Troublez-moi, désordonnément
Afin que précipitament
Je m'assomme inhumainement.

BEAUCHATEAU.

Non, sans vous en aller crûment,
Faire mourir déplaisament,
Faut assassiner, nuitament
Ce gueux, qui témérairement
Nous vient malicieusement
Oter notre soulagement.

PHILIPIN.

Tout beau, Messieurs; mal aisément
Vous ne sçauriez facilement
Sortir que fort honteusement,
De ce que déterminément,
Vous résolvez, brutalement;
Ce coup, indubitablement
Vous feroit pendre bravement.
Et puis celui, que cautement
Vous voulez, frauduleusement,
Priver de vie & mouvement,

1646. Est redouté, terriblement.
Les muets, admirablement,
En parlent éternellement.
Mais pour mettre un empêchement
A son dessein; vigilament,
Allez vous-en aimablement
Parler au pere hardiment,
Plaignez-vous à lui sagement,
En lui disant qu'ingratement,
Sa fille impitoyablement,
Vous fait un cruel traitement.
Le voici. . . . .

SCENE VII. Les Acteurs précédens, Boniface, Angélique, Alizon.

BEAUCHATEAU *à Boniface.*

Ah! Monsieur, que commodément,
Vous venez opportunément;
Tous deux épris étroitement,
De rechercher, pudiquement,
Votre fille; très-humblement,
Nous vous prions verbalement
De faire, qu'éxorablement,
Elle accepte, amoureusement
L'un ou l'autre pour son amant.

BONIFACE.

Ah! foi d'homme, révérément,
Vous venez, gratieusement,
Me mettre en un ravissement,
Que j'aime, merveilleusement.
Oui, je vous promets sainement

De m'employer activement
Pour votre seul contentement.

(*à Angélique.*)

Ma fille, mon ébatement,
Mon cœur, mon tout, que tendrement,
Je conserve si cherement,
Si tu veux être richement
Mariée, discrétement,
Prend, l'un de ces deux, gayement,
Tous deux trépassent en t'aimant.

BEAULIEU.

Beauté, que journalierement,
J'affectionne, vainement!

ANGE'LIQUE.

Lourdaut, que non pareillement
Je fuis, inexprimablement!

BEAUCHATEAU.

Belle Nymphe, loyalement,
Je vous estime, extrêmement.

ANG'ELIQUE.

Beau maraut, naturellement,
Je vous déteste étrangement.

BONIFACE *à Angélique.*

Traitez-les plus civilement,
Qui vous fait dédaigneusement,
Rejetter orgueilleusement,
Leurs services, que noblement
Ils vous offrent, mignardement?

1646.

SCENE VIII. Les Acteurs précédens, Matamore.

MATAMORE.

Oui, corbleu, valeureusement

Je tue désespérément,

Tous les coquins, qui traîtreusement

Ne font rien courageusement.

(*Parlant à tous les Acteurs.*)

En doutez-vous aucunement ?

BONIFACE.

Quel est celui, qui fierement

Parle, si fanfaronnement.

ALIZON.

O c'est celui, qu'imprudemment

Votre fille aime ignoramment.

MATAMORE *à Boniface.*

Venez ici, vieil excrément,

Si vous voulez coquinement,

Me refuser barbarement,

Un bien qui me va consommant,

Je vous tuerai, mais drolement.

BONIFACE.

Comment donc extravagamment

Me demander arrogamment,

Avecque mort & reniement,

Ce que j'estime uniquement ?

Retirez-vous, diligemment.

MATAMORE.

Ah, ventre ! malheureusement

Vous me choquez bien lourdement ;

Parbleu, je vais sauvagement
Vous crever, misérablement.

BONIFACE.

Oh, mes gendres virilement,
Venez à moi légerement !

MATAMORE.

Tes gendres ? Dieux ! éxactement
Tu les a choisis sçavament
Ces muguetaux *, hé bien comment
Pouvez-vous sans frémissement,
Me regarder effrontément ?

(Parlant à Angélique.)

Les aimez-vous ? là, hautement,
Parlez, & sans déguisement.

ANGÉLIQUE.

Non mon cœur.

MATAMORE *à Beauchâteau & à Beaulieu.*

Quoi donc sottement,
Et sans ratiocinement,
Vous voulez, tiranniquement,
La violenter, aigrement ?
Par la tête éxemplairement,
Je vais impétueusement
Vous assommer, fort plaisament.

BEAUCHATEAU.

Ah, Monsieur, pitoyablement,
Pardonnez-nous humainement.

* Parlant à Beaulieu & à Beauchâteau.

1646.

BEAULIEU.

Nous ignorons, l'engagement,
Où vous plongeoit gloutonnement,
Cet amoureux élancement.

MATAMORE.

Vous l'ignoriez ? grossierement
Vous recherchez, sordidement
Une excuse, pour finement
Vous esquiver, impunément.

BEAUCHATEAU & BEAULIEU *ensemble.*

Pardonnez-nous courtoisement.

MATAMORE.

Non non : pour votre châtiment,
Tous deux, alternativement
Abordez-moi, cagnardement,
Et me baisez le fondement :
Sinon, religieusement,
Et fort dévotieusement,
Réclamez le Ciel saintement,
Et faites votre Testament.

BEAUCHATEAU & BEAULIEU, *(se jettant aux genoux de Matamore.)*

Ah ! Monsieur, un amandement
A ce fâcheux commandement.

MATAMORE.

Levez-vous : favorablement,
Je vous pardonne entierement,
Allez au Diable ensemblement.

1646.

SCENE IX.

(*à Boniface.*)

A cette heure, l'oppoſement,
Que vous mettiez ineptement,
A notre déſir, véhément,
Ne peut qu'imperceptiblement,
Y mettre, de l'empêchement.

BONIFACE.

Non, je veux débonnairement,
Vous donner mon conſentement :
Allez, jouiſſez pleinement
Du bien, que légitimement
Vous aimez paſſionnément.

MATAMORE *à Angélique.*

Beauté que je vais eſtimant,
C'eſt à ce coup qu'heureuſement,
Nous jouirons, mignonement,
Du bien, qu'opiniâtrément,
Nous recherchions ſoigneuſement.

ANGÉLIQUE.

Allons donc honorablement
Nous baiſer, vigoureuſement. *Ils ſortent.*

PHILIPIN *à Alizon.*

SCENE X

Et bien !

ALIZON.

Je ne ſçai bonnement,
Si c'eſt en veillant ou dormant,
Que je vois cet événement.

1646.

PHILIPIN.

Vas ne te fâche nullement,
Et pour mettre un achevement
A ce qui se termine en, *ment*
Allons nous-en semblablement,
Nous marier pareillement.

ALIZON.

Je le veux bien : résolument,
Et sans tarder plus longuement,
Baisons-nous amiablement.

SCEVOLE,

TRAGE'DIE

DE M. DU RYER.

VOici le chef-d'œuvre de du Ryer, & en même temps une Tragédie digne du grand Corneille, aussi a-t-elle été conservée au Théatre, & malgré les défauts de son siécle, elle fait toujours beaucoup de plaisir, lorsqu'on la représente. Tout le monde sçait le trait de l'Histoire Romaine, qui fait le sujet de cette Piece, & de plus elle est insérée dans le Recueil en douze Vo-

lumes, imprimé en 1737. par la Compagnie des Libraires. Il suffit d'en rapporter quelques passages.

1646.

Arons, fils de Porcenne, Roy d'Etrurie, fait le récit de la valeur d'Horace, se défendant sur un pont, contre l'armée de Tarquin, & de Porcene.

ACTE I. SCENE III.

Il a résisté seul, assisté de son bras,
Sur le pont chancelant qu'on rompoit sous
ses pas,
. . . .
Par-tout, où de nos gens le courage s'adresse,
On rencontre par-tout sa force, ou son
adresse,
On court de toutes parts, mais il est en
tous lieux,
. . . . En vain de toutes parts
Nos gens poussoient sur lui, des orages de
dards;
Il sembloit que les Dieux aveugles pour les
autres,
Détournoient tous les traits, que lui poussoient les nôtres,
Et que pour faire honneur, à chacun de
ses coups
Ils conduisoient les traits, qu'ils poussoient
contre nous,
. . . .

1646.

Comme enfin tous nos gens confus de tant d'audace,
Alloient faire un effort pour renverser Horace,
Le pont s'est entr'ouvert, a fait un grand fracas,
Et dans les eaux du Tibre est tombé sous ses pas.

. . . .

Horace en même-temps jette l'œil dessus l'eau,
Et comme préparé d'y faire son tombeau,
Dieu du Tibre, a-t-il dit, seconde l'entreprise,
Et reçois un soldat qui défend ta franchise:
Il se jette en parlant.

TARQUIN.

Et le Tibre irrité,
N'auroit pas englouti ce fameux révolté?

ARONS.

Non, Seigneur, mais les Dieux ravis de son courage,
L'ont porté sans péril jusqu'à l'autre rivage;
Et malgré tous nos traits, dont il est combattu,
Ont fait de son salut le prix de sa vertu,

. . . .

Ainsi nous pouvons dire, & même à notre gloire,
Que dessus les Romains nous gagnons la victoire;

Mais

Mais qu'Horace arrêtant nos pas, & nos desseins,
A vaincu les Vainqueurs de Rome, & des Romains.

Junie, fille de Brutus, & aimée de Scevole, est prise par un parti de l'armée de Porcene : ce Roy demande à Junie en quel état est la Ville de Rome.

ACTE I. SCENE V.

JUNIE.

Je n'étois pas à Rome, & venois d'en partir,
Lorsque vos légions la vinrent investir,
Depuis, loin des Romains, à moy seule soumise,
Comme un bien paternel, conservant ma franchise,
Je fus prise en un Temple, où je faisois des vœux,
Je ne le cache point; contre vous, & pour eux.

PORSENNE.

Ainsi les justes Dieux, qui se vengent des crimes,
Punissent sur le champ des vœux illégitimes.

JUNIE.

Ainsi les justes Dieux, ont mes vœux éxaucés,
Puisqu'Horace est Vainqueur, & vous a repoussés.

1646.

Mais enfin apprenez que Rome est indomptable,
Que pour elle la faim n'a rien d'épouvantable,
Et que les alimens ne lui manqueront pas,
Tandis que les Romains conserveront leurs bras.
Ce peuple, pour sa gloire, ennemi de la vôtre,
Se nourrira d'un bras, & combattra de l'autre.

Scevole, qui sous les armes d'un Etrurien, s'est introduit dans le camp de Porsenne, fait part à Junie du dessein qu'il a de poignarder ce Roy d'Etrurie, pour délivrer Rome de l'état où cette Ville se trouve.

JUNIE.

Rome est-elle réduite à ce malheur extrême,
Qu'il lui faille tenter un remede de même.

SCEVOLE.

Il faut, ou que demain soit la fin de ses jours,
Ou bien qu'elle reçoive aujourd'hui du secours.

. . . .

La famine y produit tout ce qu'elle a d'affreux.

. . . .

Mais cette extrémité féconde en tant de peine,
Est encore au-dessous de la vertu Romaine;
Même le peuple souffre avecque fermeté,
Il veut le monument ou bien la liberté :
Chacun sollicité d'une noble colere,
Semble avoir hérité des vertus de son pere,
Et veut montrer que Rome, au défaut d'autres biens,
N'a pas moins de Héros, qu'elle a de Cytoyens :
On a vû des Vieillards, languissans & débiles,
. . . . . . Poussés d'un vif ressentiment,
Aux plus jeunes Guerriers s'offrir pour aliment :
Comme s'ils espéroient, changés en leur substance,
Etre encore de Rome, & l'ame, & la défense.

Scevole qui ne connoît point Porsenne, se méprend, & frape d'un poignard, un Seigneur de la Cour de Roy. Il est arrêté & conduit devant Porsenne. . . . .

1646.

1646.
ACTE IV.
SCENE VI.

PORSENNE.

Si sa main n'est armée, au moins son front menace,
Et l'on diroit qu'il vient avec même dessein,
Achever par ses yeux ce que tente sa main.
Quel est-tu, malheureux?

SCEVOLE.

Je suis Romain, Porsenne,
Et tu vois sur mon front la liberté Romaine,
J'ai d'un bras, que l'honneur a toujours affermi,
Tâché, comme ennemi, de perdre l'ennemi,
. . . .
Le propre des Romains, en tous lieux invincibles,
C'est de faire, & souffrir les choses impossibles;
Frape, voilà mon cœur; mais ne présume pas
Par mon sang répandu, te sauver du trépas.
D'autres cœurs que le mien, forment la même envie,
D'autres bras que le mien, s'arment contre ta vie,
Et mille, transportés d'un courage aussi fort,
Recherchent comme moi la gloire de ta mort.
. . . .

Si ma main ne t'a pas la lumiere ravie,
Ce n'est pas que les Dieux prennent soin de ta vie,
C'est qu'ils veulent, ces Dieux, qui combattent pour nous,
Que tu sentes la crainte auparavant les coups.

PORSENNE.

Jamais un assassin montra-t-il tant d'audace,
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace.

SCEVOLE.

C'est à faire aux tyrans, de craindre, & de trembler:
Aux Romains de les vaincre & de les accabler.

TARQUIN.

Traître, si ta fureur qui s'attaque à mon rang,
Pour le bien des Romains devoit verser du sang,
N'étois-ce pas le mien que tu devois répandre,
Puisque c'est mon courroux qui réduit Rome en cendre?

SCEVOLE.

Pense-tu, que ton sang, qu'a négligé ma main,
Sois digne d'occuper un courage Romain?

1646.

On t'a laissé la vie après ton injustice,
Afin que sa longueur puisse être ton supplice:
Et l'on n'a pas à Rome ordonné ton trépas,
Parce que dans ses maux Rome ne te craint pas.
Mais si nous conjurons la mort de ce grand homme,
C'est un signe évident qu'on l'estime dans Rome.
Oui, Porsenne, mon bras infidéle pour moi,
Veut marquer par ton sang, l'état qu'on fait de toi:
On regarde Tarquin, sans crainte & sans envie;
Comme un corps sans vigueur, & privé de la vie;
Mais on te considere avec tes grands efforts,
Comme l'ame qui meut ce détestable corps.
On croit pour t'honnorer que le fameux Porsenne,
Peut retarder d'un jour la liberté Romaine;
Et c'est trop pour un peuple illustre mille fois,
Et qui pour ses sujets aura bientôt des Roys.

1646.

ARICIDIE

OU

LE MARIAGE DE TITE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. LE VERT.

L'Auteur de cette Piece dit qu'il est Normand, & promet de faire l'apologie de son pays ; en attendant l'effet de cette promesse, il fait celle de sa Tragi-Comédie. « Ceux, *dit-il*, » qui n'ont connu Tite que superfi» ciellement, ont toujours pensé que » ce Prince, n'a jamais aimé que Bé» rénice, & que n'ayant été que deux » ans Empereur, qu'il soit mort fort » jeune : mais Suetone les instruira » suffisamment de ses inclinations, & » leur apprendra qu'il fut marié deux » fois : que sa premiere femme étoit » notre Aricidie, fille de Tertulle, Che» valier Romain, qui avoit été Capi» taine des Cohortes Prétoriennes, & » que la seconde se nommoit Martie » Fulvie, qu'il épousa à l'âge de qua-

1646.

» rante ans. Je n'ai point appréhendé » de bâtir sur ce fondement : où la » principale action de cet Ouvrage, » étant son mariage, qui est un in- » cident & une circonstanceérita- » ble dans l'histoire, il m'a semblé que » je pouvois y joindre quelque épisode » vraisemblable. J'ai trouvé dans Ta- » cite, qui rapporte au quatriéme livre » de ses Annales, que Vologese, Roy » des Parthes, envoya des Ambassa- » deurs à Vespasien, pour lui offrir de » sa part quarante mille hommes de » cheval, pour l'assister dans la guerre » qu'il commençoit pour lors contre » Vitelle. Et sur cette amitié effective » qui étoit entre ces deux Princes, j'ai » feint une alliance apparente qui peut » y avoir été. Comme je ne sçaurois » montrer que Domitien ait épousé » Zarate, fille de Vologese ; aussi ne » peut-on pas me prouver qu'elle n'a » point été sa femme, qui soit morte » aux premieres années de leur ma- » riage. » Voila le fonds de la Piece, exposé ; voyons présentement de quelle façon l'Auteur s'en est servi. Tite, destiné par l'Empereur Vespasien son pere, à épouser Zarate, fille de Vologese, Roy des Parthes, refuse de consentir

consentir à cet hymen, & souhaite d'être uni à Aricidie, fille de Tertulle, Capitaine des Cohortes Prétoriennes, qu'il aime, & dont il est aimé. Vespasien qui veut tenir sa parole au Roy des Parthes, défend à Tite de songer à Aricidie, & lui ordonne de se préparer de donner la main à Zaratte. Aricidie, en généreuse amante, sacrifie son amour & son ambition, au bien de l'empire, & consent que Tite se donne à Zaratte. Cette derniere, frapée des nobles sentimens de sa rivale, pour reconnoître ce grand effort, engage Vespasien à consentir que Tite épouse Aricidie, & elle est unie à Domitien, second fils de l'Empereur. Cette Tragi-Comédie peut-être mise au rang des plus médiocres Piéces de son temps.

1646.

SÉJANUS,

TRAGÉDIE

DE M. MAGNON.

Rien de plus simple, & en même-temps de plus foible & mal conduit que cette Tragédie, dont le fonds ressemble beaucoup à celle d'*Artaxerce*,

1646.

que l'Auteur avoit fait paroître l'année précédente. Séjanus, favori de l'Empereur Tibere, joue ici le même personnage que Tiribaze, & a, comme lui, le dessein de détruire la famille régnante, d'assassiner son Maître, & s'ouvrir un chemin au trône, par l'hymen de Livie, veuve de Druse, fils de l'Empereur : *Séjanus* est cependant moins adroit que Tiribaze ; il fait indiscrettement part de sa conjuration à Livie : celle-ci en avertit Tibere, & Séjanus est confondu en présence de ce Prince, par la personne même à qui il vient de confier son secret ; & par Druse, fils de Germanicus, amante de la Princesse. Le coupable est aussitôt conduit au Sénat pour y être jugé. On entend un bruit confus. Tibere croit que la populace a pris les armes pour défendre Séjanus : on vient le rassurer, & lui dire que ce perfide s'appercevant que le Sénat, prêt de le condamner, n'étoit plus incertain que du choix du supplice, pour se dérober à cet affront, avoit arraché l'épée de l'un de ses gardes, & se l'étoit plongée dans le sein. C'est ainsi que finit cette Tragédie, dont les personnages sont mal soutenus. Tibere que l'Auteur a

1646.

voulu peindre favorablement, sans qu'on en devine la raison, débute avec assez de majesté : il s'abaisse ensuite jusques à la tromperie, & finit par des craintes ridicules, & indignes de son rang. Séjanus est un ministre que la prospérité a rendu insensé. Druse & Livie, foibles amants, ont des rôles assez désagréables. Les beaux sentimens, dont cette derniere se pare, ne lavent point sa trahison envers Séjanus; Apicata, femme de ce favori, & qu'il est prêt de répudier, n'est qu'une Mégere; on se passeroit fort aisément de ses discours emportés, & encore mieux de ceux de Voluzie sa fille. Le personnage le plus passable du Poëme est Terence, ami de Séjanus, & amant de Voluzie. Ses sentimens sont généreux, après avoir tenté de vains efforts; il ne peut se résoudre à survivre au funeste sort de sa maîtresse, & à la famille entiere de son ami. La versification est plus forte que celle du Poëme de Josaphat : on y trouve quelques morceaux contre les Ministres qui abusent de l'autorité des Souverains.

1646.

LA COIFFEUSE A LA MODE, COMEDIE DE M. D'OUVILLE.

DOnner le titre d'une Comédie de M. d'Ouville, c'est annoncer une Piéce dont l'intrigue est extrêmement embrouillée, pleine de travestissemens, de suppositions, d'enlévemens, & où les Dames font toutes les avances aux Cavaliers; de pareils ouvrages semblent faire croire, que l'Auteur est doué d'une imagination prodigieuse, & que les plans de ses Poëmes lui ont beaucoup coûté: mais M. d'Ouville étoit bien plus habile, puisqu'il les trouvoit tous faits dans les Auteurs Espagnols ou Italiens, & qu'il n'avoit d'autre peine que de les traduire, & souvent de les défigurer en voulant les rendre à sa maniere.

Acaste, Gentilhomme de Lyon, amant de Dorothée, Demoiselle de cette même Ville, se bat en duel avec son Rival, le tue, & conséquemment

1646.

eſt obligé de ſe ſauver, pour éviter les pourſuites de la Juſtice, Dorothée feignant de vouloir pleurer ſon malheur dans un Convent, y fait entrer une ſuivante ſous ſon nom, & ſe rend *incognitò* à Paris, dans le deſſein d'éclairer les actions de ſon amant, & ſçavoir s'il lui eſt fidéle. Elle apprend qu'il eſt aimé de Flore, jeune Pariſienne, qui malgré ſa fierté affectée, & la prévention où elle eſt que tous les hommes ſont trompeurs, n'en eſt pas moins coquette, & devient amoureuſe d'Acaſte dès la premiere entrevue; pour rompre cette intrigue, & éprouver ſon amant, Dorothée ſe préſente à Léonor, célébre Coeffeuſe, en qualité de fille de boutique. Les traits de cette nouvelle Coeffeuſe, ſemblables à ceux de la Demoiſelle de Lyon, font la même impreſſion ſur le cœur d'Acaſte, il eſt étonné que conſervant toujours la même ardeur pour ſa premiere maîtreſſe, il ne peut ſe défendre d'aimer celle-ci. Dorothée qui prend plaiſir à ſon inquiétude, l'augmente encore en lui inſpirant des ſentimens auſſi vifs, pour une certaine Angélique, ſous le nom de laquelle elle déguiſe le ſien: le perſonnage d'Hélene de Peralte,

1646. qu'elle joue ensuite avec le même succès, lui prouve qu'Acaste n'aime uniquement que sa personne. C'est l'embarras de ce dernier, qui aime toujours le même objet, sous des noms & des états différens, qui fait le nœud de la Piéce. Elle est terminée par le mariage d'Acaste & de Dorothée, & celui de Flore avec Arimante, qu'elle a aimé, & que son attachement pour Acaste lui avoit fait mépriser.

Cette Comédie peut avoir eu quelque succès, mais elle en auroit eu d'avantage, si cette idée avoit été éxécutée par un Poëte qui eût mieux connu le Théatre que Monsieur d'Ouville.

1646.

LES TROIS DOROTHÉES OU LE JODELET SOUFFLETÉ, (a)

COMÉDIE DE M. SCARRON.

L'Intrigue de cette Comédie n'est pas, à beaucoup près, ni si heureuse, ni si comique que celle de Jodelet, ou le Maître Valet. Voici en peu de mots le sujet des trois Dorothées. Dom Félix de Fonseque, est accordé avec Lucie, fille de Dom Pedro d'Avila : celui-ci attend, pour célébrer ce mariage, l'arrivée de Dom

(a) Cette Piéce ne garda pas long-temps ce titre, Scarron le changea sous celui de *Jodelet duelliste*, qu'il a toujours porté depuis. On l'imprima sous ce dernier nom en 1652. C'est ce changement qui a donné lieu à l'Auteur des Recherches des Théatres de faire de *Jodelet souffleté*, & de *Jodelet duelliste*, deux différentes Piéces.

Diego de Giron, qui doit en même temps épouser son autre fille, nommée Helene, Dom Diegue arrive à Tolede, (lieu de la Scene) & le hazard lui fait rencontrer Lucie, dont il devient amoureux. Pour obtenir cette belle, & rompre l'engagement qu'il a pris avec Hélene, Dom Diegue, aidé de son valet Alphonse, imagine divers moyens pour dégouter Dom Pedro de l'alliance qu'il veut contracter avec Dom Félix. Comme ce dernier a des liaisons très-intimes avec une jeune personne appellée Dorothée, Dom Diegue en fait avertir Dom Pedro. De son côté Lucie se déguise & se présente à son pere, sous le nom d'une autre Dorothée, aussi maîtresse de Dom Félix : à ce stratagême, Alphonse, Valet de Dom Diegue, en joint un autre, qui est de remettre, comme par étourderie, une lettre adressée à son Maître, entre les mains de Dom Pedro. Celui-ci trouve dans cette lettre que Dom Diegue est marié avec une certaine Dorothée.

1646.

ACTE IV. SCENE III.

DOM PEDRO.

Quoi bons Dieux ? Dorothée à Dom Diegue aussi !
Dorothée à Madrid, & Dorothée ici !

. . . .

Bénite-ſoyez-vous, lettre décachetée,
Par qui nous découvrons nouvelle Dorothée
Et bénit, ſoyez-vous l'étourdi de Valet ;
Qui nous avez livré ce bienheureux poulet,
Par qui nous découvrons que l'un, & l'autre Gendre,
N'eſt bon à marier, mais à rouer ou pendre.

Cette intrigue eſt terminée par la détention de Dom Félix, que la véritable Dorothée, en vertu d'un decret, fait arrêter ; Dom Diegue & Lucie, avouent à Dom Pedro, les différents moyens qu'ils ont employés pour ſe débarraſſer de Dom Félix. Don Pedro leur pardonne, & conſent que Dom Diegue épouſe ſa fille Lucie. Voila ce qui conſtitue le fonds de la Comédie *des trois Dorothées*. A l'égard du ſecond titre qu'elle porte, c'eſt un épiſode qui n'y tient point du tout ; mais le comique qui regne dans les Scenes du Jodelet, fait en quelque façon oublier ce défaut. Voici l'extrait des principaux endroits de ces Scenes.

JODELET *à Béatris.*

ACTE II. SCENE II.

Si le Ciel t'avoit fait un peu plus pécheresse,
Que je ſerois heureux t'ayant donné mon cœur !
Car hélas, malheureux ! je ſuis un peu pécheur ;

1646.

Mais me mordant plus fort que pourroit
faire un singe,
En me criant vilain tu soupis tout mon linge ;
Quand je te veux baiser, tu me met tout en
sang.
Que ne m'as-tu percé d'un grand couteau le
flanc,
Plutôt que de m'avoir d'œillade meurtriere,
Réduit au triste état de croire que la biere,
(Qu'on dit être un séjour mal sein & ca-
thereux)
Seroit à moi chétif, un séjour bienheureux !
Tu sçais que mes tourmens, sont tourmens
véritables,
Et que je t'aime autant que tous les milles
Diables.

BEATRIS.

Entendrai-je toujours tes discours d'in-
sensé ?
Vas te faire panser, si tu te sens blessé,
Je m'en plaindrai tantôt à Dom Félix ton
Maître. (*a*)

(*a*) Beatris effectue la ménace qu'elle a fait à Jodelet ; elle trouve Dom Félix, (Acte II. Scene IV.) & lui dit :

Je vous ai bien cherché Dom Félix aujourd'hui.

D. FÉLIX.

Et que veux-tu de moi Béatris.

Alphonse, chargé par Dom Diegue son Maître de s'informer de la demeure

BE'ATRIS.

Ma Maîtresse,
Veux vous entretenir pour affaire qui presse.

D. FE'LIX.

Et ma belle inhumaine est-elle à la maison ?

BE'ATRIS.

Elle vient à l'instant d'aller à l'oraison.

D. FE'LIX.

Elle y va bien en vain, puisqu'alors qu'on la prie,
Au lieu de la fléchir, on la met en furie;
Une plainte l'offense, un soupir lui déplaît,
Et toute belle, jeune, & parfaite qu'elle est.

BE'ATRIS.

Ah, mon Dieu, gardez lui tant de belles fleurettes;
Quant à moi j'y renonce, & j'en ai les mains nettes,
Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux,
Ils sont en bonne foi, malins, & dangereux.
Je pêche assez d'ailleurs, sans pêcher par l'oreille;
A propos de pêcher: votre vuide bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de Valet,
Enfin ce mal bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours ma prise pour une autre,
Je l'aurois bien frotté, si ce n'est qu'il est votre:
Il me trouve à son gré, tout ce que j'ai lui plaît,
Mais me plaît aussi, le maussade qu'il est:
Il m'en faut bien un autre, & d'une autre fabrique,
C'est un beau marmouset, c'est un bel as de pique!
Il pense, quand la nuit il a guitarisé,
Que j'en ai tout le jour le cœur martyrisé:
A la fin il verra, si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien, & que je sçais bien mordre!
Il me va tourmentant de ses affections,
Il me va proposant des fornications,

1646.

de Dom Félix, entend prononcer son nom, & s'adresse à Jodelet, qui fâché d'être détourné de causer avec Béatris, répond à Alphonse d'une façon si brusque, que ce dernier lui donne un soufflet.

JODELET.

Vous aviez donc dessein de me faire un affront ?

ALPHONSE.

Je m'en rapporte à vous.

JODELET.

Moi je n'en veux rien croire,
Pour votre conscience, & pour ma propre gloire.

ALPHONSE, *s'en allant.*

Nous nous verrons encor, mon brave.

Les plaisanteries de Béatris, & les ordres de Dom Félix, obligent Jode-

---

Et pour qui me prend-il, ah! par ma foi, j'enrage,
Encor s'il me parloit un peu de mariage;
Dites-lui bien, Monsieur, qu'il ne soit plus si fou.

D. FE'LIX.

Va chere Béatris, je lui romperai le cou.

BE'ATRIS.

Quelques coups suffiront, & quelque réprimande.

D. FE'LIX.

Je l'étrillerai bien.

BE'ATRIS.

Le bon Dieu vous le rende, &c.

let, à se résoudre de se battre contre Alphonse. Il envoye à celui-ci un cartel, & se rend au rendez-vous.

1646.

ACTE V. SCENE I.

JODELET *seul, en chaussons & prêt à se battre.*

Oui, tout homme vaillant, doit être pitoyable,
Et j'ai pitié de toi, souffleteur misérable:
Puisque pour le soufflet que tu m'as appliqué,
Tu dois être de moi, mortellement piqué.
Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sotise,
De s'aller battre armé de sa seule chemise,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller, parmi les Trépassés?
Le moindre coup au cœur, est une sûre voye
Pour aller chez les morts; il en est ainsi du foye;
Le roignon n'est pas sain, quand il est entrouvert;
Le poulmon n'agit point, quand il est découvert,
Un artere coupé, Dieux! ce penser me tue;
J'aimerois bien autant boire de la cigue.
Un œil crevé, bon Dieu! que viens-je faire ici!
Que je suis un franc sot, de m'hazarder ainsi;

1646.

Mais je ſuis trop avant, pour reculer arriere.

. . . . , ...

C'a je poſe le cas que mon homme eſt venu;
Nous avons déguainé, nous ſommes en préſence,
Tâchons de lui donner au milieu de la pence.
Bon pied, bon œil, & flic, & flac, tien, c'eſt pour toi;
Zeſt, j'ai paré ton coup; courage il eſt à moi,
Tu recule poltron? pare cette venue:
Plus bas, plus bas, coquin j'ai défendu la vûe:
Hai, hai, j'ai l'œil crevé, non je me ſuis trompé.
La peſte, le grand coup dont je ſuis échappé!
Mais tu me payeras la peur que tu m'a faite,
Bon, ce coup-là, ſans doute, a percé ſa jaquette;
Bon le voila perdu; bon me voila ſauvé;
Car de ce dernier coup ſon œil droit eſt crevé
Mais il me faut avoir l'une & l'autre prunelle,
Que ferai-je ſans yeux, tu prendras une vielle.

Ah, pardon Jodelet; non, non, il faut
mourir:
Ah! de grace pardon, meurs sans plus dis-
courir.

ALPHONSE *surprend* Jodelet.

ACTE V. SCENE II.

Et bien le fanfaron, qui voulez-vous qui
meure:

JODELET *bas.*

Que cet homme maudit survient à la mal-
heure!

haut.

Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Ce n'est rien? par la mort!

JODELET.

A, tout beau,
Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Pourquoi donc l'épée hors du fourreau.

JODELET.

Ma foi, je récitois des vers de Comédie.

ALPHONSE.

Ah, c'est trop lanterner, je veux que l'on
me die,
Contre qui s'est battu le grand fou que je voi.

JODELET.

Contre un qui s'est battu vaillament sur
ma foi.

1646.

J'eſtime la valeur, en mon ennemi même,

ALPHONSE.

Vous a-t-il point bleſſé, que vous êtes ſi blême ?

Suivant votre Cartel que j'ai tantôt reçu,
Je viens vous contenter.

JODELET.

Quelqu'un vous a déçu,
Je n'écrivis jamais de ma vie, ou je meure
Puis je ne me bas pas, deux fois en un quart-d'heure.

ALPHONSE.

Qu'on liſe ce cartel.

JODELET.

Ouida je le lirai,
Puis après, s'il vous plaît, Monſieur, je m'en irai.

CARTEL.

« Quelques médiſans diſent que vous » m'avez donné un ſoufflet, je ne puis » puis croire cela de votre courtoiſie, » mais le moyen de faire taire le peu- » ple, ſi ce n'eſt que votre Seigneurie » ne lui ferme la bouche de ſa main » libérale, comme on dit qu'elle a fer- » mé la mienne ? Mon Maître m'a dit » qu'il faut pour mon honneur, que je

» je vous donne des coups de bâton, 1646.
» ou que j'aye de votre sang, je ne
» songe pas à vous en donner, parce
» que j'y trouve quelque difficulté; &
» encore qu'à vous tirer du sang, & à
» vous attirer à la campagne, je trou-
» ve aussi quelque chose qui me cho-
» que. Je supplie pourtant votre Sei-
» gneurie de se trouver vers le soir à la
» grande place, & de pardonner la
» peine que lui donne, son très-
» humble serviteur, Jodelet.

ALPHONSE.

Et bien, que dites-vous de ce brave
Cartel,

JODELET.

Que bénit soit de Dieu, celui qui la fait
tel.

ALPHONSE.

Il n'est donc pas de vous?

JODELET.

Ah! vous pouvez bien croire,
Que je n'ai pas pour vous d'intention si
noire.

ALPHONSE.

J'ai quelque affaire ailleurs; & si je n'en
avois,
Je m'acquitterois mieux de ce que je vous
dois;

1646.

Je crois m'en acquitter un jour en galant
homme,
Cependant recevez cette petite somme,
De nazardes, soufflets, coups de pied, &
de poing.

JODELET.

J'eusse bien attendu, je n'en ai pas besoin.

seul,

Enfin nous avons donc, la dague dé-
guainée,
Et nous sommes trouvés en campagne as-
signée,
Si je ne l'eusse fait, qu'est-ce qu'eut dit de
moi
Ce drole : il m'eut fait cent pieces, sur ma
foi,
O qu'il est important d'avoir bien du cou-
rage,
Et que je me vais plaire à faire du car-
nage,
Je m'en vais devenir un vrai coupe-
jaret, &c.

1646.

LE TURNE DE VIRGILE,

TRAGÉDIE

DE M. DE BROSSE.

ON ne peut douter que l'Auteur ne fut fort persuadé du mérite de cette Piéce, « Lecteur, dit-il dans » l'avis de ses Innocens coupables, je » te promets dans peu une Tragédie » intitulée *le Turne*, où tu verras si » j'ai manqué de force pour surmonter » Virgile, que j'ay eu au moins assez » d'assurance pour l'envisager. » Et lorsqu'il fit imprimer cette Tragédie, il eut soin de distinguer par un caractere différent, les passages imités de Virgile. Toutes ces précautions ne purent procurer à cet Ouvrage le succès qu'il en attendoit. Nous croyons qu'il est superflu d'entrer le détail d'un Poëme dont le sujet est connu, & qui ne contient rien d'assez curieux pour amuser le Lecteur. La versification est foible, & les endroits traduits de

1646.

l'Enéïde servilement & sans grace. On peut juger de l'art de l'Auteur par ce coup de Théatre de la fin du troisiéme Acte. Les Latins excités par les discours de Juturne, se jettent avec fureur sur les Troyens. Hardy auroit sans façon présenté ce combat sur la Scene, mais M. Brosse l'a dérobé adroitement aux yeux des Spectateurs, en faisant à propos abaisser une toille. « Remarque, s'il te plaît, dit-il dans » un petit avis au Lecteur, qu'au » point que les Latins, excités par la » harangue de Juturne, cherchent les » Troyens : on doit abaisser une toille, » derriere laquelle ils se battent, avec » quelque bruit d'armes. Cette obser» vation devoit être mise en marge sur » la fin du troisiéme Acte : mais l'Im» primeur l'ayant omise, j'ay bien » voulu la placer ici, afin de prévenir » ta censure, qui m'auroit pu repren» dre d'ensanglanter la Scene, & d'i» miter hors de temps, les rudes spec» tacles des Colléges. »

1646.

HIPPOLYTE
OU
LE GARÇON INSENSIBLE,
TRAGÉDIE
DE M. GILBERT.

VOici pour la troisiéme fois, le sujet de Phédre, & Hippolyte présenté sur le Théatre François. Cette derniere-ci est peu supérieure aux deux autres. Gilbert a eu le bonheur de choisir quelques-sujets heureux, mais l'art de les employer avec goût lui a manqué; sans s'arrêter sur les défauts de la Piece qui fait le sujet de cet article; on se contentera de remarquer seulement, qu'Hippolyte n'est pas si *Insensible*, que l'Auteur l'annonce par le titre de sa Tragédie. Ce Prince dit que si sa vertu lui permettoit d'aimer sa belle-mere, il se livreroit volontiers à la passion qu'elle lui inspire. Ajoutez, que lorsque Phédre lui déclare l'amour qu'elle a pour lui, „ il répond très-

1646. galament à cet aveu; Phédre ne paroît point fâchée contre Hyppolyte; cependant au retour de Thésée, qui revient vainqueur de Mégare, elle dit à ce Roy qu'elle est outragée. Thésée demande à Pasithée, confidente de Phédre, quelle est la personne dont la Reine se plaint : Pasithée montre une épée d'Hippolyte, & ajoute que ce Prince a voulu violer Phédre. Thésée fait appeller son fils, & lui reproche le crime dont on l'accuse; Hippolyte s'en défend assez mal; enfin, après que Thésée a entendu quelques témoins, il se contente de bannir Hippolyte.

HIPPOLYTE.

Si je suis éxilé pour un crime si noir,
Hélas, qui des mortels me voudra recevoir!
Je serai redoutable à toutes les familles;
Aux freres pour leurs sœurs, aux peres pour leurs filles:
Où sera ma retraite en sortant de ces lieux!

THÉSÉE.

Va chez les scélérats, les ennemis des Dieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs meres,
Ceux qui se sont souillés, d'incestes, d'adulteres,
Ceux-là te recevront.

1646.

M. Racine employa depuis, dans sa Tragédie de Phédre, ce même passage. On ne sera pas fâché que nous le mettions sous les yeux du Lecteur.

ACTE IV. SCENE II. De Phedre & Hippolyte de M. de Racine.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux, dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez.

THÉSÉE.

Va chercher des amis, dont l'estime funeste,
Honore l'adultere, applaudisse l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur, & sans loi,
Dignes de protéger, des méchans tels que toi.

Quelle différence de ces vers, & à ceux de Gilbert? L'or n'est pas plus différent du plomb. Voici les adieux d'Hippolyte, de Gilbert

Fin du quatriéme Acte.

Adieu mes chers compagnons, mes fidéles amis,
En qui mes jeunes ans ont trouvé tant de charmes:
Mais ne m'accusez point en répandant des larmes.
Quand on n'est point coupable, on n'est point malheureux;
Comme je suis constant, montrez-vous généreux,

1646.

Que je sorte d'ici, non de votre mémoire.
Et toi qui fus toujours compagne de ma gloire,
Vertu, qui voi qu'à tort les miens m'ont accusé,
Suis moi dans mon éxil, puisque tu l'a causé.

L'INCONNUE,

COMÉDIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

MOnsieur l'Abbé de Boisrobert, suffisamment loué par les Editeurs de ses Ouvrages Dramatiques, crut après le succès de celui-ci, pouvoir s'encenser lui-même, & en même-temps faire l'apologie du genre de littérature qu'il avoit embrassé. Dans l'Epître de cette Comédie de l'Inconnue, adressée au Cardinal Mazarin, après les premiers complimens, il ajoute : « Quelque des-» sein que j'eusse fait de vous consa-» crer toutes les autres productions de » mon esprit, je confesse que n'ayant » composé que des Comédies, j'ai ap-» préhendé avec justice de prendre un

aussi

» aussi grand nom que le vôtre, & j'ai
» cru que je devois élever plus haut
» mes pensées, si je voulois aspirer à
» l'honneur d'une si glorieuse protec-
» tion. Je sçais bien, Monseigneur, que
» ceux qui jugent sainement des cho-
» ses, ont trouvé que j'avois quelque
» talent en ce genre d'écrire, qui n'é-
» toit pas désagréable. Je sçais que le
» Roi a pris plaisir à tout ce qui a paru
» de moi sur le Théatre, & que les
» plus délicats du siécle y ont décou-
» vert quelques agrémens particuliers.
» Je n'ignore pas encore que le Poëme
» Dramatique a été en estime chez les
» anciens, que les plus honnêtes gens
» de Rome & d'Athenes, n'ont pas
» dédaigné d'en composer quelques-
» uns, & que de grands Docteurs,
» même de l'Eglise, n'en ont pas trou-
» vé l'occupation indigne de leurs heu-
» res inutiles. Dans nos derniers sié-
» cles, le grand Cardinal de Richelieu,
» à qui nous devons toute la pureté qui
» se rencontre dans nos Comédies Fran-
» çoises, en a fait son principal diver-
» tissement, & j'ai souvent remarqué
» que pour vous délasser de vos pénibles
» emplois, vous en faisiez aussi quelque-
» fois le vôtre; cela m'a fait penser,

1646.

» Monseigneur, que si je me hazardois
» de vous présenter ce dernier Ouvrage,
» qui est tout plein de surprises agréa-
» bles, & qui a fait tant de bruit sous
» un autre titre, sur tous les Théatres
» d'Espagne & d'Italie, vous auriez
» peut-être encore assez de bonté pour
» le recevoir; j'ai cru que mon *Incon-*
» *nue* me pouvoit faire connoître par
» toute la terre, si je l'osois publier
» sous l'autorité de ce nom auguste,
» qui est respecté de toutes les nations,
» & qu'ayant à finir tous mes travaux
» de cette nature, par ce dernier ef-
» fort de mon esprit, la fin n'en pou-
» voit être plus glorieusement couron-
» née, &c. »

Le sujet de l'Inconnue est, à peu de chose près, celui *des Fausses Véri-tés*; Dom Félix, Gentilhomme de Séville, arrivé depuis peu de jours à Madrid, est logé chez un de ses amis nommé Dom Rémond. Climene, sœur de Dom Rémond, devient amoureuse de Dom Félix, & sans se découvrir à ce Cavalier, elle lui fait connoître sa passion, & lui en inspire une pareille. Pour pouvoir entretenir son amant, Climene lui donne rendez-vous chez une de ses amies, appellée

1646.

Orante, qui aime Dom Rémond, & qui en est aimée. Dans le moment que Dom Félix cause avec Climene, survient le pere d'Orante. On fait cacher Dom Félix dans un cabinet. Dom Rémond arrive, & pour éviter le pere de sa Maîtresse, il veut entrer dans le cabinet où est Dom Félix. Il ne reconnoit pas ce dernier, mais la vûe de ce Cavalier excite sa jalousie, & il se retire fort piqué contre Orante. L'*incognitò* de Climene dure jusqu'à la fin de la Piéce, qui est terminée par l'aveu que cette fille fait de son amour pour Dom Félix, qui l'obtient pour femme, de son frere Dom Rémond, & ce dernier, guéri de ses soupçons jaloux, épouse Orante. Cette Comédie est comique par le fond, mais froide par la façon dont l'Auteur l'a rendue. Au reste, il y a un rôle de valet qui ne seroit pas sans mérite, si l'Auteur lui avoit donné plus d'étendue.

1646.

LES DANAÏDES, TRAGÉDIE DE M. GOMBAUD.

COmme nous serons obligés de parler encore de cette Tragédie aux articles de celles de Lyncée, & d'Hypermnestre, nous serons fort succincts ici : de plus, la Piece des Danaïdes se trouve imprimée dans plusieurs recueils, & entr'autres dans celui intitulé, *Théatre François, ou Recueil des meilleurs Pieces du Théatre*, douze Vol. *in*-12. Paris, *par la Compagnie des Libraires.*

En général, la versification des Danaïdes est assez forte, mais on y trouve souvent des morceaux qui sentent plus l'épique, que le Dramatique, le tout mêlé d'expressions & d'images basses, d'inutilités, & des répétitions. A l'égard de la conduite de la Piéce, elle seroit passable pour le temps, si l'action languissoit moins dans le commencement, & qu'elle fut plus filée au dénouement; le personnage de Danaus est un peu

1646.

trop superstitieux & cruel. Celui d'Hypermnestre seroit beau, s'il étoit un peu plus décidé. Lyncée est d'un froid à glacer dans le début de son rôle, il devient ensuite un Héros; les Mages Démophore & Bacis, avec toutes leurs connoissances, ne servent qu'à rendre Danaus un peu plus fou, sans opposer aucun obstacle au malheur de ce Roy; voilà quel est ce Poëme Dramatique, que l'Abbé de Marolles qualifie *d'Immortelles Danaïdes*: pour donner une idée au Lecteur de la Poësie de M. Gombaud, nous joignons ici, une Scene que M. de l'Étoille regardoit comme un chef-d'œuvre.

ACTE III. SCENE IV. Danaus, l'Ombre de Sthénelée.

DANAUS.

Mais qu'est-ce que je vois! n'est-ce pas Sthénelée,
De qui j'ai l'alliance à regret violée?
Ah, s'il m'eut protégé, s'il m'eût servi d'appui,
Il regneroit encore, où je regne après lui.
O bon Roy, mais par trop jaloux de ma fortune,
Quel trouble aux champs d'Elise, encore t'importune:

1646. Qui t'oblige à quitter leur éternelle paix,
Que ſans quelque grand mal, on ne quitte jamais ?

L'OMBRE DE STHE'NELE'E.

Infâme fugitif, hôte ingrat & perfide,
Qui de ton protecteur as été homicide,
Monſtre aux ſiens redoutable, & que ſon lieu natal
Rejetta pour me perdre, & pour m'être fatal.
C'eſt toi qui m'as tiré, non de ces champs d'Eliſe,
Où tous les bienheureux vont trouver leur franchiſe,
Mais du pâle ſéjour, où lamentent leur ſort,
Ceux qu'un traître aſſaſſin a livré à la mort.
Tu penſes démentir les celeſtes augures,
Les arrêts du deſtin, & les choſes futures :
Tu ne les veux ſçavoir que pour les condamner,
Et pour te garantir, tu veux tout ruiner.
Mais ſçache que le temps d'une juſte vengeance,
Va borner les excès d'une injuſte puiſſance :
Sçache que tes conſeils avancent tes douleurs.
Que tes remedes ſont pires que tes malheurs.

Hâte-toi de te rendre à ton heure prescrite,
Qu'un même sort t'éléve, & qu'il te précipite;
Presse ton successeur, & de sa main reçoi
Le même traitement que j'ai reçu de toi:
Si ma demeure est triste, apprend cette nouvelle,
Que la tienne sera détestable, & cruelle:
Dignes de tes complots, & de tes actions,
Dont l'incroyable horreur absout les Ixions,
Tous ces grands criminels que des tourmens extrêmes
Forcent de se fuir, & de se suivre eux-mêmes,
Tous ceux de qui le cœur nourrissent des vautours;
Ceux qu'on voit remonter & descendre toujours;
Qui transportent envain, montagnes sur montagnes,
Ces grands corps étendus sur ces grandes campagnes,
Et qui de leurs fardeaux pour jamais sont chargés,
En te voyant souffrir se croiront soulagés.
Que veux-tu plus sçavoir? Tes complices infâmes,
Exécrables objets, & des yeux, & des ames,

1646. Après avoir envain tant de sang répandu ;
Pour t'avoir obéi, seules t'auront perdu.
Un éxil malheureux, une erreur vagabonde,
Leur fera visiter tous les climats du monde,
Sans qu'un seul des mortels les veuille recevoir,
Et toutes finiront par le seul désespoir.
Je crois les voir déja, sur l'infernal rive,
Verser incessamment une Onde fugitive
Dans un vaisseau percé, que l'on ne peut remplir,
Et gémir sous des loix qu'on ne peut accomplir :
Voilà ta destinée, & celle de tes filles :
Je sens qu'on me rappelle en nos sombres familles,
Et pense ouir la voix du funeste Nocher,
Qui ne tardera guére à te venir chercher.

1647.

HÉRACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, TRAGÉDIE

De M. Corneille, l'aîné. (a)

VOici encore un nouveau chef-d'œuvre de M. Corneille, & en même-temps de l'esprit humain, par l'effort de l'imagination. C'est un modéle inimitable pour les Poëmes Dramatiques, dont l'intrigue est extrêmement chargée d'incidens, & qu'en termes de l'Art, on nomme implexes. Ici, non seulement chaque Acte, mais chaque Scene change la situation, & l'état des personnages. Il faut avouer, que tout autre que l'Auteur, auroit succombé dans cette entreprise, & qu'il falloit un génie aussi sublime que le sien, pour concevoir & éxécuter un

(a) Nous le nommerons dorénavant ainsi, pour le distinguer de M. Corneille de Lille, son frere Cadet, qui dès cette même année, commença à travailler pour le Théatre.

1647.

tel plan, avec cet art qui remplit d'admiration tous les connoisseurs. C'est à la Tragédie dont nous parlons, qu'on peut appliquer particuliérement ce que M. de la Bruyere a dit en général de M. Corneille, qu'il aimoit à charger la Scene d'événemens, dont il est presque toujours sorti avec succès. Rodogune, il est vrai, l'emporte par la force de la versification, les caracteres, & ces beautés qui frappent, & qui étonnent : mais celle-ci est supérieure du côté de l'exposition : elle ne s'y développe que peu à peu : le Spectateur, instruit seulement de ce qu'il est nécessaire qu'il sçache pour l'intelligence de ce qui se passe, ne peut porter sa vue plus loin ; incertain de ce qui résultera de tant d'événemens, & sans avoir le loisir de s'abandonner à des conjectures inutiles, il ne peut comprendre quel en sera le dénouement, & quoique prévenu de l'habileté de l'Auteur, il craint toujours qu'il ne puisse sortir de l'embarras multiplié où il s'est engagé. Cette attention continuelle qu'on est obligé d'avoir, si l'on ne veut pas perdre la suite de cette Tragédie, empêche, malgré l'art du Poëte, qu'on puisse en

remarquer toutes les beautés dans une premiere représentation. « Ce Poëme, » dit M. Corneille, est si embarrassé, » qu'il demande une merveilleuse at» tention. J'ai vû de fort bons esprits, » & des personnes des plus qualifiées » de la Cour, se plaindre de ce que sa » représentation fatiguoit autant l'es» prit qu'une étude plus sérieuse. Elle » n'a pas laissé de plaire, mais je crois » qu'il l'a fallu voir plus d'une fois, » pour en remporter une entiere intel» ligence. »

1647. Examen d'Héraclius.

» Ce qui a le plus nui parmi nous » aux Piéces d'intrigue, » (c'est Monsieur de Fontenelle qui parle) « c'est » que nous en avons vû d'aussi diver» sifiées, & en même-temps de moins » embarassées. Comparez Héraclius » & Horace ; il y a dans l'un & dans » l'autre beaucoup de diversité, & » d'événemens : à peine les person» nages sont-ils, deux Scenes de suite, » dans la même situation : tout est tou» jours en mouvement. Mais comment » parvient-on à tout le jeu d'Héra» clius ? Par une longue histoire de » choses passées avant la Piéce, histoire » assez difficile à bien retenir, & tou» jours un peu obscure, quoique dé-

Réflexions sur la Poëtique Paragraphe 30.

1647.

» mêlée avec un art merveilleux. Au
» contraire, tous les divers événemens
» d'Horace naissent les uns des autres
» facilement, & sous les yeux du
» Spectateur. Héraclius est à l'Espa-
» gnole, trop intrigué, trop embarras-
» sé, fatiguant ; Horace est, si je l'ose
» dire, à la Françoise, très-diversifié,
» sans nul embarras. »

Ce défaut est réparé si avantageusement, que cette Tragédie eut dès sa nouveauté, & dans tous les temps, un succès des plus marqués. Les applaudissemens qu'elle reçût, lorsqu'elle fut reprise en 1724. firent naître plusieurs dissertations à son sujet. Feu M. l'Abbé Pellegrin, connu par son goût pour les Ouvrages-Dramatiques, fit insérer dans le Mercure de France une Lettre sur cette Tragédie. * Cette Lettre est écrite avec beaucoup de jugement ; l'Auteur y donne Scene par Scene, l'extrait d'Héraclius, & s'attache principalement à faire remarquer la méchanique du Poëme, & certaines beautés que M. Corneille étoit seul capable d'y joindre, & dont le public en général n'est pas à portée de sentir toute la finesse. S'il critique quelques endroits, c'est avec toute la précau-

* La premiere partie de cette Lettre se trouve dans le Mercure de Février 1724. p. 199. & la suite dans celui de Mars, p. 399.

1647.

tion, & le respect que l'on doit à un si grand Maître, en faisant voir que ces défauts sont inévitables, & servent souvent à produire de nouvelles beautés. Il donne en même-temps l'Extrait d'une partie de la Piéce que Dom Pedro Calderon, célébre Poëte Espagnol, contemporain de M. Corneille, a composé sur le même sujet, (*a*) &

(*a*) Voici l'extrait de la Piéce Espagnole, tel que le nouvel Editeur des Oeuvres de M. Corneille, le donna dans l'avertissement qui les précéde. (page 49.)

Le titre que Calderon lui avoit donné est, EN ESTA VIDA TODO ES VERDAD, Y TODO MENTIRA. La Scene est en Sicile, sur des montagnes où Phocas, accompagné d'une troupe de Chasseurs, raconte à la Reine Cinthie, comment de simple Chef de bandits, & sorti d'une famille obscure, il est parvenue à l'Empire d'Orient. Il joint à ce récit deux faits particuliers; l'un est la naissance d'Héraclius, fils de l'Empereur Maurice, dont il occupe la place, & dont Eudoxe est accouchée, après la perte de la bataille, où ce Prince fut tué. L'autre, qu'avant son avénement à l'Empire, il avoit eu d'une jeune paysanne, nommée Eriphile, un fils qui lui est cher, & qu'il revient dans sa patrie, à dessein de chercher ce fils, & de faire périr Héraclius. Il ajoute que ces deux enfans ont été reçus, & enlevés par Astolphe, domestique de Maurice; & que depuis ce moment il n'en a point entendu parler. A peine a-t-il achevé, qu'une femme appellée Libie, accourt effrayée, en disant qu'elle vient de voir un spectre qui n'est ni homme ni brute, & qui ne paroît plus qu'un cadavre. Phocas sort avec elle pour le voir, pendant que Cinthie va d'un autre côté.

Après leur départ, arrive Astolphe; c'étoit

1647. promet de résoudre la difficulté qui s'étoit élevée, sçavoir, si le Poëte François s'étoit servi du plan de l'Espagnol, ou au contraire. Comme il ne s'est

---

ce spectre prétendue. Il entre accompagné d'Héraclius, fils de Maurice, & de Léonide, fils de Phocas : le bruit des instrumens de chasse, qui avoit pénétré jusqu'à eux, les avoit fait sortir de leur caverne. La curiosité porte les deux jeunes hommes à voir de plus près ce qui a frappé si agréablement leurs oreilles ; & pour s'en approcher, ils suivent deux routes différentes. Astolphe souffre impatiemment que ses deux éléves ayent pris l'essort : cependant il reste sur le Théatre avec deux personnages épisodiques, dont le dialogue est étranger au sujet, & ne sert qu'à donner à Héraclius & à Léonide, le temps de revenir. Au bruit de la chasse, qui se rapproche, Astolphe s'enfuit, & va se cacher dans une grotte voisine.

Héraclius revient avec Cinthie, & Léonide avec Libie. Les deux Dames sont aussi flattées que surprises ; de trouver tant de politesse, & tant de galanteries en des hommes, dont l'abord les avoit effrayées.

Enfin Phocas arrive : plein du soin qui l'occupe, il ne doute pas que l'un des deux ne soit Héraclius. Il leur fait plusieurs questions, sans pouvoir en tirer aucun éclaircissement : tous deux persistent à dire, qu'ils ignorent qui ils sont, depuis quand, & pourquoi ils habitent ces lieux champêtres. Alors Phocas ordonne leur mort : déja les arcs étoient bandés ; lors qu'Astolphe qui observoit ce qui se passoit, vient se jetter au milieu d'eux, en criant que c'est à lui à qui il faut ôter la vie, puisque lui seul est instruit de leur sort.

Phocas reconnoît Astolphe, tout défiguré qu'il est par les années : il se ressouvient de l'avoir vû du vivant de Maurice. Astolphe, pressé de parler, déclare que l'un de ces deux hom-

1647.

point acquitté de sa promesse ; un Auteur anonyme a cru pouvoir y suppléer, & que cette question étoit facile à décider. « La maniere, dit-il, * » dont les deux Tragédies sont traitées, » ne nous laisse aucun lieu de douter, » que l'un des Auteurs a pris quelque » chose de l'autre.... Je suis persuadé » que Calderon a fait paroître sa Piéce

* Lettre d'un Anonyme, adressée à l'Auteur du Mercure de France. Elle est datée du 23. Avril 1724. & se trouve dans le Mercure de Mai suivant, page 846.

mes est Héraclius, & refuse obstinément d'en dire d'avantage. En vain Phocas, irrité de ses refus, ordonne une seconde fois leur mort ; le Vieillard rit de cet ordre, dont il arrête l'éxécution, en disant que l'un des deux est fils de Phocas ; & pour l'en convaincre, il lui présente le même bijou que Eriphile lui avoit donné en lui confiant l'enfant dont elle venoit d'accoucher.

Tout ce qui suit cet endroit, a les mêmes beautés que nous admirons dans M. Corneille ; rien n'est au-dessus de la noblesse, & de la fermeté que ces deux hommes font paroître à soutenir l'honneur d'être fils de Maurice, quoiqu'ils sçachent l'un & l'autre que cet honneur même doit leur couter la vie.

Après avoir rapporté un passage de cette Scene, l'Auteur de l'Extrait finit en disant, que la suite est inutile au dessein qu'il a eu de faire voir que M. Corneille n'a point copié Calderon dans l'économie de sa Piéce ; & M. l'Abbé Pellegrin, qui termine le sien à peu près par la même situation, ajoute qu'il ne va pas plus loin pour la gloire du Poëte Espagnol ; que jusqu'ici sa fable est revêtue de tout le vraisemblable qu'exige le Poëme Dramatique ; mais que tout ce qui reste n'est qu'un tissu de puérilités ; le merveilleux succéde au naturel, & tous les événemens tiennent beaucoup plus du songe, que de la réalité.

1647.

» avant celle de Corneille ; que ce der-
» nier doit à l'Espagnol, sinon le plan
» entier de sa Tragédie, au moins l'idée
» de son sujet : enfin, que Corneille
» a imité des morceaux entiers de Cal-
» deron, lorsqu'il a trouvé lieu de les
» accommoder à son sujet. »

Voici sur quoi il fonde ses conjectures. « Ce tissu de puérilités, dont la
» la Piéce Espagnole est remplie, sont
» des preuves manifestes de sa priori-
» té en ordre de date. Il n'est pas
» vraisemblable que Calderon eut dé-
» figuré de la sorte un sujet aussi beau,
» s'il avoit eu devant les yeux l'ou-
» vrage du Poëte François. Au con-
» traire, il est naturel que Corneille,
» frapé des grandes beautés du sujet...
» s'en est emparé, l'a purgé du mer-
» veilleux, ... a retenu le fond prin-
» cipal, pour en former une fable ré-
» guliere, sinon en toutes ses parties,
» au moins dans le plus grand nom-
» bre. »

« Je trouve, continue l'Anonyme,
» dans l'une & dans l'autre Piéce, des
» morceaux brillans, absolument sem-
» blables. Il paroît impossible même,
» que des pensées si conformes soient
» venues en même-temps à deux Au-
» teurs

» teurs différens ; & qu'ils se soient
» exprimés en des termes si sembla-
» bles, sans que l'un ait vû l'Ouvrage
» de l'autre. Je me contenterai d'en
» rapporter deux éxemples.

1647.

« Dans la Piéce Espagnole, c'est
» Astolphe qui seul a connoissance du
» destin des deux Princes, dont la con-
» fusion fait le nœud de la Piéce. Pho-
» cas cherche à les connoître, & pour
» y parvenir, menace Astolphe de le
» faire mourir. Astolphe se moquant
» de ses vaines menaces, répond.

Assi quedara el secreto,
En seguridad mayor
Que los secretos un muerto,
Es qui en los guarda meior.

« Dans la Scene Françoise, Léon-
» tine qui se trouve dans une situation
» pareille à celle d'Astolphe, dans la
» Scene troisiéme du quatriéme Acte,
» s'exprime ainsi.

Tandis qu'autour des deux, tu perdras ton
étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude,
Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils,

« Je ne sçais si Calderon n'emporte
» pas ici le prix pour la vivacité, &

1647.

» l'étendue de l'expression ; pendant
» que Corneille a l'avantage d'avoir
» placé ces vers plus heureusement
» dans la bouche de Léontine, qui
» produit cette pensée d'elle-même,
» sans y être forcée par les menaces
» du tyran : venons à un autre mor-
» ceau.

« Phocas, outré de l'incertitude où
» il se trouve pour reconnoître son fils,
» & piqué au vif de l'empressement
» des deux Princes à se dire fils de
» Maurice, fait cette exclamation chez
» Calderon.

Ha venturoso Mauricio !
Ha infeliz Phocas ! qui en viò
Que para reynar, no quiera
Ser hijo demi valor,
Uno, y que querian del tuyo,
Ser lo, para morir, dos ?

« La même situation se trouve Sce-
» ne quatriéme de l'Acte quatriéme de
» Corneille, où Phocas dit :

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est
mon fils.

. . . .

O malheureux Phocas ! ô trop heureux
Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi ;
Et je n'en puis trouver pour regner après moi.

1647.

» Malgré la beauté de ces vers de » notre Poëte, ajoute l'Auteur en fi- » nissant sa lettre, je ne puis m'empê- » cher de reconnoître plus d'élévation » & de noblesse dans la pensée, plus » de précision dans l'expression de l'E- » tranger. Corneille a paraphrasé Cal- » deron ; d'où je conclus que Cal- » deron a écrit le premier, & que Cor- » neille a travaillé après lui. Je m'i- » magine que vous penserez de mê- » me, &c. »

Le Pere Tournemine, Jésuite, entreprit la défense de M. Corneille, & voulut réfuter l'opinion de l'Anonyme. Comme celui-ci n'alléguoit que des probabilités, il les combattit par des raisonnemens aussi peu solides.

Avertissement des Oeuvres de Corneille, page 45.

« Il y a plusieurs années, (dit ce » Pere) que j'ai cherché à détruire la » fausse accusation qui rendoit M. Cor- » neille copiste de Calderon, dans les » plus beaux endroits de son Héra- » clius. J'ai écrit en Espagne à un de » mes amis, & je lui ai demandé deux » choses, l'une, en quelle année la » Piece de Calderon avoit été repré- » sentée, & l'autre, si cet Auteur n'é- » toit pas venu en France. On ne me » fit pas une réponse positive sur la

1647.

» premiere ; on m'assura seulement que » son édition avoit été faite après » 1647. (a) Mais on me marqua bien » positivement que Calderon étoit ve- » nu en France, même à Paris, & » qu'il y avoit fait des vers Espagnols » à la louange de la Reine Régente, » Anne d'Autriche. »

Nous conviendrons avec le Lecteur, que l'Apologiste de Calderon, & son sçavant Adversaire, ne prouvent pas assez ce qu'ils avancent. L'un ne parle que par conjecture, & l'autre prétend le réfuter sur un oui-dire. Tout cela ne satisfait point. C'est plutôt chez M. Corneille même qu'il faut chercher la vérité de ce fait. « Cette Tragédie, » dit-il, a encore plus d'effort d'in- » vention que celle de Rodogune, & » je puis dire, que c'est un heureux » original, dont il s'est fait beaucoup » de belles copies, sitôt qu'il a paru. » Tout le monde sçait quel étoit le ca- ractere de M. Corneille : Pourra-t'on

Examen d'Héraclius.

(a) Les premieres éditions sont sans doute restées en Espagne : on n'a pu trouver ici que des Recueils, dont le dernier en IX. Volumes in-4°, a été imprimé à Madrid en 1685. Dans le Recueil imprimé en 1664. Cette Targédie *En esta vida*, &c. est la premiere de la troisiéme Partie.

s'imaginer qu'il eut osé parler en ces termes, sans être l'inventeur de ce sujet, qu'il éleve même au-dessus de celui de Rodogune. On a trop de preuves de sa bonne foi & de sa délicatesse à cet égard. Il suffit de remarquer ce qu'il dit au sujet du *Cid*, du *Menteur*, de la *Suite du Menteur* & de *Dom Sanche d'Arragon.* Et si par une dissimulation, dont il n'est pas possible de le soupçonner, il avoit voulu s'attribuer injustement cette gloire; croira-t-on que ses ennemis, & ses rivaux, qui ne cherchoient que les occasions pour diminuer sa réputation, n'eussent pas aussitôt saisi celle-ci. Le silence de M. Corneille, & celui de ses Contemporains, doit donc conclure ici, & décider la question en sa faveur. Les défauts grossiers de l'Ouvrage de Calderon ne sont pas une preuve suffisante de sa priorité de date. Il est très-probable que frapé lui-même des beautés de cette Tragédie, il a voulu profiter de ce plan, & en a fait usage suivant son génie particulier, & le goût de sa nation. Mais quand on lui accorderoit cet avantage, il seroit toujours plus glo-

1647. rieux à M. Corneille d'avoir traité un sujet si beau, & en même-temps si difficile, avec tout l'art qu'il est possible d'imaginer, qu'à Calderon de l'avoir inventé, pour le défigurer ensuite d'une maniere aussi informe.

Cette année (a) fut entierement favorable à M. Corneille; il obtint à l'Académie Françoise une place qu'il avoit déja sollicité deux fois inutilement. Nous ne ferons ici que transcrire le récit de l'Historien de cette illustre Compagnie.

Regiftres du 22. Aoust 1644.

Histoire de l'Académie Françoise, par M. Pelisson.

« M. de Salomon, alors Avocat » Général du Grand Conseil, fut reçû » au lieu de M. Bourbon. Il fut pré- » féré à M. Corneille, qui avoit de- » mandé la même place. Le Protecteur » fit dire à l'Académie, qu'il lui lais-

(a) M. Conrart dans ses Lettres à Félibien, nous apprend la date de la Tragédie d'Héraclius, & de celle de Thémistocle. « Nous » n'avons à présent, » (dit-il dans celle du 16. Août 1647.) « aucune » nouveauté, que deux » Volumes de Lettres de » M. de Balzac, & » l'HÉRACLIUS de M. » Corneille. » Et dans une autre du 20. Décembre de la même année, voici ce qu'il dit: « M. du Ryer a fait de- » puis peu une Tragédie » Françoise de THEMIS- » TOCLE, qui a été re- » présentée avec beau- » coup d'applaudisse- » mens. »

1647.

» soit la liberté du choix, & vous
» jugerez par la suite qu'elle se dé-
» termina de cette sorte, pour cette
» raison, que M. Corneille faisant
» son séjour à la Province, ne pouvoit
» presque jamais se trouver aux assem-
» blées, & faire la fonction d'Acadé-
» micien.

» Je vous dis que vous le jugerez
» par la suite : car depuis, M. Faret
» étant mort, on proposa d'un côté
» le même M. Corneille, & de l'autre
» M. du Ryer, & ce dernier lui fut
» préféré. Or, le Registre en cet en-
» droit fait mention de la résolution
» que l'Académie avoit prise, de pré-
» férer toujours entre deux personnes,
» dont l'une & l'autre auroient les
» qualités nécessaires, celle qui feroit
» sa résidence à Paris.

Registres du 21. Novembre 1646.

» M. Corneille fut pourtant reçu
» ensuite, au lieu de M. Maynard,
» parce qu'il fit dire à la Compagnie,
» qu'il avoit disposé ses affaires de
» telle sorte, qu'il pourroit passer une
» partie de l'année à Paris. M. de
» Ballesdens avoit été proposé aussi;
» & comme il avoit l'honneur d'être à
» M. le Chancelier, l'Académie eut ce-

1647.

» respect pour son Protecteur, de dépu-
» ter vers lui cinq des Académiciens,
» pour sçavoir si ces deux propositions
» lui étoient également agréables. M.
» le Chancelier témoigna qu'il vouloit
» laisser une entiere liberté à la Com-
» pagnie. Mais lorsqu'elle commen-
» çoit à délibérer sur ce sujet, M.
» l'Abbé de Cérisy lui présenta une Let-
» tre de M. de Ballesdens, pleine de
» beaucoup de civilités pour elle, &
» pour M. Corneille; qu'il prioit la
» Compagnie de vouloir préférer à lui,
» protestant qu'il lui déféroit cet hon-
» neur, comme lui étant dû par tou-
» tes sortes de raisons. »

Registres du 22. Janvier 1647.

THÉMISTOCLE.

1647.

THÉMISTOCLE, TRAGEDIE

PAR M. DU RYER.

CE n'eſt pas dans les Ouvrages Dramatiques de M. du Ryer, ni dans ceux de ſes Contemporains, qu'il faut chercher des plans réguliers, des caractéres ſoutenus, & ce qu'on appelle économie du Théatre. Le Public alors ébloui par de longues tirades, ſemées de penſées brillantes, la plûpart fauſſes, & de grands ſentimens portés à l'excès, n'étoit point encore accoutumé à raiſonner ſur la juſteſſe d'un Poëme, ni à remarquer ſes défauts. C'eſt une circonſtance auſſi favorable qui a fait trouver des Spectateurs à Thémiſtocle, au Théatre du Marais, dans le même temps que l'Heraclius de M. Corneille, paroiſſoit ſur celui de l'Hôtel de Bourgogne : quelle comparaiſon ? Ce n'eſt pas cependant que nous voulions adopter entierement la critique un peu dure, inſérée dans une lettre adreſſée à l'Au-

1647.

teur du Mercure. (a) L'Auteur trop prévenu en faveur de l'*Alcibiade* de M. de Campistron, paroît avoir eu dessein d'avilir la Tragédie de M. du Ryer, pour faire croire que le Poëte moderne n'a pu faire aucun usage d'un Poëme aussi méprisable, en attendant que nous ayons occasion de discuter ce fait, passons à l'extrait de la Piéce, qui n'est pas à beaucoup

(a) Elle est datée de Paris du 20. Septembre 1725. & se trouve page 22. & suivantes du septiéme Tome de la Bibliothéque Françoise. « A Dieu ne plaise, dit l'Auteur, que je veuille attaquer du Ryer, mais son Thémistocle est peut-être le plus mauvais & le moins suivi de tous ses Ouvrages. Thémistocle n'aime ni son pays, ni la Perse, ni la Maîtresse que du Ryer lui donne, c'est un personnage ambigu, équivoque, qui ne sçauroit attacher. Mandane, & Palmis, mere & fille, parentes de Xercés, sont (ou peu s'en faut), deux visionnaires dont les sentimens n'ont rien d'interressant, ni de déterminé. Xercés soutient assez mal le caractere de Roy. Artabaze, premier Ministre, n'est qu'un méchant, qu'on ne punie point; la seule Roxane, confidente de Mandane, est véritablement amoureuse de Thémistocle; cette passion tombant sur un personnage bas, fait un misérable effet. Enfin Themistocle, contre la vérité de l'Histoire, épouse Palmis, & Xercés promet à Thémistocle de ne jamais faire la guerre à la Grece; voilà à peu près le caractere des personnages, & la catastrophe de Thémistocle. »

près comme l'assure le Critique, la plus foible de son Auteur, quoiqu'elle ait de grands défauts.

1647.

Thémistocle, banni de sa patrie, trouve un azile auprès du Roy de Perse, mais il éprouve une suite de persécution de la part de Mandane, sœur du Roy, & d'Artabaze son premier Ministre, qui, de ses protecteurs, deviennent ses plus cruels ennemis, & conspirent ensemble sa perte, ce n'est pas encore-là tout son malheur.

THE'MISTOCLE.

La fortune étoit foible avec toutes ses armes,
Si l'amour à ses traits n'eût ajouté ses charmes.
J'ai pu sans trop de peine avec un peu de cœur,
Abattre la fortune, & vaincre sa rigueur.
Mais comme si pour moi, la vaincre étoit un crime,
Je m'en trouve puni par l'amour qui m'opprime;
J'ai résisté, j'ai fui, mais j'ai perdu mes pas,
La fortune est domtable, & l'amour ne l'est pas.

Il aime Palmis, fille de Mandane, & Artabaze est son Rival, Thémisto-

1647. cle aſſuré ſur ſa vertu, & ſur ſon innocence mépriſe ſes ennemis, & néglige les conſeils de Roxane, confidente de Mandane. Cette Roxane eſt d'un caractere nouveau, & bien ſingulier, Confidente des amours de Palmis, & de Thémiſtocle, ſans eſpoir de toucher le cœur de ce dernier qu'elle aime, ni oſer ſeulement lui déclarer ſes ſentimens; elle ne ſe rebute pourtant point, & ne ceſſe de le ſervir; l'avertiſſant de tout ce qui ſe trame contre lui.

ROXANE.

J'obtiendrai tout le bien que mon ame deſire,
Si je vois Thémiſtocle où ſon amour aſpire,
Je le protégerai contre ſes envieux:
Il ſçaura leurs deſſeins, je combatterai contre eux;
Et pour lui ſouhaiter un bien qui ſoit extrême,
Je voudrois que Palmis l'aimât comme je l'aime.

Malgré la haine & les pourſuites de Mandane & d'Artabaze, Thémiſtocle plaide ſa cauſe devant le Roy, & ſe juſtifie des crimes qu'on lui impute. Xercés lui rend toute ſon amitié, & veut

pour le récompenser l'unir avec Palmis. Mandane, n'osant s'opposer ouvertement à la volonté du Roy, tâche à la traverser par le moyen d'Artabaze; ce coup, lui dit-elle, te regarde plus que moi:

MANDANE.

Dans le rang glorieux, où l'on te considere,
Le moindre compagnon est un grand adversaire:
La faveur est un bien qu'on ne peut partager,
Qui souffre son partage est proche du danger,
Et de quelque splendeur qu'elle soit composée,
Elle n'est plus faveur, quand elle est divisée.

Par bonheur pour Thémistocle, un nouveau caprice de Mandane romp son union avec Artabaze, & le sauve de cette persécution; mais c'est pour l'exposer à une nouvelle, d'autant plus violente, qu'elle est voilée des apparences de l'amitié. Le Roy non content de lui accorder la Princesse, veut le venger de ses ingrats Concitoyens, & l'engager à passer en Gréce à la tête d'une formidable armée, Pal-

1647.

mis employe tout le pouvoir qu'elle a ſur ſon cœur pour faire ſuccomber ſa vertu ; il eſt plus aiſé à Thémiſtocle de ſe défendre des piéges de l'artificieux Artabaze, que des Empreſſemens & des reproches de ſa Maitreſſe. Sa réponſe au Roy de Perſe, eſt en même-temps, belle, reſpectueuſe & pleine de fermeté.

THE'MISTOCLE.

Quand même de mon bras les efforts conjurés,
Auroient réduits la Gréce, où vous la déſirez,
N'eſt-ce pas l'honnorer plûtôt qu'on ne vous venge,
N'eſt-ce pas travailler à ſa propre louange,
Que de faire paroître aux yeux de l'univers,
Qu'on eut beſoin d'un Grec pour la réduire aux fers ?
Et que pour triompher de ſon orgueil extrême,
Il vous fallût un bras, qui ſortit d'elle-même.

. . . .

Comme je ſuis ingrat puniſſez un coupable,
Mais puiſſiez-vous au moins, ô ſage & puiſſant Roy,
N'avoir que des ſujets, coupables comme moi.

Xercés, touché de cette vertu sublime, consent à son himen avec Palmis, & promet en sa considération, d'entretenir une paix durable avec la Gréce.

Nous convenons avec l'Auteur de la lettre, dont nous avons parlé au commencement de cet article, que la Tragédie qui en fait le sujet, manque de liaison & de conduite; c'étoit le défaut ordinaire de M. du Ryer; l'épithéte de Visionnaire qu'il donne à Mandane & à sa fille, ne nous paroît pas juste. Son caractere est plutôt celui d'une furieuse uniquement occupée à faire du mal, soit à l'un, soit à l'autre, selon que son caprice la mene; mais à qui il faut incessament un objet, & Palmis n'est qu'une précieuse; à l'égard de Xercés, nous croyons qu'il soutient assez bien son caractere. Il sçait à propos faire respecter son autorité, & user de la douceur convenable à un grand Monarque; le rôle de Roxane est beau; si n'étant que simple confidente, elle est chargée de presque toute l'intrigue, ce n'est pas sa faute, c'est plutôt celle de l'Auteur. Le Critique en terminant son jugement sur *Thémistocle*, ajoute qu'il

1647. y a peu de beaux traits dans cette Piéce, & se contente de rapporter sur les deux vers suivans, que dit Palmis en parlant de ce Héros.

> Son éxil trop injuste, est le crime d'autrui :
> Mais, en dépit du sort, ses vertus sont à lui.

Des Lecteurs moins difficiles pourront en trouver d'avantage, il nous suffit de remarquer que M. Racine n'a pas dédaigné de se servir d'une pensée employée par M. du Ryer, mais qu'il a exprimé avec plus de justesse & de précision. Au quatriéme Acte de la Tragédie de Thémistocle, Mandane apprenant que Cambyse, son époux, tué au combat de Salamine, lui étoit infidéle, se plaint que la mort l'ait soustrait à sa vengeance.

MANDANE.

> Le mépris de Cambyse aveugla ma raison.
> Et pour comble de mal, sa mort est sa défense,
> Et le met à couvert des coups de ma vengeance;
> Il est mort, il est vrai, par un bras odieux,
> Mais pour combler mon mal, il est mort glorieux,

Il eſt mort, il eſt vrai, mais pour m'ôter de peine,
Il falloit que ſa mort, fût un coup de ma haine.
Il falloit que mon œil, juſtement irrité,
Commençât à punir ſon infidélité,
Que ma main achevât, qu'il mourut à ma vûe,
Et qu'il ſçut en mourant, que c'eſt moi qui le tuë.

Voici les vers de M. Racine, Oreſte craignant de n'avoir pas remplis éxactement les ordres qu'Hermione lui avoit donné, d'ôter la vie à Pyrrhus, ajoûte :

Pardonnez à leur impatience,
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance,
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il ſentit en mourant, qu'il expiroit pour vous, &c.

1647.

LE DÉNIAISÉ,

COMÉDIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

L'Intrigue de cette Comédie, est très-simple, & différe par-là des autres Piéces du temps, presque toutes tirées des Auteurs Espagnols, ou composées dans leur goût. Celle-ci ne se soutient que par un comique très-passable : c'est tout ce qu'on pouvoit souhaiter alors : la versification en est foible, mais assez coulante ; nous ne doutons point que cette Piéce, rendue au Théatre par Jodelet & ses camarades, n'ait eu beaucoup de succès : en voici le sujet.

Olympe, jeune Demoiselle d'Aix en Provence, a été enlevée par Oronthe qui la conduit à Paris, & la fait passer pour sa femme. Climante, ami & Complaisant d'Oronthe, devient son Rival secret : mais de peur d'exciter sa jalousie, il introduit dans sa maison un jeune Niais appellé Ariste, propre à jouer le personnage d'Amant pas-

ſionné, & lui ſervir d'interpréte auprès d'Olimpe, & fait entendre à Oronthe que tout ce jeu n'eſt que pour diſſiper l'ennui mortel de ſa femme. Oronthe eſt ainſi trompé par Climante, & tous les deux le ſont par Ariſte, & Olimpe : car ces derniers, épris d'un amour réciproque, ſe prêtent d'autant plus volontiers à cette feinte, qu'elle leur procure le moyen de pouvoir ſe parler librement, & ſe dire mille choſes galantes & pleines de tendreſſes. Climante croyant exprimer ſes ſentimens par la bouche d'Ariſte, s'applique les réponſes obligeantes que lui fait Olimpe : Oronthe de ſon côté rit de tout ſon cœur de la folie du prétendu Niais, qui ſert à amuſer cette belle.

Nous ne ferons point de réfléxions ſur la vraiſemblance de cette intrigue, ni ſur les perſonnages de la Piece. *(a)* Le dénouement eſt tiré du fonds du

(a) Cette intrigue eſt coupée par des Scenes plaiſantes qui en cachent la défectuoſité. Au reſte, ſi l'on veut éxaminer les caracteres des perſonnages en particulier, on reconnoîtra qu'ils ſont pleins de défauts ; Oronthe n'eſt qu'un malhonnête homme, ainſi que Climante. Ils manquent d'eſprit l'un & l'autre : le perſonnage d'Ariſte eſt hazardé : Olimpe eſt une

1647. ſujet : un Exempt ſuivi d'une bande d'Archers, vient mettre la main ſur le collet d'Oronthe, pour éxécuter les ordres que les parens d'Olimpe ont obtenu contre ce Raviſſeur, & contre Climante, complice d'une partie de ſes fourberies. Ariſte qui a fait jouer ce reſſort, rit à ſon tour du malheur de ces deux perſonnes, qui ont voulu le tromper, & qui le ſont eux-mêmes.

Ajoutons l'extrait de quelques Scenes, la converſation de Jodelet, valet d'Ariſte, & du Pédant Pancrace, homme d'affaire d'Oronthe, eſt aſſez plaiſante. (*a*)

ACTE II. SCENE IV.

JODELET *arrêtant Pancrace.*

Tandis qu'ils vont diner, un petit mot, Pancrace ?

Dirois-tu qu'une fille ait de l'amour pour moi ?

PANCRACE.

C'eſt qu'elle a reconnu quelques appas en toi.

---

franche coquette. Les Valets & le Pédant ſont aſſez paſſables : à la vérité, ils rempliſſent des Scenes la plûpart inutiles à l'action ; mais qui font rire les Spectateurs.

(*a*) Moliere s'eſt ſervi de l'idée de cette Scene, pour compoſer celle du Pédant Métaphraſte, de ſa Comédie du Dépit Amoureux.

JODELET.

Qu'eſt-ce que des appas, eſt-ce une belle choſe,

PANCRACE.

C'eſt le viſible effet d'une agréable cauſe,
C'eſt un entouſiaſme, un puiſſant attractif,
Qui rend individu le paſſif, & l'actif:
Et qui de nos eſprits domptant la tirannie,
Forme le plus farouche au goût de ſon génie.

JODELET.

Je m'en étois douté, mais.....

PANCRACE.

Les doutes ſont grands,
Pour définir s'il eſt des appas différends.
Pythagorre, Zénon, Ariſtote, Socrate,
Philoſtrate, Bias Eſchiſle, Zénocrate,
Ariſtippe, Plutarque. . . . .
. . . .
Criſipe.

JODELET.

Ah! quel beſoin nommer tous ces démons?

PANCRACE.

C'eſt des Dieux, des Sçavans dont je t'ai dis les noms,
Et j'en ai mille encore, que manque de mémoire.....

JODELET.

Ha! ne m'en nomme plus, je ſuis prêt à te croire.

1647.

PANCRACE.

Donc, tous ces vieux sçavans, n'ont pu nous exprimer,
D'où vient cet ascendant qui nous force d'aimer.
Les uns disent que c'est un vif éclair de flâme, &c.

JODELET.

Les autres,

PANCRACE.

Eclairés d'une moindre lumiere,
Envelopent sa force au sein de la matiere,
Et nomment un justinet, ce premier mouvement, &c.

JODELET *levant la main pour parler.*

Ainsi donc.......

PANCRACE.

Nous perdrions le droit du libre arbitre.

JODELET *veut parler.*

Mais...

PANCRACE.

Il n'est point de mais, c'est notre plus beau titre.

JODELET *de même.*

Quoi?...

PANCRACE.

C'est parler en vain, l'ame a sa volonté.

JODELET.

Il est vrai.....

PANCRACE.

Nous naissons en pleine liberté.

JODELET.

C'est sans doute.

PANCRACE.

Autrement notre essence est mortelle.

JODELET.

D'effet,

PANCRACE.

Et nous n'aurions qu'une ame naturelle.

JODELET.

Bon,....

PANCRACE.

C'est-là le sentiment que nous devons avoir,

JODELET.

Donc,....

PANCRACE.

C'est la vérité que nous devons sçavoir.

JODELET.

Un mot.

PANCRACE.

Quoi, voudrois-tu des ames radicales,
Cu l'opération pareille aux animales?....

1647.

JODELET *en lui voulant fermer la bouche.*

Je voudrois te casser la gueule,

PANCRACE *en se débarrassant.*

On a grand tort

De vouloir que l'esprit s'éteigne par la mort

JODELET.

Enfin.

PANCRACE.

Les minéraux produits d'air & de flâme
Ont un tempérament, mais ce n'est pas une ame.

JODELET *lassé.*

Ah!

PANCRACE.

L'ame n'est donc pas cette aveugle puissance
Qui se meut, ou qui fait mouvoir sans connoissance.

JODELET *jettant son chapeau à terre.*

J'enrage.

PANCRACE.

Elle n'est pas au sang comme on l'a dit,

JODELET *le regardant en colere.*

Parlera-t-il toujours ? mais....

PANCRACE.

Ce mais m'étourdit.

JODELET *fermant les poings.*

Peste.

PANCRACE.

Nous pouvons voir des choses animées,
Qui sans avoir de sang auroient été formées, &c.

JODELET.

Hola,

PANCRACE.

Prête l'oreille à mes solutions, &c.

. . . .

Ainsi l'ame a l'arbitre.

JODELET.

Ha, c'est trop arbitré,
Au diable le moment que je-t'ai rencontré.

PANCRACE.

Au diable le pendart qui ne veut rien apprendre,

JODELET.

Au diable les Sçavans, & qui les peut comprendre.

PANCRACE.

Va si tu me retiens, on y verra beau bruit:
Mais. . . .

JODELET.

Encor me parler, bon soir & bonne nuit.

1647.

Nous passons une autre Scene de Jodelet & du Pédant, qui est la cinquiéme du quatriéme Acte, & deux autres de ce dernier, avec Lisette, suivante d'Olimpe *, pour rendre compte d'une très-singuliere, entre Ariste & Climante.

* ACTE II. Scene derniere.

ACTE III. Scene III. La quatriéme du quatriéme Acte, entre Jodelet & la Suivante, est assez comique.

Acte IV. Scene VI. Ariste, accompagné de plusieurs Joueurs d'instrumens, vient la nuit donner une sérénade à Olimpe; Climante arrive dans le même dessein; ces deux Amans feignent une querelle.

JODELET *aux Musiciens de Climante.*

Sus, Messieurs, montrez-nous les talons,

ARISTE.

Les coquins,

JODELET.

Dénichez, allons, quitte la place,

Ou je te casserai la tête avec ta basse.

CLIMANTE, *déguisé.*

Toi, si tu l'avois fait, avecque ce flambeau

Je te ferois griller, comme on fait un pourceau.

Veux-tu voir à

1647.

JODELET.

Ah ! Monsieur, écoutez-moi de grace,
Je disois qu'en courant il casseroit sa basse,
Et parloit à mon Maître, afin qu'il s'appaisât.

ARISTE.

Monsieur, ne songez pas à ce que dit ce fat,
Et souffrez. . . . . .

CLIMANTE.

Quoi souffrir la plaisante boutade,
Et quel droit avez-vous de donner sérénade ?

ARISTE.

Le droit qu'on peut avoir, lorsque l'on aime bien.

CLIMANTE.

Moi j'aime plus que vous,

ARISTE.

Et moy je n'en crois rien, &c.

CLIMANTE.

Ne riez pas encore, & prouvez seulement ;

ARISTE.

J'ai pleuré mille fois,

CLIMANTE.

Et moi pareillement.

ARISTE.

J'ai souffert des rigueurs sans espoir de salaire,

CLIMANTE.

J'ai souffert des mépris sans me mettre en colere.

1647.

ARISTE.

Quoiqu'une amante ait fait, je n'ai point murmuré,

CLIMANTE.

J'ai trouvé tout fort bon de l'objet adoré,

ARISTE.

J'ai couché sur sa porte,

CLIMANTE.

Et moi dedans sa rue,

ARISTE.

J'ai fait la sentinelle,

CLIMANTE.

Et moi le pied de grue;

ARISTE.

J'ai fait mille sonnets,

CLIMANTE.

Et moi mille Rondeaux,

ARISTE.

J'ai payé des festins,

CLIMANTE.

J'ai donné des cadeaux,

ARISTE.

J'ai fait un grand voyage,

CLIMANTE.

Et moi cent promenades,

ARISTE.

J'ai donné des concerts,

CLIMANTE.

Et moi des sérénades.

ARISTE.

J'ai donné mille écus pour porter un poulet, 1647.

CLIMANTE.

J'en ai dépensé deux pour gagner un valet.

ARISTE.

J'ai tiré pour Doris, cinquante fois l'épée,

CLIMANTE.

La mienne pour Philis fut cent fois occupée.

ARISTE.

J'ai tué pour Calixte un faiseur de ouyda,

CLIMANTE.

J'en battis dans le cœur qui disoient, la voila.

ARISTE.

J'ai prêté de l'argent au mari d'Isabelle,

CLIMANTE.

Je me suis laissé perdre en joüant avec elle.

ARISTE.

J'ai donné des galans,

CLIMANTE.

J'ai donné des bouquets,

ARISTE.

J'ai donné cent Guenons;

CLIMANTE.

Et moi cent Perroquets.

ARISTE.

J'ai donné pour le moins sept ou huit cent Cassandres,

CLIMANTE.

Moi, cinq cens Ibrahims, & trois cens Polixandres.

1647.

ARISTE.

J'ai fait voir à Daphnis dix fois Héraclius,

CLIMANTE.

Moi, vingt fois Thémistocle, & peut-être encore plus.

ARISTE.

J'ai donné du jasmin dans le mois de Décembre,

CLIMANTE.

Dans le mois de Janvier, j'en semois une chambre.

ARISTE.

A la foire en un jour, j'ai donné des bijoux,

CLIMANTE.

Moi, pour un soir au bal, deux mille citrons doux.

ARISTE.

En cent lieux de Daphné j'ai la belle peinture,

CLIMANTE.

Je l'ai de sa hauteur, fait peindre en mignature,

ARISTE.

En frizure par jour dix écus,

CLIMANTE.

Arrêtés,

En échelles de corde, il me les a coûtés.

L'on peut lire dans l'original, l'entretien d'Ariste & d'Olimpe au cinquiéme Acte. Climante qui en entend la fin, s'apperçoit de leur intelligence, & court en avertir Oronthe; Olimpe, sans s'étonner, continue de feindre, & affecte une si grande ingénuité, que le jaloux en est la dupe, & croit que Climante s'est mépris; cette Scene est fine & enjouée, & ne peut que présenter un joli tableau au Théatre.

ORONTHE *à Olimpe*.

Pour railler avec moi, prenez mieux votre temps,

OLIMPE.

Et vous ne tâchez pas de rire à mes dépens.

ORONTHE.

Je ne ris point, Madame, & n'en ai point d'envie,

OLIMPE.

Vous me voulez jouer, mais je vous en défie.

ORONTHE *bas*.

Croit-elle que je fais semblant d'être en courroux,
Et que pour l'attaquer, je feins d'être jaloux.
Mais....

1647.

OLIMPE.

Vous n'entendez rien à vous mettre en furie,

ORONTHE.

Le dépit, où je suis, passe la raillerie,
Et mon ressentiment va jusqu'au dernier point.

OLIMPE.

Ne vous contraignez plus, vous ne m'y prendrez point.

ARISTE *bas à Olimpe, pendant qu'Oronthe a le dos tourné.*

Bon.

ORONTHE.

Vous le prenez mal, & votre esprit s'abuse.

OLIMPE.

Que vous seriez ravi, si j'en étois confuse.
Et que me faisant craindre un désordre nouveau,
Vous me fissiez enfin donner dans le panneau :
Il suffit, reprenez votre humeur ordinaire,

ORONTHE.

Ah ! c'est trop...

OLIMPE.

Tout de bon vous êtes en colere.

ORONTHE.

J'y suis avec raison.

OLYMPE.

OLIMPE.

Ce soupir est adroit,
Et toute autre que moi sans doute s'y prendroit.

ORONTHE.

Tréve de raillerie, à la fin je m'en lasse.

OLIMPE.

Vous me bernez pourtant avez assez de grace.
Si je vous ai montré que je n'en craignois rien,
Ce n'est pas qu'en effet vous ne feignez fort bien,
Et que votre courroux n'ait beaucoup de finesse.

ORONTHE *bas.*

Climante n'a pas vû que c'est un tour d'adresse,
Et croyant me venger en troublant mon repos,
Il s'est joué lui-même assez mal-à-propos.

OLIMPE *le tirant par le bras.*

Confessez-moi la dette, & m'aimez d'avantage,

ORONTHE *bas.*

Il faudroit être fol, pour la croire volage.

OLIMPE.

Vous vous fâchez.

1647.

ORONTHE *bas.*

Climante n'est qu'un sot,

OLIMPE.

J'allois.....

ORONTHE *bas.*

Il eut mieux fait de ne m'en dire mot.

OLIMPE.

Quoi donc être cruel, alors que l'on vous prie ?

ORONTHE *bas.*

Certes il entend mal, la belle raillerie.

haut.

Vous avez vû Climante, & l'avez bien joué,

OLIMPE *bas.*

Feignons avec esprit, (*haut*) vous l'a-t-il tout avoué.

ORONTHE.

Il m'est venu chercher, tout rêveur, & tout triste,

Pour me donner avis, que vous aimiez Ariste,

Et qu'en le carressant il vous avoit surpris.

OLIMPE.

Hé bien, sçais-je en donner même aux plus fins esprits ?

ORONTHE.

Si je le vois tantôt, je lui donnerai bonne.

OLIMPE.

Au moins, conseillez-lui de ne jouer personne.

1647.

LA MORT D'ASDRUBAL,

TRAGÉDIE

DE M. DE MONTFLEURI,

Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

VOici un célébre Acteur, qui prend sa place parmi les Auteurs Tragiques ; à la vérité, sa Piéce est foible, mais on y trouve des morceaux de Poësie assez passables : à l'égard des principaux personnages, celui de Scipion est petit & indéterminé. Caton est féroce, Asdrubal céde avec bassesse à sa mauvaise fortune. Il n'y a que le rôle de Sophronie, femme d'Asdrubal, qui soit soutenu ; cette héroïque Carthaginoise, aime mieux sacrifier la vie de ses deux filles & la sienne, que de tomber au pouvoir des Romains ; desorte qu'Asdrubal, qui a rendu Scipion maître de la forteresse de Carthage, dans l'espérance de sauver sa femme & ses filles, voyant son espoir

1647.

confondu, se frape d'un coup de poignard, & vient mourir aux yeux de Scipion, après avoir fait contre Rome, l'imprécation suivante.

O Dieux ! qui contre Rome avez servi Carthage,
Sur qui les Dieux plus forts ont ravi l'avantage,
Si jamais le destin doit répondre à mes vœux,
A sa destruction élevez nos neveux.
Si par son propre effort, Rome se doit nuire,
Et si les nations ne la pouvoient détruire,
Envoyez la discorde au milieu des Romains,
Faites les déchirer avec leurs propres mains.
Couvrir leurs vastes champs de mille funérailles,
D'une main parricide arracher leurs entrailles;
Détruire leurs cités, & briser à leurs yeux
Leurs murs, & leurs palais, leurs autels & leurs Dieux;
Enfin, par la fureur d'une guerre civile,
Exposez aux Romains, leur capitale Ville:
Et que de tant d'états pleinement assouvis
Il nous rendent les biens qu'ils nous auront ravis.
Mais je perds la parole, une extrême foiblesse,
Me va faire dans peu rejoindre ma Princesse;

Mon ame pour la suivre est prête de partir,
O belle ombre ! connois quel est mon repentir :
Auparavant ma mort, accorde moi ma grace ;
Une froide sueur couvre mon corps de glace.
Je te sui, mais apprend par ma derniere voix,
Qu'ayant vêcu Romain, je meurs Carthaginois.

1647.

Nous avons cru devoir ne pas donner plus d'étendue à cet extrait, par la raison que les œuvres de Messieurs de Montfleuri, peré & fils, ont été réimprimées en 1739. avec beaucoup de soin & de goût, en trois volumes *in*-12. à Paris, par *la Compagnie des Libraires associés*. Nous prions seulement le Lecteur de se ressouvenir, que le plan de *la mort d'Asdrubal*, est pris de celui du *Sac de Carthage*, Tragi-Comédie en Prose, de Puget de la Serre.

MONTFLEURY.

Avertissement du Théatre de Messieurs Montfleury pere & fils, trois vol. *in*-12. Paris, 1739.

« ZACHARIE JACOB, dit depuis » MONTFLEURY, étoit Gentilhomme : » il naquit au pays d'Anjou, vers la » fin du seiziéme siécle, ou au com» mencement du dix-septiéme : ses pa» rens lui firent faire ses études, l'en» voyerent à l'Académie pour y ap» prendre les éxercices Militaires, & le

1647.

» firent entrer ensuite Page chez Mon-
» sieur le Duc de Guise. Le goût que
» le jeune Jacob avoit pour la Comé-
» die, l'attiroit souvent à ce spectacle,
» & lui inspira le desir, qui prévalut
» sur d'autres raisons capables de l'en
» détourner; il se retira sans déclarer
» son projet, & se joignit à une Trou-
» pe qui couroit les Provinces. Ce fut
» alors que pour se déguiser, il prit
» le nom de *Montfleury*. La Troupe
» Royale, connue sous le titre de Trou-
» pe de l'Hôtel de Bourgogne, fut
» bientôt instruite des talens & des
» succès du nouvel Acteur, elle l'attira
» à Paris, où il fut reçu avec applau-
» dissement. Ce fut sans doute avant
» 1637. Il joua d'original dans le *Cid*,
» & dans *les Horaces*. Chappuzeau
» qui nous indique ces faits, le cite
» comme un Comédien achevé dès ce
» temps-là. (*a*)

(*a*) Voici le passage de Chappuzeau, que l'Auteur de la vie de Montfleury ne fait qu'indiquer : * « Les Comédiens..... ne commencerent à entrer en réputation que sous le regne de Louis XIII. lorsque le grand » Cardinal de Richelieu, Protecteur des » Muses, témoigna qu'il » aimoit la Comédie, & » qu'un Pierre Corneille mit ses vers pompeux & tendres dans » la bouche d'un Montfleury & d'un Bellerose, qui étoient des

* Chappuzeau, Livre 3. page 177. & 178.

1647.

» En 1638. il épousa Jeanne de la
» Chalpe, veuve de Pierre Rousseau,
» Ecuyer, Sieur du Clos, Comédien
» du Roy. Nous n'oublierons pas deux
» circonstances assez singulieres, qui
» ont rapport à son mariage : l'une
» que le Cardinal de Richelieu voulut
» que la noce se fit à Ruel; l'autre,
» que Montfleury étoit si fort entêté de
» la Comédie, qu'il voulut qu'on joignit
» à son nom de famille celui de Mont-
» fleury, & qu'on n'y mit point d'au-
» tre qualité que celle de Comédien
» du Roy.

» En 1647. il donna au public une
» Tragédie intitulée, *la mort d'Asdru-*
» *bal.* Cette Tragédie fut imprimée à
» Paris *in*-4°. * & dédiée au Duc d'E-
» pernon. Le portrait de l'Auteur se
» trouve au commencement. Il mou-
» rut au mois de Décembre 1667.
» pendant le cours des représentations
» de la Tragédie d'*Andromaque*, qui
» commençoit à triompher d'une in-
» juste cabale. L'opinion la plus reçue

* Chez Antoine Sommaville & Toussaint Quinet.

» Comédiens achevés. Le » Cid, dont le mérite » s'attira de si nobles » ennemis, & les Hora- » ces, que le même Cid » eut plus à craindre, » parce que leur gloire » alla plus loin que la » sienne, furent les deux » premiers Ouvrages de » ce grand homme, qui » firent grand bruit. »

1647.

» est, qu'une veine qu'il se cassa par » les efforts qu'il fit en jouant le rôle » d'Oreste, fut la cause de sa mort. (a) » Quelques personnes moins fondées » encore, & trop promptes à saisir les » choses singulieres, prétendent que le

(a) M. Gueret dans son *Parnasse réformé*, page 85-88. est en partie Auteur de ce bruit populaire : on sera peut-être bien aise de trouver ici ce passage : « Montfleury s'étant » roulé au pied de la » montagne, je crois, » dit-il, d'un ton à faire » peur à tout le Parnasse, que l'on parle ici » de Comédie, & alors » ayant découvert Tristan, ah! poursuivit-» il, en lui adressant la » parole, je trouve admirable que vous vous » emportiez si fort contre les plaisanteries du » Théatre ; vous voudriez, je pense, qu'on » ne jouât jamais que » Mariamne, & qu'il » mourut toutes les semaines un Mondory à » votre service. Plut à » Dieu, qu'on n'eut jamais fait de Tragédies, » je serois encore en état » de paroître sur le Théatre de l'Hôtel. . . . . . . » Qui voudra donc sçavoir de quoi je suis » mort, qu'il ne demande point si c'est de » la fiévre, de l'hydropisie, ou de la goute ; » mais qu'il sçache que » c'est d'*Andromaque*. » Nous sommes bien fols » de nous mettre si avant » dans le cœur des passions qui n'ont été » qu'au bout de la plume » de Messieurs les Poëtes ; » il vaudroit mieux bouffoner toujours, & créver de rire en divertissant le bourgeois, » que créver d'orgueil & » de dépit pour satisfaire » les beaux esprits. . . . » Mais ce qui me fait le » plus de dépit, c'est » qu'Andromaque va » devenir plus célébre » par la circonstance de » ma mort, & que désormais il n'y aura plus » de Poëtes qui ne » veuille avoir l'honneur de créver un Comédien en sa vie. »

» cercle de fer que Montfleury étoit
» obligé d'avoir pour soutenir le poids
» énorme de son ventre, n'empêcha
» point, que par les mêmes efforts,
» son ventre ne s'ouvrît; & attribuent
» à cet accident sa mort, qui suivit
» de très-près la derniere fois qu'il
» monta sur le Théatre. Nous oppo-
» sons à ces deux faits, le témoignage
» d'une célébre Actrice de nos jours, *
» encore vivante, & qui est arriere
» petite-fille de Montfleury. Voici ce
» qu'elle nous écrit dans sa Lettre du
» 17. Février 1739. *A l'égard de*
» *Montfleury, pere, il est faux que*
» *le rôle d'Oreste ait été la cause de sa*
» *mort; par une veine qu'il s'étoit*
» *cassée: ma grande-mere m'a conté*
» *cette mort plusieurs fois, mais les*
» *particularités paroîtroient des fables,*
» *si on les exposoit au jour. Il est seule-*
» *ment certain, que Montfleury étant*
» *chez un Marchand de galon, un*
» *inconnu qui s'y trouva, l'avertit de*
» *songer à lui, parce qu'il étoit bien*
» *malade. Montfleury ne fit pas gran-*
» *de attention au discours d'un hom-*
» *me qu'il regardoit comme un fou;*
» *mais de retour chez lui, ayant ap-*
» *pris que la même personne étoit venue*

* Mademoiselle Desmares.

1647. » *dire à ses Domestiques que leur* » *Maître étoit en grand danger, il se* » *sentit émû, frappé, il alla le soir* » *jouer Oreste, revint avec la fiévre,* » *& mourut en peu de jours.* Et dans » sa Lettre du 23. du même mois: *Je* » *ne puis vous en donner d'autres* » *preüves que de l'avoir entendu dire* » *à sa fille, Mademoiselle d'Enne-* » *bault, ma grande-mere. Elle m'a* » *dit aussi, que comme son pere étoit* » *à l'article de la mort; plusieurs de* » *ses Camarades, les Médecins & le* » *Confesseur étant dans la chambre,* » *le même inconnu entra, & dit à* » *Montfleury qui le reconnut: allons,* » *Monsieur, cela ne sera rien, que* » *l'on me donne du vin & un verre.* » *Les Médecins avoient condamné le* » *malade, & soutinrent à la femme* » *que c'étoit un Charlatan. Le Con-* » *fesseur, que c'étoit un Sorcier,* » *le malade crioit en vain qu'on don-* » *nât à cet homme ce qu'il deman-* » *doit; on fut sur le point de l'arrê-* » *ter, c'étoit sur les neuf heures du* » *soir; il s'en alla, & étant sur le pas* » *de la porte il dit: J'en suis fâché,* » *j'aurois tiré ce pauvre Montfleury*

1647.

» *d'affaire, mais il ne passera pas mi-*
» *nuit, ce qui arriva.*

» Nous n'ajouterons à ce détail au-
» cunes réfléxions. Ce qui doit passer
» pour constant, c'est que sans veine
» cassée, sans ventre ouvert, Mont-
» fleury, après avoir joué le rôle d'O-
» reste, revint chez lui avec une fiévre,
» qui, en peu de jours, le mit au
» tombeau.

» Ce fut une perte pour le Public;
» c'en fut une pour ses Camarades;
» c'en fut une pour M. Racine, si l'on
» en croit M. de Saint Evremont.*

» *Vous avez raison de dire que cette*
» *Piece (Andromaque) est déchue par*
» *la mort de Montfleury, car elle avoit*
» *besoin de grands Comédiens pour*
» *remplir par l'action ce qui lui man-*
» *que. Attila, au contraire, a dû ga-*
» *gner quelque chose à la mort de cet*
» *Acteur; un grand Comédien eut trop*
» *poussé un rôle assez plein de lui-mê-*
» *me, & eût fait faire trop d'impres-*
» *sion à sa férocité sur les ames ten-*
» *dres.*

» Il n'est pas ici question de con-
» tredire ou d'approuver le jugement
» que M. de Saint Evremont fait d'An-
» dromaque; on le rapporte unique-

* Lettre à M. de Lyonne, en 1669.

1647.

» ment, parce qu'il donne une idée
» des talens de Montfleury, comme
» Comédien. (a)

» Par la même raison, nous donne-
» rons aussi un extrait de la Gazette en
» vers de *du Lorens*, par laquelle il
» annonce sa mort.

Gazette du 17. Décembre 1667.

Mais n'aguéres, en un seul moment,
Elle mit dans le monument,
D'un coup de sa fléche mortelle,
Tant elle est barbare & cruelle,
Envers tous ceux du genre humain;
Un Grec, un Sarmate, un Romain,
Un Othoman, un Perse, un Scythe,
Un Espagnol, un Moscovite,
Un Capitaine, un Empereur;
Et voyez quelle est sa fureur,
Un Villageois, un Sécretaire,
Un Satrape, un homme d'affaire,
Un Berger, & maint autre encor;
Et cette Madame la Mort,

(a) « Il est rare de voir » un Acteur exceller dans » le Tragique & dans le » Comique; & le Théa- » tre n'a guéres eu qu'un » Montfleury qui s'est » rendu illustre en tou- » tes manieres. Aussi a- » voit-il de l'esprit infi- » niment, & il s'en est » fait une large effusion » dans sa famille. » Chappuzeau, Livre 3. page 123. & 124.

1647.

L'intendante des parricides,
Fit ce grand nombre d'homicides,
Et de tout un beau pot-pouri,
En assassinant Montfleury,
Qui d'une façon sans égale,
Jouant dans la Troupe Royale,
Non les rôles tendres & doux,
Mais de transports & de coutroux,
Et lequel a, jouant Oreste,
Hélas! joue de tout son reste!
O rôle tragique & mortel!
Combien tu fais perdre à l'Hôtel,
En cet Acteur inimitable!
C'est une perte irréparable.
O vous, qu'il a tant ébaudits,
Dites pour lui, *De profundis.*

» La réputation de Montfleury, » comme excellent Comédien, auroit » passé jusqu'à nous, sans la moindre di» minution, si Moliere n'y avoit donné » atteinte dans son *Impromptu de Ver»sailles.* (*a*) On ignoroit alors au

(*a*) Pour éviter au Lecteur la peine de chercher dans l'Impromptu de Versailles, l'endroit critique contre Montfleury, nous avons cru le devoir placer ici.

Moliere parlant à Mesdemoiselles du Parc & de Brie.

L'impromptu de Versailles, Scene premiere.

« J'avois songé à une » Comédie, où il y au» roit eû un Poëte que » j'aurois représenté » moi-même, qui se» roit venu pour offrir

1647.

» Théatre l'art de parler en récitant des
» vers tragiques ; le Spectateur étoit
» séduit par une prononciation caden-
» cée, qui tenoit plus du chant que de

---

* C'étoit la Thorilliere.

» une Piéce à une troupe
» de Comédiens nouvel-
» lement arrivés de la
» Campagne. Avez-vous,
» auroit-il dit, des Ac-
» teurs & des Actrices,
» qui soient capables de
» bien faire valoir un
» Ouvrage ? car ma Pié-
» ce est un Piéce... Eh !
» Monsieur, auroient
» répondu les Comé-
» diens, nous avons
» des hommes & des
» femmes qui ont été
» trouvés raisonnables,
» par-tout où nous a-
» vons passé. Et qui fait
» les Rois parmi vous ?
» Voilà un Acteur qui
» s'en démêle par fois :
» Qui ? Ce jeune hom-
» me bienfait. * Vous
» mocquez-vous ? Il faut
» un Roy qui soit gros
» & gras comme quatre ;
» un Roy, morbleu,
» qui soit entripaillé
» comme il faut ; un
» Roy d'une vaste cir-
» conférence, & qui
» puisse remplir un trô-
» ne de la belle manie-
» re ! La belle chose,
» qu'un Roy d'une taille
» galante ! Voilà déja un
» grand défaut ; mais que
» je l'entende un peu ré-
» citer une douzaine de
» vers. Là-dessus le Co-
» médien auroit récité,
» par exemple, quel-
» ques vers du Roy de
» Nicomède.

Te le dirai-je Araspe, il ma trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir......

» Le plus naturellement
» qui lui auroit été pos-
» sible, & le Poëte :
» Coment vous appel-
» lez cela réciter ? c'est
» se railler ; il faut dire
» les choses avec em-
» phase. Ecoutez moi

Te le dirai-je Araspe...... &c.

(*Imitant Montfleury, excellent Acteur de l'Hôtel de Bourgogne.*)

» Voyez-vous cette pos-
» ture ? remarquez bien
» cela : là, appuyer
» comme il faut le der-
» nier vers, voilà ce
» qui attire l'approba-
» tion, & fait faire le
» brouhaha. Mais, Mon-

» la déclamation ; l'Acteur ne sçavoit
» émouvoir qu'en outrant les senti-
» mens ; la simple nature, ornée uni-
» quement des graces nécessaires pour
» l'embellir sans la défigurer, eut paru
» froide : l'art n'étoit peut-être pas
» encore parvenu à ce degré de per-
» fection, d'imiter éxactement la na-
» ture, le goût n'étoit pas assez sûr,
» assez éclairé, pour ne se plaire qu'à
» cette imitation éxacte. C'étoit moins
» enfin un reproche à faire avec jus-
» tice à Montfleury, de tomber dans
» le défaut d'une déclamation outrée,
» que ce n'est un mérite à Moliere,
» d'avoir senti que c'étoit un défaut.
» Ajoutons que Moliere peut avoir
» chargé la peinture qu'il fait de notre
» Acteur, ainsi que des autres qu'il ne
» ménage pas d'avantage. (*a*) Indé-
» pendamment de l'intérêt qu'il avoit,

» sieur, auroit répondu
» le Comédien, il me
» semble qu'un Roy qui
» s'entretient tout seul
» avec son Capitaine
» des Gardes, parle
» un peu plus humaine-
» ment, & ne prend gué-
» res ce ton de démonia-
» cle. Vous ne sçavez ce
» que c'est : allez vous-
» en réciter comme vous
» faites, vous verrez si
» vous ferez faire au-
» cun ah ! &c. »

(*a*) Après le portrait satirique de Montfleury, Moliere fait dans la même Piéce ceux de Mademoiselle de Beauchâteau, de Beauchâteau son mari, & de Villiers,

1647.

» comme chef de Troupe, à dimi-
» nuer le mérite des principaux Co-
» médiens de l'Hôtel de Bourgogne,
» il étoit vivement piqué contre eux,
» de ce qu'ils avoient représenté sur
» le Théatre, LE PORTRAIT DU
» PEINTRE, (a) critique amere con-
» tre lui, & contre sa Comédie de
» l'*Ecole des Femmes*. On voit encore
» qu'il tire avantage de tout, & qu'il
» s'en prend même à la taille de
» Montfleury, qu'il cherche à tourner
» en ridicule. »

Montfleury laissa quatre enfans, un fils nommé Antoine Jacob, qui prit aussi dans la suite le nom de Montfleury. C'est le même qui a composé plusieurs Pieces de Théatre, dont nous parlerons, ainsi que leur Auteur. A l'égard des trois autres enfans de Montfleury, qui étoient trois filles : la premiere fut mariée à M. de Boisfranc, qui étoit établi dans sa Province, à Montron en Périgord. Françoise Jacob, qui épousa M. d'Ennebault, & Louise Jacob, femme de Joseph du Landa, qui prit ensuite le nom de Du-pin.

(b) Cette Comédie étoit de Boursault. On en parlera à la suite de cet Ouvrage.

pin. Comme ces deux dernieres filles de Montfleury, prirent le parti de la Comédie, aussi bien que leurs maris, nous aurons occasion d'en parler dans la suite.

1647.

BELLISSANTE OU LA FIDÉLITÉ RECONNUE,

TRAGI-COMÉDIE DE M. DESFONTAINES.

SOus des noms différens, l'Auteur a employé le Roman de Valentin & d'Orson, pour le sujet de sa Piéce. Bellissante, sœur de Charlemagne, épouse l'Empereur des Grecs; le Favori de ce Prince devient amoureux de Bellissante, & désespéré du mépris que cette Princesse fait de son amour, il l'accuse d'adultère: l'Empereur sans approfondir cette imputation, chasse Bellissante de ses états. L'infortunée Impératrice qui est enceinte, se trouve

seule dans un bois, & y met au monde deux enfans, qui lui sont enlevés par une Ourse. Bellissante, après avoir erré plusieurs années en différens climats, arrive enfin à la Cour de Charlemagne, (c'est ici où la Piéce commence.) Charlemagne qui croit sa sœur coupable la reçoit avec beaucoup de dureté. Ici l'Auteur quitte cette Princesse, pour faire paroître un vaillant Inconnu, qui s'est signalé par plusieurs victoires sur les Sarrasins; un jeune Sauvage qui fait des dégats considérables, offre une nouvelle occasion à Agnoste, (c'est le nom de l'inconnu) de montrer son courage, il se rend seul dans la forêt, où le jeune Sauvage se retire, & trouve le moyen de s'en rendre le maître, & de l'emmener avec lui. Cet événement est suivi de l'arrivée d'un Ambassadeur de l'Empereur des Grecs, qui annonce à Charlemagne l'innocence de Bellissante, prouvée par l'aveu du Favori; ce bonheur de Bellissante est suivi de la reconnoissance de ses deux fils, dont l'un est Agnoste, & le second le jeune Sauvage; Agnoste épouse Eglante, fille naturelle de Charlemagne, qu'il aime, & Bellissante se dispose à partir

1647.

pour Conſtantinople, où l'Empereur l'attend avec impatience. Mauvaiſe Piéce, mal conduite, & d'une pitoyable verſification.

1647.

LA MORT DE ROXANE,

TRAGÉDIE

DE J. M. S.

LE ſujet de cette Tragédie eſt emprunté du dernier Livre de Quinte-Curſe. Caſſander fait mourir Roxane, veuve d'Alexandre, & un fils qu'elle a eu de ce Roy de Macédoine, pour s'emparer de ſes Etats. Foible Piéce, dont le cinquiéme Acte a dû faire un aſſez bel effet, par l'intérêt que l'Auteur a ſçû y mettre.

1647.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE

DE M. GILBERT,

Représentée par la Troupe Royale.

Ninus, Roy des Assyriens, amoureux de Sémiramis, femme de Ménon, Général de ses armées, lui propose de l'épouser, en faisant divorce avec son mari.

SÉMIRAMIS.

Quitterois-je celui qui dès que je suis née
A pris soin de ma vie, & de ma destinée?
L'étang près d'Ascalon, dont on fit mon berceau,
Sans sa main sécourable eut été mon tombeau:
Et les oyseaux du Ciel, dans ma triste avanture,
Sans lui m'auroient en vain donné la nourriture.
Quitterois-je celui qui m'ôte au monument,
Qui de libérateur devint parfait amant,
Qui de parfait amant s'est fait époux fidéle,
Dont le temps n'éteint point ni l'amour ni le zéle,

1647.

Que vous-même nommez votre cher favori,
Si j'ose dire plus, qui des Dieux est chéri,
Qui descend comme vous de la race divine,
Et qui ne dément point sa céleste origine,
En qui mille vertus éclattent à la fois,
Qui s'est fait renommer par ses rares exploits,
Dont Sémiramis tient, dans son sort déplorable,
La fatale valeur, qui vous la rend aimable;
Il m'en faisoit leçon, dans ces fameux combats,
Où pour vous ce grand cœur, conquêtoit des états,
Sa gloire a précédé, la mienne l'a suivie:
Mais cent fois aux dangers, il m'a sauvé la vie.
Quitterois-je Ménon, après tant de bienfaits,
A qui des sacrés nœuds m'attachent pour jamais?
A qui le Ciel me lie, à qui l'honneur m'engage:
Un Héros qui n'est rien qu'amour, & que courage.
Trahirois-je pour plaire à qui régne en ces lieux,
Ma foi, mon bienfaicteur, mon époux, & les Dieux;

1647.

NINUS.

A mon ardent désir, vous ôtez l'espé-
rance,
Et traitez un Monarque, avec indifférence.
Je ne puis endurer ce cruel traittement,
Je vois que je suis Roy quand je me sens
amant,
Que l'univers me sert, quant je me montre
esclave,
Un Monarque vainqueur s'offence qu'on le
brave.
Après tant de combats, dont la terre est le
prix,
Je ne sçaurois souffrir la honte d'un mépris.

Ninus confie à la Princesse Sosarme sa fille, le dessein qu'il a d'épouser Sémiramis, & lui promet de l'unir à Ménon, la Princesse accepte avec joye la proposition de Ninus, & ce dernier se charge d'en parler à Ménon, & lui offre avec Sosarme, la couronne des Bractiens.

MÉNON.

Ce sceptre a trop de gloire, & Sosarme
d'appas,
Je les dois refuser, ne les méritant pas,
Puis vous sçavez, Seigneur, que le nœud
d'himénée,
Avec Sémiramis a joint ma destinée.

NINUS.

La coutume permet de rompre ce lien.
Epouse donc Sosarme & n'appréhende rien.

Ménon se défend d'épouser la Princesse, en opposant son respect pour elle, & ajoute que Sémiramis seule fait toute sa félicité: Il continue,

Elle n'aime que moi, comme je n'aime qu'elle,
Un Dieu nous a liés d'une chaîne éternelle,
Et vous seriez, Seigneur, injuste au dernier point,
De vouloir séparer ce que l'himen a joint:
Si vous voulez donner un prix à ma vaillance,
Que mon épouse seule en soit la récompense,
Elle seule est ma gloire & mon souverain bien,
Avec elle j'ai tout, sans elle je n'ay rien.

Ninus, irrité du refus de Ménon, ordonne qu'on lui apporte la tête de Sémiramis, Ménon pour sauver la vie de son épouse, consent à épouser Sosarme; dans le moment qu'il parle, paroît Sémiramis, qui l'accable de reproches, & ensuite elle s'adresse à Ninus.

SÉMIRAMIS.

1647.

Et toi, qui doit rougir dessous ton diadême,
Cruel, qui m'ôte tout en m'ôtant ce que j'aime,
Lâche & barbare amant, de qui le cœur jaloux,
Sans respecter les Dieux, m'enléve mon époux,
Pour m'offenser ainsi, suis-je hors de ta mémoire,

. . . .

Ingrat me dois-tu pas, si tu me dois le jour,
Tout autant que Ménon, excepté mon amour.
Viens me voir sur les bords & du Nil & du Gange,
Avecque ton empire étendre ta louange:
Viens voir dans la Bactrie avecque quelle ardeur,
J'empêché ta défaite & soutins ta grandeur.
Viens voir, comme moi seule animant ton armée,
Sur des piles de morts bâtis ta renommée.
Viens me voir dans un char, courir de rang en rang,
Passer jusques à toi dans des fleuves de sang,
Et comme ma valeur empêchant ton désastre,
Te conserve la vie, & l'ôte à Zoroastre:

Songe

songe, lâche tyran, car tu n'eſt plus mon Roy,
Avant m'oter mon bien, ce que j'ai fait pour toi.

1647.

Sémiramis eſt ſi prévenue de l'infidélité de Ménon, qu'elle ſort ſans vouloir écouter cet infortuné époux, Ninus profite de l'erreur de Sémiramis, & la réſout à lui donner la main, pour ſe venger de Ménon. Sémiramis éxige par ſerment une grace de Ninus; celui-ci lui jure de la contenter, pourvû, ajoûte-t-il, que ce qu'elle va lui demander, ne ſoit point contraire à ſon amour pour elle.

SÉMIRAMIS.

Non, non, j'ai trop de cœur, j'aime trop mon renom,
Pour reprendre un perfide, & penſer à Ménon,
Qu'il jouiſſe en repos de ſa nouvelle épouſe,
D'un infidéle époux, je n'en ſuis pas jalouſe,
De nul trait de douleur mon cœur n'eſt combattu,
Je quitte ſans regret, qui quitte la vertu.
Mais puiſque pour regner cet ingrat me rejette,
Et veut de ſon épouſe en faire ſa ſujette,

1647.

Pour détourner l'effet de son lâche projet,
Je veux être sa Reine, & qu'il soit mon sujet :
Je désire avant lui porter le diadême,
Et lui faire adorer ma puissance suprême :
Mais sans perdre de temps en des plus longs discours,
Accordez-moi, Seigneur, le regne de cinq jours.

NINUS.

Madame, j'y consens, contentez votre envie,
Amour me le commande, & je vous dois la vie,
Je vous céde mon sceptre, & ne suis point jaloux,
Qu'un Dieu prenne mon rang, & qu'il régne avec vous,
Qu'avec Sémiramis il occupe ma place,
Pourvû que sur mon trône il obtienne ma grace,
Et qu'au bout de cinq jours, par le nœud conjugal,
D'un Roy votre sujet, il fasse votre égal.

A peine Ninus est sorti, que Sémiramis apprend que Ménon s'est tué, pour ne pas survivre au malheur de la perdre, & qu'il ne s'étoit résolu d'obéir au Roy, que pour empêcher ce

Prince de la faire mourir ; Sémiramis jure de venger la mort de Ménon ; arrive Ninus, suivi des Satrapes de son empire.

1647.

NINUS.

Venez, venez, régnez belle Sémiramis,
Je me veux acquitter de ce que j'ai promis,
Que sur un si beau front la couronne a de grace !
Mais montez sur le trône & remplissez ma place :
Ninus avec son sceptre a remis en vos mains,
L'empire glorieux qu'il a sur les humains.
Lui-même reconnoit votre auguste présence,
Et veut durant cinq jours vous rendre obéissance,
Il en jure les Dieux pour vous en assurer.
* Faites tous le semblable & venez l'adorer,
Jurez tous d'obéir à sa grandeur suprême.
Rendez-lui les respects qu'on rendit à moi-même.

* Aux Satrapes.

CTESIPHONTE, *pour tous les Satrapes.*

Nous faisons tous sermens d'obéir à ses loix,

NINUS *à Sémiramis.*

Vous êtes désormais la maîtresse des Rois,
Et dans ces sacrés lieux, vos beautés couronnées,
Peuvent du monde entier faire les destinées.

1647.

SÉMIRAMIS.

Puisque le Ciel m'éléve au trône où je me voi,
Je veux que les vertus y montent avec moi :
Sémiramis, afin qu'on l'aime, & qu'on la craigne,
Par un acte éclatant veut commencer son régne,
Et veut, armant les loix de son autorité,
Qu'aux yeux de l'univers brille son équité ;
Satrapes glorieux, l'honneur de mon empire,
Soyez tous attentifs à ce que je vais dire.
Deux Princes ennemis, & tous deux mes sujets,
L'un orné de vertus, l'autre de noirs forfaits,
Ont eu des différends pour une jalousie,
Qui de ces deux rivaux trouble la fantaisie :
L'un d'eux étoit époux, & l'autre étoit amant,
Tous deux aimoient beaucoup, mais un seul justement,
L'un aimoit sa maîtresse, & l'autre aimoit sa femme,
A l'égal de ses yeux, à l'égal de son ame ;
L'épouse aussi n'aimoit que son ardent époux :
Du bonheur du mari, l'amant devint jaloux,
Quoi qu'il fut son ami, quoique sa renommée,
Par ce vaillant époux, en tous lieux fut semée,

1647.

Qu'il eut versé son sang pour épargner le
sien ;
Sans respect d'amitié, ni du sacré lien,
Cet ingrat transporté d'une fureur jalouse,
Voulut par des présens corrompre son
épouse ;
Elle fut si fidelle, & le traita si mal,
Qu'il eut pour tout espoir recours à son
rival,
Pour lui ravir sa femme, il lui promit sa
fille,
Puis il le menaça de perdre sa famille,
Enfin il le força par son brutal amour,
D'abandonner ensemble & sa femme, & le
jour,
De se percer le cœur, d'être son homicide ;
Et d'un fameux héros, il fit un parricide.

. . . .

L'un des deux n'étant plus, m'oblige à sa
défense,
Et sa veuve pour lui me demande ven-
geance.
Voila ce différend qui vous doit étonner,
Et sur quoi maintenant, vous devez opiner.
J'ai déclaré le fait, sans nommer la per-
sonne,
Ainsi que sagement, la coutume l'ordonne.
Vous, parlez le premier. *

* S'adressant à Ninus.

1647.

NINUS.

Ce fameux différend
Agité dans ces lieux, me trouble & me surprend:
Regardant l'oppresseur, & celui qu'on opprime,
Le rang du criminel, & la grandeur du crime,
L'outrage que l'amour a fait à l'amitié,
Je sens dedans mon ame émouvoir la pitié:
J'en ai pour l'innocent, j'en ai pour le coupable,
Et trouve l'un & l'autre, en état déplorable:
Ces deux Princes rivaux, sont maltraités du sort,
L'un d'eux n'est plus vivant, l'autre est digne de mort,
Son sang devroit rougir le fer de la justice,
Il n'est point de tourment, il n'est point de supplice,
Que pour les grands forfaits la terre ait enfanté,
Qu'il ne dût ressentir, & qu'il n'eut mérité,
Pour les crimes affreux, dont ici on l'accuse,
Si l'amour n'en étoit & l'auteur & l'excuse,
Pour moi je sçais aimer, & je plains les amans,
Leurs flâmes sont pour eux d'assez grands châtimens;

1647.

Et l'amant qui se voit privé de ce qu'il aime,
Endure tous les maux, a l'enfer dans lui-même;
Celui que l'on accuse éprouve ce tourment,
Et quoi qu'il ait commis dans son aveuglement,
Quoique selon les loix, il ne doive plus vivre,
Son amante pourtant a tort de le poursuivre,
Et ne peut le compter entre ses ennemis;
Pour posséder son cœur, il a cru tout permis,
Il s'offense plus qu'elle, il ternit sa mémoire,
Avecque son époux il immole sa gloire;
Ce Prince se couvrant d'un reproche éternel,
S'il avoit moins aimé, seroit moins criminel.
De son amour, son crime est la plus grande preuve,
Et doit toucher le cœur de cette triste veuve.
Je veux pour cet amant lui demander pardon,
Et ne crois pas Ninus indigne de ce don.

SÉMIRAMIS.

Puisque dans vos discours, il trouve son refuge
Etant son protecteur, vous n'êtes plus son juge

1647.

Vous avez trop d'amour pour juger un Amant!
Laissez donc opiner les autres librement,
Je vous tiens pour suspect, sortez de l'assemblée,
Car par votre présence, elle seroit troublée.
Allez, retirez-vous.

NINUS.

Qui moi, Madame, moi!

SÉMIRAMIS.

Vous êtes mon sujet, & n'êtes plus mon Roi:
Vous devez m'obéir.

NINUS.

Et bien je me retire,
à part.
A Ciel, on veut m'ôter le jour avec l'Empire.

Sémiramis fait opiner les autres Satrapes qui tous concluent à la mort du coupable, cette Reine donne ordre sur le champ qu'il soit éxécuté; ensuite elle dit aux Satrapes que celui dont elle venge la mort est Ménon.

Les Satrapes plaignent cet infortuné époux de Sémiramis; dans le temps que cette derniere veut nommer le criminel, survient Sosarme qui déplore le sort de Ninus, qui vient d'être immolé aux mânes de Ménon par les

ordres de Sémiramis. Elle lui en fait de vifs reproches, & se frappe d'un poignard. Arrive Ctesiphonte.

1647.

CTESIPHONTE *à Sémiramis.*

Madame, tout le peuple en la place arrêté,
Pour vous montrer son zéle, & sa fidélité,
Sçachant la mort du Roy veut vous proclamer Reine;
Il est impatient de voir sa Souveraine,

SE'MIRAMIS.

Mon Ménon m'est encor plus cher que cet honneur,
Mais montrons un courage au-dessus du malheur,
Montrons à mes sujets la grandeur de mon ame,
Qu'un Trône est dignement rempli par une femme,
Qu'en la mort de Ninus l'univers a gagné,
Et que Sémiramis, mieux qu'un homme a regné.

Nous espérons que cet extrait, quoiqu'un peu long, ne déplaira pas au Lecteur, la Piéce nous a paru mériter d'être tirée de l'obscurité où elle est depuis très-long-temps.

1647.

LA VÉRITABLE SÉMIRAMIS, TRAGÉDIE DE M. DESFONTAINES.

DAns cette Tragédie, Sémiramis est fille du Roy de Syrie, & femme de Ninus, qui l'a épousé après la mort du Roy de Syrie, & la conquête de ses états. Sémiramis, animée par l'ambition, la vengeance, & l'amour (a), demande à Ninus, pour prix des victoires qu'elle a remportées pour lui, un regne de trois jours.

SÉMIRAMIS.

Et par la vanité dont mon ame est saisie;
Il suffira grand Roy du sceptre de l'Asie,

(a) Sémiramis veut venger la mort de son pere tué par Ninus dans une bataille. De plus, elle aime en secret Mélistrate, fameux guerrier dont on ignore la naissance, & qu'elle veut faire régner sur les assyriens; Mélistrate ignore les sentimens de Sémiramis pour lui, & est amoureux de Prazimene, Princesse du sang de Sémiramis.

1647.

Si seule, j'ai l'honneur, pour trois jours seulement,
De pouvoir sur le trône agir absolument,
Mon ame en cet état pleinement satisfaite,
Aura de vos bontés tout ce qu'elle souhaite :
Ce n'est pas qu'aspirant à ce degré si haut,
Je voie en vos exploits, ni tache, ni défaut :
Au contraire, Seigneur, votre conduite est telle
Qu'elle est des plus parfaits, l'admirable modéle,
Et la sainte équité qu'on remarque en vos loix
Devroit être la régle & l'étude des Rois;
Permettez qu'en suivant ce merveilleux éxemple,
Babylone ravie aujourd'hui me contemple,
Et regarde une femme avec étonnement,
Faire rougir des Rois par son gouvernement.
Vous sçavez, ô Ninus, par des preuves certaines,
Que j'ai toujours fait honte à tous vos Capitaines,
Qu'ils ont en cent combats admiré ma valeur;
Que toujours ma prudence a surmonté la leur :
Et leur gloire est autant au-dessous de la nôtre,
Que la mienne paroît au-dessous de la vôtre :

1647. Souffrez qu'en peu de jours, j'ajoute à cet
éclat,
L'avantage & l'honneur de régir votre état,
Et que je fasse un jour dire, aux races futures,
(Qui sans doute liront nos belles avantures)
Quels étoient, justes Dieux ? les hommes de
ce temps,
Si les femmes ont fait des miracles si grands.

Ninus consent que Sémiramis regne sur les Assyriens pendant trois jours. Après qu'elle est installée sur le trône, cette Reine, pour le premier acte de sa puissance, ordonne la mort de Ninus, ce qui est éxécuté dans le moment, ensuite elle envoye offrir sa main & sa couronne à Mélistrate, par Oronclide, fils de Merzabane, le Ministre de ses volontés.

MÉLISTRATE.

Vous me connoissez mal, de me croire
capable
D'être jamais atteint d'un feu si détestable,
Apprenez Oronclide en cette occasion,
Que je suis sans amour, & sans ambition.
Ce superbe appareil qui trompe tant de
Princes,
Qui rougit si souvent du sang de leurs Provinces,

1647.

Et ce faste orgueilleux où l'on voit tant d'appas,

Cache seulement l'homme & ne l'honnore pas,

C'est la vertu qui fait les maîtres de la terre,

Et qui met leur grandeur à l'abri du tonnerre.

Sémiramis, irritée du refus de Mélistrate, le fait arrêter, mais on lui rend bientôt la liberté, parce qu'il est reconnu pour le fils de Ninus & de Sémiramis, qui avoit été enlevé presque au moment de sa naissance; Oronclide, qui passoit pour le fils de Merzabane, se trouve celui de Ninus, & d'une Princesse que ce Roy des Assyriens avoit épousé avant Sémiramis; cette derniere se repent de son crime, & implore la vengeance de Mélistrate, & d'Oronclide pour la punir de la mort de Ninus,

SÉMIRAMIS.

On vous dit tous deux fils du malheureux Monarque,

Que j'ai fait sans remors immoler à la Parque;

1647.

Si vous êtes ses fils, si vous êtes son sang,
Vengez la mort d'un pere & reprenez son
rang.
Ce grand coup en sera la véritable preuve :
Je suis sa meurtriere, & ne suis pas sa veuve.

MÉLISTRATE.

Hélas !

SÉMIRAMIS.

Cette pitié n'est pour moi que rigueur,
Frappez vous sçavez bien le chemin de mon
cœur,
. . . .
Trop humains ennemis, je vous rends vos
états,
. . . .
Brillante illusion, précieuse fumée,
Dont ce matin encor, mon ame étoit
charmée,
Je vous quitte grandeur, présens empoi-
sonnés,
Qui détruisez toujours ceux que vous cou-
ronnez,
Mélistrate, Ascalon sera votre partage,
Cet empire est mon bien, il est votre ap-
panage :
Et comme par mes soins Babylonne est à
moi,
Je vous la donne encore, & je vous en fais
Roi.

1647.

Qu'Oronclide succéde aux états de son pere :
La mort est désormais, tout le bien que j'espere :
C'est le seul que je veux, & je le tiens si cher,
Que ni vous, ni les Dieux, ne sçauroient l'empêcher.

Ce Poëme Dramatique, est le plus passable de tous ceux de Desfontaines, on peut même ajouter que tout rempli de défauts, tant du côté de la conduite, des caracteres des personnages, & de la versification, on y trouve des endroits qui ne sont pas sans mérite.

DOM BERNARD DE CABRERE,

TRAGI-COME'DIE DE M. ROTROU.

LE véritable Héros de cette Piéce, n'est point Dom Bernard de Cabrere ; c'est Dom Lope de Lune, qui, tout couvert de gloire, ne reçoit que des rebus pour ses belles actions, par les malheurs du hazard ; tantôt le Roy

1647.

d'Arragon eſt occupé de ſon amour ; tantôt il s'endort au récit des victoires de Dom Lope de Lune, & enfin ce dernier, déſeſpéré de tant de malheurs, quitte ſon ami Dom Bernard, qui enfin trouve le Roy dans un moment favorable, il lui parle de Dom Lope, lui fait un détail de ſes fameux exploits ſi mal récompenſés.

LE ROY D'ARRAGON.

Quel malheur l'a privé de ma reconnoiſſance,

DOM BERNARD.

La derniere infortune eſt encore ſon abſence ;
Car après tous mes ſoins en vain officieux,
Vos longs rebuts enfin l'ont chaſſé de ces lieux.

LE ROY.

Moyennez ſon retour, ma grace avec uſure,
Du mérite ignoré, réparera l'injure,
Puiſque j'éprouve en vous qu'un Roy reconnoiſſant,
A force de donner en devient plus puiſſant.

Le ſujet de cette Piéce eſt peu de choſe, & les événemens qui la compoſent aſſez peu vraiſemblables, mais cependant

cependant pleins d'intérêts dans bien des endroits. Le rôle de Dom Lope de Lune est heureux, une main plus adroite en auroit tiré parti. Cette Tragi-Comédie est imprimée dans le premier Volume du Théatre François, ou Recueil des meilleures Piéces du Théatre, Paris, 1739.

1647.

L'INTRIGUE DES FILOUX,

COME'DIE

DE M. DE L'ESTOILLE.

L'Auteur de cette Piéce étoit homme d'esprit, mais il avoit peu de talent pour les Ouvrages du Théatre: cette Comédie en est une preuve convainquante. Trois Filoux veulent voler une veuve, qui passe pour avoir de l'argent, & qui occupe seule une maison avec sa fille, qu'elle a promise à un Avanturier. La fille ne veut point consentir à la volonté de sa mere, attendu qu'elle aime un Officier depuis assez long-temps. Cet Officier

1647.

se trouve dans la maison au moment que les trois Filoux viennent pour y voler les meilleurs effets, il les blesse & les met en fuite ; la Veuve, pour payer à l'Officier le service qu'il vient de lui rendre, lui accorde sa fille en mariage ; elle consent d'autant plus aisément à cette union, qu'elle apprend que celui dont elle avoit fait choix pour son Gendre, vient d'être arrêté pour avoir fabriqué de la fausse monnoye. J'ai oublié de parler du rôle d'une Revendeuse à la Toilette, qui fait l'office de Confidente des deux Amans, qui n'est pas le plus mauvais de la Piéce.

PORUS, OU LA GÉNÉROSITÉ D'ALEXANDRE, TRAGE'DIE DE M. L'ABBÉ BOYER.

PErsonne n'ignore le trait d'Histoire qui fait le sujet de cette Tragédie. Voyons comment l'Auteur s'en est

servi : il suppose qu'Argie, femme de Porus, Oraxene & Clairance ses filles, sont prisonnieres d'Aléxandre, Perdicas, favori d'Aléxandre, aime Clairance, & Arsacide, Prince Indien est amant d'Oraxene. Porus, qui s'est imaginé qu'Aléxandre est amoureux d'Argie, vient, sous le nom de son Ambassadeur, offrir une rançon pour cette Reine : le prétendu Ambassadeur est reconnu pour Porus ; mais Aléxandre, loin de profiter de cet avantage, fait conduire Porus dans son camp ; la bataille se donne, Porus est défait, blessé & pris prisonnier. Son Vainqueur lui rend sa femme, ses filles & ses états. Perdicas épouse Clairance ; & Arsacide est uni à Oraxene. Nulles beautés dans cette Tragédie : il semble que l'Auteur n'en ait choisi le sujet que pour en dégrader les personnages ; aucuns ne ressemblent à l'idée que les Historiens nous en ont laissé.

1647.

LE PRINCE RÉTABLI,

TRAGI-COMEDIE

DE M. GUERIN DE BOUSCAL.

ISaac Comnene, Empereur de Constantinople, détrôné par son frere Aléxis, & rétabli par Baudouin, Comte de Flandres, fait le sujet de cette Tragi-Comédie, où l'on trouve des endroits assez bien rendus, & quelqu'intérêt. L'adieu d'Aléxis, fils du malheureux Isaac Comnene, qui va implorer le secours de Baudouin, & qui est forcé de quitter Hélene, Princesse Grecque, qu'il aime, est touchant : cette Princesse lui peint toute l'inquiétude, qu'elle va ressentir durant son absence.

ALEXIS.

Ne me trompez pas, hélas ! laissez-moi croire
Que vous avez dessein de rétablir ma gloire,
Et que vous agissez avec sincérité,
Quand vous me conseillez, ce que j'ai projetté.

1647.

HELENE.

Il eſt vrai, j'approuvois l'abſence qui me tue,
Lorſqu'elle n'étoit pas encore réſolue;
Mais quand vous m'en portez le rigoureux Arrêt,
Quand je vous vois partir, je le vois tel qu'il eſt:
Et loin d'autoriſer mes premieres penſées,
Mon amour les condamne & les trouve inſenſées.
Mais, Seigneur, partez-vous, me laiſſez-vous ici?

ALEXIS.

Je ne puis l'éviter, l'honneur le veut ainſi:
Hélas, en vous quittant, je cours au précipice,
Et j'expoſe mon pere aux rigueurs du ſupplice;
Mais ce noble tyran des eſprits généreux,
L'honneur, veut cet effort d'un Prince malheureux;
Je ne puis reculer dans ce malheur extrême:
Je connois votre cœur, il eſt grand.

HELENE.

Mais il aime.
Hélas, qu'il eſt changé depuis cet heureux jour,
Que je pûs ſans rougir écouter votre amour,

1647.

Je vous eusse autrefois poussé dans les allarmes,
Et maintenant je tremble au seul bruit de vos armes ;
Je sçais ce que l'honneur vous demande aujourd'hui,
Mais j'écoute l'amour qui parle contre lui.
Sauve-le, me dit-il, de ce péril extrême,
Méprise en sa faveur un sceptre, un diadême,
Déja dans trop de lieux, il a suivi l'honneur,
Et la grandeur des Rois ne fait pas leur bonheur.

LE GRAND TAMERLAN OU LA MORT DE BAJAZET, TRAGÉDIE

De M. Magnon.

Tout le monde sçait les victoires que Tamerlan remporta sur Bajazet : la Piéce commence avant la bataille, où Bajazet perdit l'Empire, la liberté & ensuite la vie. Orcazie, femme de Bajazet, & Roxalie, fille de ce dernier, sont prisonnières de Ta-

1647.

merlan ; celui-ci est amoureux d'Orcazie, & Thémir, fils de Tamerlan, ressent une pareille passion pour Roxalie. Bajazet, sous le nom de son Ambassadeur, vient proposer la paix à Tamerlan, & demande la liberté de sa femme & de sa fille ; sa proposition est refusée, on en vient à une bataille décisive, Bajazet la perd, il est arrêté par Sélim, son Grand Visir, qui le présente à Tamerlan, & qui, pour le prix de sa trahison, demande Roxalie, Tamerlan la lui accorde ; mais c'est en vain que Sélim offre son cœur à Roxalie, elle aime Thémir, & de plus ce Visir lui est un objet d'horreur, depuis la prise de Bajazet. Sélim, désespéré des mépris de Roxalie, assassine Thémir ; Tamerlan venge la mort de son fils, par le supplice de Sélim ; il permet à Bajazet de se tuer, en lui envoyant un poignard. Orcazie obtient du poison de la femme de Tamerlan, le prend, & meurt, en excitant Bajazet à suivre son exemple. Survient Tamerlan.

TAMERLAN *à Bajazet.*

Tu n'est pas encor mort, tardes-tu davantage ?

BAJAZET.

Viens-tu considérer une si triste image ?

Voila le premier trait que je viens te tracer ;
1647. Et si jusqu'à ton cœur, mon bras pouvoit passer,
Il iroit t'en donner la seconde peinture.

se frappant d'un poignard.

En voila la troisiéme.

TAMERLAN.

O sanglante avanture;
O Thémir trop vengé, que l'on l'ôte d'ici,
Qu'on le porte au cercueil, & qu'on m'y méne aussi.

Au peu de mérite de cette Piéce, se joint encore la ressemblance qu'elle a pour l'intrigue, avec celle de *Porus* de l'Abbé Boyer. Mais comme il faut rendre justice à tout le monde, la Scene de Bajazet, où cet Empereur paroît sous le nom de son Ambassadeur, est mieux rendue de la part de Magnon, que la pareille qui se trouve dans la Tragédie de Porus de l'Abbé Boyer.

1647.

LA MORT DES ENFANS DE BRUTE, TRAGÉDIE

Par un Anonyme.

LA modestie de l'Auteur de cette Tragédie, a de quoi surprendre. Elle est assez passable, & même supérieure à beaucoup d'autres, à la tête desquelles les Poëtes contemporains n'ont pas craint de mettre leurs noms, & les éloges de leurs amis. Quelque soit notre Anonyme, on ne peut que lui sçavoir gré d'avoir pris M. Corneille pour modéle; mais il auroit dû consulter mieux ses forces, & ne pas charger sa Tragédie d'incidens, n'ayant pas le talent de s'en tirer avec le même bonheur. L'amitié fraternelle des deux fils de Brutus, le caractere de ce dernier, & celui de Tullie, qui cache avec soin la préférence que son cœur donne à l'un des freres, ne sont que des copies

très-imparfaites d'Horace & de Rodogune.

1647.

On suppose que Tullie, fille de Tarquin, qui est aimée de Tite & de Tibere, & que l'on croit périe, le jour que son pere a perdu la couronne, a été sauvée par l'adresse de Vitelle son beau-frere. Suivant ce plan, cette Princesse se trouve naturellement dans Rome à portée d'appuyer la conjuration, & de réveiller l'ardeur des partisans de Tarquin. Cette conjuration est découverte au troisiéme Acte. Brutus apprend avec étonnement que ses deux fils, séduits par les discours de Vitelle, & plus encore par la passion qu'ils ont pour Tullie, ont tenté vainement de rétablir le Tyran sur le trône. Après la mort de Vitelle, il ne s'agit dans les deux derniers Actes, que de décider du sort des coupables. L'amour de la patrie étouffant tout autre sentiment dans le cœur de Brutus, il refuse la grace que le Sénat veut accorder à ses deux fils; & Tullie, par un coup de poignard, prévient ses reproches, & va rejoindre ses amans.

Nous nous contentons de joindre quelques morceaux capables de faire juger de la versification, & du

talent de l'Auteur pour le Pathétique.

1647.

Acte second, Scene seconde, Tite & Tibere, s'entretiennent de la passion extrême qu'ils ressentent pour Tullie.

TITE.

Allons, mon frere, allons, l'exposer à vos yeux,
Sans doute que.... mais las! quel destin est le nôtre,
Sans sortir d'un malheur, nous tombons dans un autre;
Que deviendra Tullie, à l'aspect de nos pleurs?

TIBERE.

Me considérez-vous comme votre rival.

. . . .

Quand quelqu'autre que vous, devroit m'ôter Tullie,
Pour la servir encor je donnerois ma vie,
Et pour la rétablir dedans son premier rang,
Pour elle & mon rival, je donnerois mon sang:
Que si je la servois, entre les bras d'un autre,
Que ne ferai-je point, quand je la sçaurai vôtre:
Trop heureux en mourant, & pour elle, & pour vous,
Je verrai vos plaisirs, sans en être jaloux.

1647.

TITE.

Que je mérite peu cette amitié parfaite ;
Vous me la souhaitez, & je vous la souhaite ;
Puisqu'il n'est de bonheur que pour l'un de nous deux,
Me choisisse le Ciel pour être malheureux :
Et vous, belle Tullie, objet incomparable,
A cette belle ardeur rendez-vous favorable,
Et d'un frere si cher couronnant les desirs,
Payez en même-temps ses pleurs, & ses soupirs ;
Allons à ses genoux demander cette grace
Je l'obtiendrai pour vous.

TIBERE.

D'où vous naît cette audace
Pouvons-nous espérer un si superbe prix,
Nous qui, pour l'acquérir, n'avons rien entrepris.

Acte IV. Scene V. Junie, femme de Brutus, exhorte ses enfans à envisager la mort avec fermeté.

JUNIE.

Mes fils, je ne viens pas vous arracher des larmes,
Ni jetter dans vos cœurs, d'inutiles allarmes,

1647.

Votre pere infléxible à toutes nos douleurs,
A vu choir à ses pieds, le reste de mes pleurs :
Je regarde vos maux d'un œil constant & ferme,
Et voyant mes enfans si proche de leur terme,
Je force la nature, & par un noble effort,
J'apprens à tous les deux, à mépriser la mort :
Sur-tout, qu'aucune plainte, injuste, ou légitime,
N'ôte rien à l'honneur d'un trépas magnanime,
Qu'un si beau sang versé par l'effort des Romains,
Passe rougir leur front, aussi-bien que leurs mains.

ACTE V. SCENE IV.

BRUTE.

Laisse-moi soupirer tyrannique vertu,
Je t'ai donné mes fils, Rome, que me veux-tu ?
J'ai donné tout mon sang à tes moindres allarmes :
Souffre qu'à tout mon sang je donne quelques larmes.

SCENE V.

JUNIE.

Qu'as-tu fait de ton sang, Brute ?

BRUTE.

Je l'ai versé,
Femme viens achever ce que j'ai commencé :

1647.

Viens expier mon crime, & viens te satisfaire,
Quand je ne le suis plus, je sens que je suis pere :
Et toujours par moi-même, & par vous inhumain,
Je ne suis quand il faut, ni pere, ni Romain.

JUNIE.

Rens-moi mes fils, cruel.

BRUTE.

Ils ont perdu la vie,
Si la mienne par toi me doit être ravie,
Mere vois le bourreau des enfans que tu plains,
Est-ce qu'après tes fils pour toi-même tu crains ?
Tu me fuis, & l'horreur, dont me couvre ce crime,
Fait un monstre à tes yeux d'un époux légitime.
Fuis de moi, femme, fuis, & cachant tes douleurs,
Souviens-toi qu'un Romain punit jusques aux pleurs.

. . . .

SCENE VI. Dans ce pressant péril, dans ce désordre extrême,
Pour servir ma vertu, Brute revient lui-même.

1647.

Femme, permet moi donc de jouir d'un honneur,
Acheté par mon sang & par tout mon bonheur;
Si mon repentir dure, il détruira ma gloire:
Souffre que nos neveux adorent ma mémoire,
Et qu'ils disent de moi, voyant ce que je fis,
Il fut pere de Rome, & plus que de ses fils.

Nous parlerons dans la suite des deux Tragédies composées sur le même sujet; l'une par Mademoisellle Bernard, & l'autre par M. de Voltaire.

ARISTODEME,

TRAGÉDIE

DE M. L'ABBÉ BOYER.

Euphaés, Roy de Messenie, est assiégé par Théopompe, Roy de Sparte, pour venger la mort d'Androcle, tué par le pere d'Euphaés: le siége est poussé si vivement de la part des troupes de Théopompe, que le Roy de Messenie, & ses sujets sont

1647. obligés de se retirer sur le Mont Ithomé, devant un Temple de Jupiter : voila où la Piéce commence ; Euphaés déplore son malheur & celui de ses sujets. Arrive Tisis, qui apporte une réponse de l'Oracle d'Apollon.

ORACLE.

Que l'on jette le sort sur les Vierges d'Epite,
Que l'une de ce sang immolée au Cocyte,
Au lieu où le Haly précipite ses eaux :
Pour appaiser Androcle, & ses mannes funébres,
Sans regret, & dans les ténebres,
Tombe sous les sacrés couteaux.

Argie, fille d'Aristodeme, Prince Messenien, & Mérope, sœur d'Alcidamas, autre Prince Messenien, sont les deux personnes désignées par l'Oracle ; Argie est aimée d'Alcidamas, & d'un vaillant inconnu, nommé Epébole, & Mérope est prête d'épouser Euphaés, qui en est passionnément amoureux : on peut juger de la consternation que cet Oracle apporte : on tire au sort, & il tombe sur Mérope, mais dans le moment, cette derniere est reconnue pour fille de la Prêtresse Ismene, de sorte que le danger ne

regarde plus qu'Argie ; Alcidamas se déseſpere, ſurvient Epébole.

EPÉBOLE.

Ha, Seigneur, je reſſens vos douleurs,

ALCIDAMAS.

N'as-tu contre mon mal que le ſecours des pleurs,
Il faut tout hazarder pour ſauver la Princeſſe,

EPÉBOLE.

Mon cœur pour ſon ſalut à ce point s'intéreſſe,
Que ſi vous conſentez à ce que je ferai
Je vous promets, Seigneur, que je la ſauverai.

ALCIDAMAS.

Oui, je conſens à tout pour ſecourir Argie,

EPE'BOLE.

Votre aveu me ſuffit pour lui ſauver la vie;
Mais peut-être il vous nuit plus que vous ne penſez.

ALCIDAMAS.

Qu'elle vive.

EPE'BOLE.

Craignez.....

ALCIDAMAS.

N'importe.

EPE'BOLE.

C'eſt aſſez.

1647. Epébole va au camp des Assiégeans ; & revient sur le Mont Ithomé, avec une promesse de paix de la part de Théopompe, il se fait connoître pour Chresphonte, fils de ce Roy de Sparte, & demande Argie en mariage, pour le prix de son heureuse négociation ; Aristodeme consent à remplir ses vœux, aussi-bien qu'Ephaés, & Alcidamas ; ce dernier reste avec Chresphonte, & lui dit qu'il est lié avec Argie par les liens de l'himen. Ce mensonge que Chresphonte prend pour une vérité, lui fait former la résolution de renoncer à Argie ; mais cependant il croit en devoir faire des reproches à Aristodeme. Le cinquiéme Acte commence par Chresphonte, qui apprend à Mérope, qu'Alcidamas ne le croyant pas assez généreux pour tenir sa parole au sujet de la paix, après avoir perdu l'espoir de posséder Argie, avoit conseillé au Roy de Messenie d'attaquer les Troupes de Théopompe, qu'Ephaés avoit été repoussé & blessé à mort. Chresphonte ajoute, qu'il a conduit ce Roy dans le fort où il est prêt d'expirer : Mérope sort ; arrive Alcmene, confident de Chresphonte, qui apprend à celui-ci, que pendant

le combat, Ariſtodeme qui étoit reſté dans le fort, après avoir reproché à Argie ſon mariage avec Alcidamas, l'avoit frapée d'un poignard, que cette infortunée s'étoit juſtifiée de ce crime en mourant, & qu'Ariſtodeme, au déſeſpoir de tous les malheurs de la Meſſenie & de la mort de ſa fille, s'étoit allé jetter au milieu des troupes de Théopompe, où il avoit trouvé un trépas honorable; ſurvient Alcidamas, qui apprend à Chreſphonte la mort d'Euphaés & celle de Mérope, expirée de douleur à la vûe de ce Roy des Meſſeniens, & enſuite il ſe tue; Chreſphonte déplore le ſort d'Euphaés, de Mérope, d'Ariſtodeme, d'Argie, & même de ſon rival; c'eſt ce qui termine la Piéce, qui eſt un peu plus paſſable que les précédentes du même Auteur, mais toujours remplie de Scenes inutiles, ou trop allongées, & d'une verſification miſérable.

1647.

1647.

VENCESLAS,
TRAGÉDIE
DE M. ROTROU.

AVant de rendre à l'Auteur la justice qu'il mérite, le Lecteur ne sera pas fâché de voir précéder le passage suivant (*a*). « J'ai lû avec plai-
» sir, Messieurs, les louanges que vous
» donnez dans le mois de Décembre
» dernier à la Tragédie de Venceslas :
» je suis fâché que ce ne soit pas l'Au-
» teur François qui les mérite ; mais un
» Poëte Espagnol, le fameux *Dom*
» *Francisco de Roxas*, il est le vérita-
» ble Auteur de Venceslas, & Rotrou
» n'en est que le Traducteur. L'ordon-
» nance confuse, la morale & la politi-
» que, sans assez de ménagement, la mul-
» titude d'incidens, l'intrigue chargée
» d'épisodes, le sujet entierement fa-

(*a*) Extrait d'une lettre écrite aux Auteurs du Mercure, par M. *** sur les Tragédies de Venceslas, d'Héraclius, Mercure du mois de Février 1722. page 118. & 119.

» buleux, la Pologne choisie pour le
» Théatre de la fable, auroit pû faire
» soupçonner d'où venoit cette Tragé-
» die, la plûpart des Tragédies Espagnol-
» les, sont faites sur ce modéle, mais
» ce n'est pas une simple conjecture, le
» fait est constant, par les dates, &
» l'on peut s'éclaircir dans les Ouvra-
» ges *de Roxas*, qui sont dans la Bi-
» bliothéque du Roy. Cette Piéce a de
» véritables beautés qui la font goûter
» depuis près de cent ans, malgré ses
» défauts, il ne tenoit qu'à l'Auteur
» de prendre un sujet Historique....
» J'oubliois de dire que la Tragédie en
» Espagnol a pour titre: ON NE PEUT
» ÊTRE PERE ET ROY, &c. L'Auteur
de cette lettre, en annonçant ce fait
anecdocte, auroit dû y joindre un pe-
tit extrait de la Tragédie Espagnolle,
par-là on auroit vû ce que la Tragé-
die Françoise lui doit, mais comme
cette petite attention lui est échappée,
il faut s'en tenir au fait principal, qui
est, que Francisco de Roxas a fourni à
Rotrou le sujet, & peut-être une partie
des événemens de la Tragédie. On
peut même conjecturer, connoissant
la rapidité avec laquelle l'Auteur Fran-
çois travailloit, qu'il a peu changé à

1647.

ſon original. Quoi qu'il en ſoit, Venceſlas a ſçû ſe faire une réputation qu'il conſerve encore aujourd'hui. Le fond de cette Tragédie, & des beautés de détail, font paſſer ſur un nombre infini de défauts dont elle eſt remplie. M. de Fontenelle dans *ſes réfléxions ſur la Poëtique*, article 42. peint ainſi le principal perſonnage de la Piece. « Ladiſlas, dans Venceſlas, eſt impétueux, » fougueux, violent, téméraire, injuſte, » cependant avec tous ces vices, il eſt » aimable; tout ce qui a un air d'hardieſſe, d'élévation, d'indépendance, » flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus » à la force, qu'à la raiſon, & au courage, qu'à la prudence; au contraire » ce qui eſt régulier & ſage a, je ne » ſçais quoi de froid, qui quelquefois » même peut donner priſe au ridicule; » ce n'eſt pas cependant qu'il fallut ſouvent hazarder ſur le Théatre de jeunes foux, comme Ladiſlas; les caracteres raiſonnables, & vertueux, » ſont ſans doute préférables; mais il » faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir, de la vigueur, & » de la chaleur, du caractere vitieux » de Ladiſlas. » Ce perſonnage de La-

Oeuvres de M. de Fontenelle, Tome III. édition de 1742.

1647.

dislas, si défectueux, & si séduisant en même-temps, est contrasté par celui de Venceslas, qui est admirable. Nous croyons devoir joindre à cet article les Scenes V. & VIe du cinquiéme Acte, pour remettre sous les yeux du Lecteur une idée du caractere du pere & du fils.

ACTE V. SCENE V.

VENCESLAS *rêvant & se promenant.*

Tréve, tréve, nature aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et me perçant le cœur, le veulent partager,
Entre mon fils à perdre, & mon fils à venger,
A ma justice en vain, la tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un Roy, cherche celui d'un pere,
Je me suis dépouillé de cette qualité,
Et n'entend plus d'avis, que ceux de l'équité.
Mais, ô vaine constance, ô force imaginaire,
A cette vue encor je sens que je suis pere,
Et n'ai pas dépouillé tout humain sentiment:
Sortez Gardes, vous Duc, laissez-nous un moment.

SCENE VI.

LADISLAS.

Venez-vous conserver, ou venger votre race,
M'annoncez vous mon pere, ou ma mort ou ma grace?

1647.

VENCESLAS *pleurant.*

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS.

Seigneur, quelle bonté,
Quel effet de tendresse, & quelle nouveauté!
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines,
Et vos bras, me sont-ils, des faveurs, ou des chaînes?

VENCESLAS *pleurant.*

Avecque le dernier de leurs embrassemens.
Recevez de mon cœur les derniers sentimens.
Sçavez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connoissance.

VENCESLAS.

Sentez-vous de ce sang, les nobles mouvemens?

LADISLAS.

Si je ne les produits, j'en ai les sentimens.

VENCESLAS.

1647.

VENCESLAS.

Enfin, d'un grand effort vous sentez-vous capable ?

LADISLAS.

Oui, puisque je résiste à l'ennui qui m'accable,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin,

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est temps de périr, mon ame est toute prête.

VENCESLAS.

L'échaffaut l'est aussi, portez-y votre tête,
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra,
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera,
Mes larmes vous en sont une preuve assez ample,
Mais à l'état enfin, je dois ce grand éxemple,
A ma propre vertu ce généreux effort,
Cette grande victime à votre frere mort :
J'ai craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'arrêt qu'ils demandoient, & que j'ai dû leur rendre :

1647.

Pour ne vous perdre pas j'ai long-temps combattu,
Mais, où l'art de regner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimere aux Roys que la justice,
Ou regnante, à l'état, je dois cette justice.

LADISLAS.

Et bien achevez-le, voilà ce col tout prêt,
Le coupable, grand Roy, souscrit à votre arrêt,
Je ne m'en défends point, & je sçais que mes crimes,
Vous ont causé souvent des courroux légitimes,
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur,
D'un bras qui s'est mépris, & crut trop ma fureur,
Ma haine & mon amour, qu'il vouloit satisfaire,
Portoient le coup au Duc, & non pas à mon frere;
J'alléguerois encor que ce coup part d'un bras,
Dont les premiers efforts ont servi vos états,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place,
Pour vous devoir parler en faveur de ma grace;

1647.

Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort,
J'ai mon objet à part, à qui je dois ma mort:
Vous la devez au peuple, à mon frere, à vous-même :
Moi je la dois, Seigneur, à l'ingrate que j'aime,
Je la dois à sa haine, & m'en veux acquitter,
C'est un léger tribut, qu'une vie à quitter.
C'est peu pour satisfaire, & pour plaire à Cassandre,
Qu'une tête à donner, & du sang à répandre ;
Et forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
Sans avoir pu, vivant, répondre à son désir,
Suis ravi de sçavoir que ma mort y réponde,
Et que mourant, je plaise aux plus beaux yeux du monde.

VENCESLAS.

A quoi que votre cœur, destine votre mort,
Allez-vous préparer à cet illustre effort,
Et pour les intérêts d'une mortelle flâme
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame,

1647.

Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pu cacher votre forfait aux Cieux,
l'embrassant.
Adieu, sur l'échaffaut portez le cœur d'un Prince,
Et faites-y douter à toute la Province,
Si né pour commander, & destiné si haut,
(*Venceslas frappe du pié pour faire entrer les Gardes.*)
Vous mourrez sur un trône, ou sur un échaffaut.
Duc, remenez le Prince,

LADISLAS *s'en allant.*

O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, & je n'ai plus de pere.

Les personnes qui ne connoissent que superficiellement les Piéces qu'on représentent sur le Théatre François, seront peut-être peu satisfaites de l'article qu'on vient de lire, attendu qu'il ne rend aucun compte du sujet de la Tragédie de Venceslas, ni des principaux personnages qui y sont introduits, mais c'est une régle que nous avons soin d'observer, pour toutes les Piéces Tragiques & Comiques, qui sont restées au Théatre, même de celles qui sont d'Auteurs

connus, & qui ſe trouvent en recueil, dans le premier & le ſecond cas; ces Piéces ne doivent entrer dans notre Ouvrage, que pour en rapporter le jugement du Public, & les faits anecdoctes qui les concernent. Voici un éxemple de ces faits que la tradition a conſervé, il regarde la Tragédie de Venceſlas. Rotrou, après avoir achevé cette Tragédie, ſe préparoit à la lire aux Comédiens, lorſqu'il fut arrêté & conduit en priſon, pour une dette qu'il n'avoit pû acquitter; la ſomme n'étoit pas conſidérable, mais Rotrou étoit joueur, & par conſéquent aſſez ſouvent vis-à-vis de rien. Il envoya chercher les Comédiens, & leur offrit pour vingt piſtoles ſa Tragédie de Venceſlas, le marché fut bientôt conclu, Rotrou ſortit de priſon, ſa Tragédie fut jouée, mais avec un tel ſuccès, que les Comédiens crurent devoir joindre au prix qu'ils avoient payé cette Piéce, un préſent honnête; on ne ſçait ſi Rotrou l'accepta, la perſonne de qui on tient ce récit, ayant paſſé ſous ſilence cette derniere particularité.

1647.

1647.

LES ENGAGEMENS DU HAZARD,

COMÉDIE

DE M. CORNEILLE DE L'ISLE, (a)

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

AVant de parler de cette Comédie, il faut rapporter une partie de l'Epître dédicatoire qui la précéde.

« Quoique je vous fasse un assez » mauvais présent, je ne laisse pas de » prétendre que vous m'en soyez obligés..... Vous sçavez que je panchois entierement à le supprimer, & » que n'étant qu'un premier essai de

(a) Le frere cadet du grand Corneille, n'a jamais eû une qualification bien généralement attachée à son nom de famille. Beaucoup de personnes, qui ont parlé de ce Poëte, l'ont simplement appellé Thomas Corneille, d'autres Corneille le jeune, & enfin, lui & ses amis, Corneille de l'Isle. C'est sous ce dernier nom, qui nous semble plus convenable, que les précédens, qu'il paroîtra dans notre Histoire. Au reste, on trouvera la vie de cet Auteur après l'article de sa Tragédie de STILICON, sous l'année 1660.

» Poësie, que je n'avois osé avouer
» quand il parut sur le Théatre de
» l'Hôtel de Bourgogne; je faisois des-
» sein de n'en jamais permettre l'im-
» pression; mais vous vous y opposâtes
» si fortement pour l'intérêt du fameux
» Dom Pedro de Calderon, qui avoit
» traité cette Comédie avec tant d'es-
» prit, sous le même titre, de Los
» EMPENOS DE UN A CASO; que tout
» ce que je pûs obtenir, ce fut la li-
» berté d'y changer ce que j'y croirois
» de plus foible; & pour me faciliter les
» moyens de le faire avec succès, vous
» me fites remarquer que comme les
» Espagnols ne renoncent pas aisément
» à leurs premieres idées, quand elles
» ont été suivies de quelque bonheur, le
» même Calderon avoit fait une autre
» Comédie intitulée: CASA CON DOS
» PUERTAS MALA ES DE GUARDAR,
» qui avoit tant de rapport avec la
» mienne, qu'il ne me seroit pas dif-
» ficile d'en tirer de quoi fournir à ce
» que j'en retrancherois de languis-
» sant. Ainsi de cet amas d'intrigues qui
» la soutiennent jusques à la fin, j'en
» choisis ce que j'y trouvai de plus
» agréables surprises, pour en faire un
» Acte tout nouveau; mais je ne pré-

1647.

1647.

Comédie de d'Ouville.

» voyois pas que ce sujet, qui étoit de-
» meuré jusques-là inconnu, malgré
» la Comédie des *Fausses Vérités*, ces-
» seroit incontinent de l'être, par l'a-
» dresse d'une des plus délicates plumes
» de notre siécle ; & que paroissant au
» Théatre avant ma correction, qu'une
» raison assez forte m'obligeoit à garder
» encore quelque temps dans le cabinet,
» il pourroit me faire soupçonner d'a-
» voir porté envie à sa gloire, par la
» conformité qui s'y trouve avec *Les*
» *Engagemens du hazard*, que je vous
» présente. J'avoue que ce soupçon
» me semble avoir je ne sçais quoi
» d'odieux, dont je ne sçaurois souf-
» frir la tâche, & je ne vous offre
» pas tant ce Poëme pour vous interres-
» ser à sa protection, qu'afin d'avoir
» droit de vous prier de rendre témoi-
» gnage à la vérité. Il n'y a personne
» qui le puisse mieux que vous ; vous
» connoissez jusques au fond de mon
» ame, & vous pouvez répondre pour
» moi, que quand je n'estimerois pas tous
» ceux qui écrivent aujourd'hui pour
» la Scene, au point que je les estime,
» je suis trop persuadé qu'il n'est pas
» tout-à-fait beau de marcher sur les
» pas d'autrui, pour avoir jamais la
» pensée

1647.

Comédie de Boisrobert.

» pensées de m'engager à un dessein
» où j'aurois été prévenu. Ayez donc
» la bonté de détromper ceux que vous
» verrez dans l'erreur que j'aye em-
» prunté de l'*Inconnue*, ce qu'il y a
» ici d'incidens semblables, & les assu-
» rez que j'honore trop particuliere-
» ment son illustre Auteur, pour ne
» laisser pas toujours l'avantage entier
» de ses sujets. Ce n'est pas qu'il ne les
» choisisse d'ordinaire si brillans, que
» dans la Préface de *La Folle gageure*,
» il s'étonne lui-même qu'ils ne me
» frappent point la vûe; mais quand
» j'aurois assez de foiblesse pour m'en
» laisser éblouir, & ne me souvenir
» plus qu'il y a quelque sorte d'injus-
» tice à ne laisser pas jouir chacun du
» fruit de son travail, je n'oublierois
» pas qu'il y auroit trop à hazarder
» pour moi, à mésurer mes forces avec
» un si rédoutable rival. En effet, il
» tourne les choses d'une maniere si
» galante, il donne tant d'agrément
» aux inventions les plus stériles, & les
» plus déréglées des originaux Espa-
» gnols, qu'il semble qu'il n'appartient
» qu'à lui seul d'en faire des copies qui
» les effacent, &c. »

La derniere partie de cette Epître, a

1647.

plus la forme d'une ironie, sur la sotte vanité de l'Abbé de Boisrobert, que celle de l'éloge de son talent pour le genre Dramatique : en effet, cet Auteur n'a rien produit en Comédies, qu'on puisse mettre de pair avec cette premiere de M. Corneille de l'Isle.

Le sujet de l'Inconnue de l'Abbé de Boisrobert, & celui des Fausses vérités de d'Ouville, sont rassemblés dans la Piéce des Engagemens du hazard. Cette double intrigue en forme une dans celle-ci, qui est très-passable, & peut-être la meilleure de son temps. On y trouve de la conduite, des situations, de l'intérêt, & un comique, qui sans être du burlesque de celui Scarron, n'en est que plus agréable au goût des personnes qui sçavent mettre le prix aux Ouvrages Dramatiques.

1648.

LE MARIAGE D'OROONDATE ET DE STATIRA,
OU
LA CONCLUSION DE CASSANDRE,
TRAGI-COMEDIE *DE M. MAGNON.*

CE titre semble suffire pour donner une idée de la Piéce. Oroondate & Statira éprouvent, pendant cinq Actes, les fureurs & les caprices de Roxâne & de Perdicas. Loin de répondre aux désirs de leurs persécuteurs, ces deux Amans renouvellent leurs sermens de tendresse, dans une fade & ennuyeuse Scene, qui est suivie d'une autre encore plus ridicule; Perdicas vient pour poignarder son rival, & Roxane entre de l'autre côté, dans le dessein d'ôter la vie à Statira, Oroondate abandonnant sa vie à la colere de Perdicas, lui représente seulement le péril de sa Princesse: & Statira qui

1648. n'eſt occupée que de celui que court ſon amant, implore en ſa faveur la pitié de Roxane. Cette derniere, que l'amour rend ſenſible au ſort d'Oroondate, arrête le bras de Perdicas, prêt à le frapper, & Perdicas à ſon tour, prenant le même intérêt aux jours de Statira, ſe jette au-devant du coup que Roxane lui deſtine; ce coup de Théatre, plus capable de faire rire, que d'exciter la compaſſion, eſt terminé par des injures; Perdicas & Roxane, ſortent en ſe faiſant les plus terribles menaces: le premier dans la réſolution d'arracher Statira des mains de Roxane; & celle-ci eſpérant enlever Oroondate par la même voie. Malgré leurs efforts, Statira & ſon amant recouvrent la liberté; on ne ſçait plus ce que devient Perdicas; à l'égard de Roxane, elle conſerve juſques à la fin ſon caractere furieux, & rejettant les offres obligeantes qu'on lui fait, elle quitte la Scene, en diſant:

> Je vais prier les Dieux de me rendre immortelle.
> Et puiſqu'à vous troubler, je trouve des appas,
> Je vous verrai mourir, & je ne mourrai pas.

On peut juger par cet extrait des principaux caractères du Poëme, les autres sont encore au-dessous. Le plan mal construit, à peu près dans le goût des Piéces de Hardy, une versification très-foible, pleine d'inutilités & d'expressions basses; si par hazard il s'y trouve quelque pensée, elle est mal exprimée. Servons-nous de ce seul exemple.

ORONDATE *à Statira.*

Oui, si votre rigueur me permet de choisir,
J'aimerois mieux ma Reine infidelle que morte.

STATIRA.

L'amour que j'ai pour vous ne paroît pas si forte,
Elle fait sur mon ame un différent effort:
J'aimerois moins mon Prince infidéle que mort,
Et je le souffrirois d'une ame plus égale,
Dans les bras de la mort, qu'aux mains de ma rivale.

Comparez ces vers avec les suivans de Quinault, qui s'est servi de la même pensée.

L'amour meurt dans mon cœur, la rage lui succéde:
J'aime mieux voir un monstre affreux,
Dévorer l'ingrate Androméde,
Que la voir dans les bras de mon rival heureux.

Persée, Acte IV. Scene III.

1648.

TYRIDATE,

TRAGE'DIE

DE M. L'ABBÉ BOYER.

« ANtiochide, fille d'Antiochus le
» Grand, Roy de Syrie, croyant
» qu'elle n'auroit point d'enfans d'A-
» riarathe, Roy de Cappadoce son mari,
» en suppose deux, Ariarathe, & Ho-
» lopherne. Dans la suite elle conçût,
» contre son espérance, & mit au jour
» deux filles & un fils, appellé Mi-
» tridate. »

C'est sur ce passage tiré des fragmens de Diodore, Sicilien, que M. Boyer a construit le plan de sa Tragédie. « Des deux enfans supposés, (dit-il) je
» n'ai pris que Mitridate, dont j'ai
» changé le nom en celui de Tyridate,
» parce qu'étant obligé d'en faire mon
» Héros, & donner son nom à ma
» Piéce, je craignois qu'on la confon-
» dit avec une autre Piéce qui porte
» le nom de Mitridate. »

L'Auteur suppose encore que le Roy de Cappadoce, qui croit Ariarathe

l'aîné de ces deux Princes, a arrêté ſon mariage avec Bérénice, fille unique du Roy de Bithinie, mais qu'Antiochide qui n'a ôsé découvrir ce miſtere, voulant au moins conſerver une couronne à ſon fils légitime, a envoyé Tyridate à la Cour de Bithinie, ſous le nom d'Ariarathe. Cette adreſſe ſert à prévenir le cœur de la Princeſſe en faveur du jeune Prince; mais elle ne peut empêcher le Roy de preſſer la concluſion de l'hymen qu'il a réſolu. C'eſt par cette ſituation que la Piéce commence. La Reine voulant traverſer une union qui ôte tout eſpoir à ſon fils, le ſollicite à perdre Ariarathe; il faut avouer qu'un conſeil ſi propre à flatter l'amour & l'ambition, & donné par une mere qui joint l'autorité aux empreſſemens, eſt capable d'ébranler tout autre que Tyridate; loin d'en être ſéduit, cette propoſition lui fait horreur, & sacrifiant ſes propres intérêts, il s'efforce de perſuader à la Princeſſe de Bithinie, qu'elle ne doit écouter que ſa gloire, qui lui ordonne d'oublier l'amour qu'elle a pour lui, & ne pas refuſer la main de ſon heureux Rival.

Les reproches que lui fait Bérénice, trahiſſent les ſentimens de ſon cœur,

1648.

& font connoître qu'elle n'est plus maîtresse d'en disposer. Elle parle avec la même sincérité en présence d'Ariarathe.

BE'RE'NICE.

Je l'aime, je le perds, telle est ma destinée,
Mon cœur doit être à vous par les loix d'hymenée,
Mais si vous le voulez recevoir de ma main,
Pour me le rendre il faut l'arracher de son sein, *
Mon himen à ce prix a-t-il pour vous des charmes,
Souillé du sang d'un frere, & trempé dans mes larmes ?
S'il est digne de vous, je l'accepte, & demain,
J'obéis aux traités, & vous donne la main.
Parlez, Prince ?

* Montrant Tyridate.

Le Roy entre dans ce moment. Ariarathe lui apprend la trahison de Tyridate, & le prie de le venger en ordonnant l'union de ces deux amans. Cette union peut en effet produire une parfaite conciliation; la Reine, contente de voir le trône de Bithinie assuré à son fils, est dans le dessein de laisser monter paisiblement Ariarathe sur celui de Cappadoce, & étouffer le secret

de sa naissance : mais le Roy jaloux de sa parole, persiste à vouloir l'accomplissement des traités, & refuse de souscrire à cette demande.

On apprend, par la premiere Scene du troisiéme Acte, que l'amour que ce Prince a pour Euridice, fille d'Oronte, Seigneur Cappadocien, est la véritable cause du refus qu'il fait de Bérénice, en faveur de Tyridate; celui-ci apprenant une nouvelle qu'il croit si favorable, en fait aussitôt part à la Reine; pour toute réponse, elle lui déclare que cette passion ne peut être autorisée, & qu'au surplus, il ne sçauroit être heureux que par la mort d'Ariarathe. Ce discours, rempli d'obscurité, jette Tyridate dans un trouble extrême. La Reine, qui n'est pas moins agitée, céde enfin à ses remords, & se résout à révéler la tromperie dont des raisons d'état l'ont obligée de faire usage, & charge sa Confidente de faire cet aveu trop honteux pour elle; Arsinoë, de sa part, déclare au Roy qu'Ariarathe, qu'il croit son fils, est celui d'Oronte, & qu'ignorant sa naissance, il brule d'une flâme incestueuse pour Euridice sa propre sœur, sans négliger cet avis qui a de quoi surprendre, ni y ajoûter

1648. une entiere foi, le Roy veut en sçavoir la vérité de la bouche d'Oronte, & lui propose le mariage d'Ariarathe & d'Euridice, comme le seul moyen qui peut faire cesser ses soupçons. Oronte paroît interdit, & laisse même échapper quelques mots entrecoupés capables de le déceler, si le Roy y vouloit faire attention; mais l'Auteur qui ne veut pas lui donner alors tant de pénétration, le fait brusquement disparoître. Oronte reste sur la Scene, livré à une foule de réflexions, il hésite quelque temps, mais la secrette joie de voir son fils couronné, combat contre la honte de s'avouer coupable, & le détermine, quoi qu'il puisse arriver, à entretenir le Roy dans son erreur.

Ariarathe, ne doutant point de son bonheur, ouvre le quatriéme Acte avec Euridice, il s'en faut bien que cette derniere soit aussi contente: elle vient de recevoir une lettre que sa mere en mourant a remise à Nicandre, le Prince fait ses efforts pour calmer les inquiétudes que cette lettre lui cause. Lorsqu'il est prêt de l'ouvrir, Oronte vient, de la part du Roy, lui défendre de songer à l'himen d'Euridice; Ariarathe, transporté de fureur,

ſort en menaçant ; Oronte eſt auſſi peu ſenſible à ſa colere, qu'aux empreſſemens du Roy, qui pour tâcher de lui faire avouer la ſuppoſition d'Ariarathe, lui fait la propoſition du mariage de ſa fille, & de Tyridate : cet habile courtiſan, continue à ſoutenir ſa fourbe avec tant d'audace, ſans ſe laiſſer ſurprendre aux feintes bontés du Roy, ni paroître intimidé des menaces d'Antiochide, que le Monarque trompé par les apparences ; & s'imaginant reconnoître la voix de la nature dans les ſentimens qu'il a pour Ariarathe, s'emporte à ſon tour contre la Reine, & jure la mort de Tyridate. Quel triomphe pour Oronte, de voir cette fiere Princeſſe s'humilier, & employer les plus vives inſtances, & les promeſſes les plus flateuſes, pour l'engager à détromper ſon époux, réduite enfin à implorer la vengeance céleſte, l'unique ſecours qu'elle peut attendre contre un ſcélérat, mais qu'il convenoit peu à Antiochide d'oſer ſolliciter.

ORONTE.

Par quelques actions que ſur le trône on
monte,
La gloire qui les ſuit en efface la honte,

1648.

Et de quelque façon qu'un grand cœur puiſſe
agir,
Des crimes couronnés ne font jamais rougir :
J'acheverai le mien, & l'ayant ſçu con-
duire,
Où votre déſeſpoir ne pourra le détruire,
Son ſuccès, quel qu'il ſoit, me ſera glorieux ;
Il eſt beau de n'avoir à craindre que les
Dieux,
Et ſans rien redouter du côté de la terre,
Oſer d'un ſort égal attendre le tonnerre.

ANTIOCHIDE.

Crains encor pour ton fils plus que les
Dieux,

ORONTE.

Qui ?

ANTIOCHIDE.

Moi.

ORONTE.

Avant la fin du jour il ſera votre Roy.

Dans le moment que tout ſemble diſpoſé pour le mariage d'Ariarathe & de la Princeſſe de Bithinie, Arſinoé annonce que ce Prince & Euridice viennent d'expirer ; le Roy rejette auſſitôt cet accident ſur la colere de la Reine, mais la ſuite du diſcours de ſa Confidente, la juſtifie pleinement. Elle remet

une lettre de Barsine, femme d'Oronte, qui sert à prouver l'origine d'Ariarathe. C'est après la lecture de cette lettre, que le frere & la sœur, détestant un feu criminel, qu'il n'étoit plus en leur pouvoir d'éteindre, ont pris la résolution de se priver du jour. La mort de ces infortunés rend à Tyridate la couronne où les droits de sa naissance l'ont appellé, & celle que Bérénice lui apporte avec sa main. Oronte, qui voit quel est le fruit de sa perfidie, s'abandonne au désespoir, & quitte la Scene, méprisant le pardon que le Roy & la Reine même lui offrent malgré lui, & dont il est totalement indigne.

1648.

En général, le sujet de cette Tragédie est beau, & imaginé avec hardiesse: on peut la mettre au nombre de ces belles Copies, que M. Corneille dit qu'on fit de son Héraclius, aussitôt qu'il parut.

Il est vrai qu'il n'y a pas assez d'art, & d'ordre dans la conduite, que la versification est très-foible, & les caracteres mal soutenus. Tyridate, le Héros du Poëme, ne joue cependant que le second rôle dans les derniers Actes; celui d'Ariarathe est plus brillant,

1648. & interresse davantage : ses sentimens le rendent digne du rang dans lequel il est élevé. Antiochide n'est ni assez fine, ni assez méchante pour le caractere qu'on lui donne. A l'égard d'Oronte, il blesse les mœurs, & quitte la Scene d'une maniere peu satisfaisante pour le Spectateur.

LE PRINCE FUGITIF,

POEME DRAMATIQUE

DE M. BARO.

L'Auteur assure dans son Epître Dédicatoire à la Reine Christine de Suede, que ce Poëme Dramatique a été assez bien reçu du Public : le sujet est de l'invention de Baro. Appollonie, Roy de Tyr, détrôné par Séleuque, Roy d'Antioche, s'embarque avec un petit nombre de fidéles sujets, pour aller chercher un azile à la Cour de quelqu'autre Roy. La tempête pousse ses vaisseaux au port de Cyreine, où il trouve une flotte qui assiége cette Ville, il attaque les assiégeans, les défait, & délivre le Roy de Cyreine d'un

redoutable ennemi. Un Seigneur Tyrien vient apprendre à Appollonie la mort de Séleuque, & que les Tyriens aspirent au bonheur de le voir remonter sur son trône. Appollonie épouse la fille du Roy de Cyreine, dont il est devenu amoureux, & se prépare à retourner dans ses états. Cette Piéce est foible, mais peu chargée de jeux de mots, comme le sont les autres du même Auteur.

1648.

LA MORT DE VALENTINIAN ET D'ISIDORE,

TRAGE'DIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

L'Empereur Valentinian est passionnément amoureux d'Isidore, jeune & belle personne, mais d'une famille inconnue, qui aime Maxime, chevalier Romain, & qui en est aimée: ce dernier est arrêté par les ordres de l'Empereur; & Isidore, pour obtenir la liberté de Maxime, promet à l'Em-

1648. pereur de l'épouser ; celui-ci, non content de faire à son rival cette premiere grace, abdique l'Empire en sa faveur ; Maxime au désespoir de perdre Isidore, assassine Valentinian. Isidore ressent une douleur si sensible de l'action de son amant, & en même-temps une joie si inespérée de la mort de Valentinian, qu'elle en meurt subitement. Ce sujet, peu convenable au Théatre, est tiré du Roman d'Astrée : Gillet le regardoit d'une toute autre façon, & croyoit en avoir fait une Tragédie, qu'il pouvoit nommer son chef-d'œuvre ; car voici de quelle façon il en parle dans sa Préface de l'*Art de régner* : « Pour toi, Lecteur, excuse les » fautes de l'impression que je n'ai pû » corriger, pendant que je donnois » toutes mes veilles à l'Ouvrage que tu » verras de moi cet Hyver ; c'est dans » ce Poëme que j'ai concerté depuis » deux ans, que tu remarqueras des » élévations plus nobles, des conceptions plus achevées, & des expressions » plus nettes, & plus hardies, &c. »

Pour se former une juste idée de la Tragédie de Gillet, il ne faut que croire tout le contraire de ce qu'il en dit.

ULYSSE

1648.

ULYSSE DANS L'ISLE DE CIRCÉ, OU EURILOCHE FOUDROYÉ,

TRAGI-COMEDIE

DE M. L'ABBE' BOYER,

Représentée sur le Théatre des Machines du Marais le 27. Décembre 1648.

LEs Comédiens du Marais, privés des Ouvrages Dramatiques de M. Corneille, qui les donnoit aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, eurent recours aux Piéces en Machines, & c'est ce qui fit paroître celle-ci, avec quelque éclat, malgré son peu de mérite. On trouve même le Progamme de la Tragi-Comédie d'*Ulysse dans l'Isle de Circé*, qui fut imprimé avant la représentation de cette Piéce, qui l'annonce comme un chef-d'œuvre. Voici un abrégé de ce Programme, sans doute composé par l'Abbé Boyer. « Dessein

1648. » du Poëme, & des superbes Machines
» d'*Ulysse dans l'Isle de Circé*, ou
» *Euriloche foudroyé*, qui se repré-
» sentera sur le Théatre du Marais, par
» les Comédiens entretenus par leurs
» Majestés, *in*-4°. Paris, René Bau-
» dry, 1648.

» Le Théatre François, depuis quel-
» ques années, est devenu si fameux
» par l'excellence des Ouvrages qui s'y
» représentent, & par la magnificence
» des Spectacles, qu'il semble que toute
» l'invention de l'esprit humain ne
» sçauroit porter la Comédie dans un
» plus haut point : de sorte que pour
» guérir de cette opinion tous ceux qui
» visitent ordinairement le Théatre, il
» est très-important de donner au Pu-
» blic une peinture des merveilles qui
» paroîtront le 27. Décembre 1648.
» dans la réprésentation d'*Ulysse dans*
» l'*Isle de Circé*, ou *d'Euriloche fou-*
» *droyé*, par la Troupe des Comédiens
» du Marais ; outre que pour la réputa-
» tion de cette Piéce, il étoit nécessaire
» de détromper tous ceux qui con-
» fondent Ulysse dans l'Isle de Circé,
» avec une vieille Piéce intitulée, *Les*
» *Travaux d'Ulysse*..... La beauté,
» de l'intrigue, l'excellence des vers,

» la réputation du Machiniste, * & le
» nom de l'Auteur, qui s'est signalé
» par tous ses Ouvrages, & surtout
» par son dernier, LE GRAND TYRI-
» DATE, &c. »

* Il se nomme Buffequin.

Ulysse, séduit par les charmes magiques de Circé, languit dans un honteux repos dans l'Isle de cet Magicienne; il reçoit une lettre de Pénélope, qui lui fait prendre la résolution de retourner à Itaque. Il s'en ouvre à Euriloche, qui loin de le seconder dans ce dessein, en avertit Circé, qui employe tout son pouvoir pour retenir Ulisse. Euriloche trahit Ulysse, parce qu'il est amoureux de Leucosie, Nymphe de Circé, de qui il est haï, & qui aime Elpénor, autre compagnon d'Ulysse; Euriloche, secondé de Circé, enléve Leucosie; cette Nymphe réclame l'assistance des Dieux; il s'éléve une tempête, & enfin Euriloche est foudroyé; Circé se rend aux justes raisons d'Ulysse, & consent à son départ. Cette Piéce est mal construite, & encore plus mal versifiée, & quoique Boyer soit un foible Poëte, on peut cependant dire, qu'il est dans ce Poëme au-dessous de lui-même!

1648.

LE FEINT ASTROLOGUE,

COMEDIE

DE M. CORNEILLE DE L'ISLE.

DAns l'Epître qui précéde cette Comédie, l'Auteur nous en apprend le succès, & le nom du Poëte Espagnol qui lui en a fourni le sujet. Voici ses propres termes. « Je crains » bien de me rendre un mauvais offi- » ce, en voulant m'acquitter d'une » dette, & je doute si je ne détruit » point l'estime que vous m'avez té- » moigné faire de cet Ouvrage, quand » je tâche de la reconnoître par le pré- » sent que je vous en fais. Le Théatre » lui a donné des graces qu'il est bien » difficile qu'il conserve dans le Cabi- » net, & ces sortes de Poëmes ne pou- » vant être soutenus, ni par la majesté » des vers, ni par la beauté des pen- » sées ; l'on en voit fort peu qui ne » perdent presque tous leurs avanta- » ges, hors de la bouche de ceux qui » sçavent en relever la simplicité du

1648.

» ſtyle. Ainſi j'ai ſujet d'appréhender
» que cette Comédie, dont la repré-
» ſentation vous a diverti tant de fois,
» ne vous ſemble froide ſur le papier,
» & que vous n'ayez peine à y remar-
» quer les mêmes naïvetés qui vous
» ont fait rire, accompagnées de la
» grace de l'action. Si vous avez la
« curioſité de la lire en original, ou de
» voir ſi j'ai bien éxactement ſuivi mon
» guide Eſpagnol, vous la trouverez
» dans la ſeconde partie de celles de
» Calderon, qui l'a traité ſous le mê-
» me titre, El Astrologo fingido,
» & je vous invite d'autant plus à
» cette lecture, que j'eſpere que ce
» ſera par elle que vous me pardon-
» nerez plus facilement l'incident de
» Mendoce, qui n'étant qu'un épiſode
» ſuperflu, ſemble n'être pas aſſez
» conſidérable pour occuper un mo-
» ment l'attention de l'Auditeur. Auſſi,
» comme je ſçais que notre Théatre ne
» ſouffre rien d'inutile, je ne l'aurois
» pas hazardé avec tant de confiance,
» ſi je n'avois eû pour moi l'éxemple
» d'un de nos plus illuſtres Auteurs (1),
» qui ayant accommodé le ſujet de
» cette agréable Comédie dans ſon
» Illuſtre Baſſa (2), au Galanteries du

(1) M. de Scudery.

(2) Roman en 4. Vol. in-8°. Cette avanture ſe trouve dans le II. Vol.

1648.

» Marquis François, n'a pas dédaigné
» d'y employer la fourbe d'un Valet,
» qui abuse de la simplicité de l'au-
» tre, &c. »

Nous avons dit, en donnant l'extrait de la Comédie de *Jodelet Astrologue*, que ce sujet fut ensuite traité par M. Corneille de l'Isle, sous le titre du *Feint Astrologue* : nous ajoûtons que c'est même intrigue, même conduite, mêmes personnages dans les deux Piéces, à l'exception que dans celle-cy, ce n'est point un Valet qui fait le rôle du Feint Astrologue, c'est son Maître à qui Monsieur Corneille de l'Isle donne l'idée de ce stratagême, & c'est ce qui met plus de vraisemblance à tous les incidens de la Piéce. Au reste, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, on peut cependant dire, que les Acteurs y sont peints un peu trop crédules aux discours du prétendu Astrologue.

Il y a lieu de s'étonner que M. Corneille de l'Isle traitant, cette Comédie après d'Ouville, n'en ait point parlé dans son Epître Dédicatoire : sans doute que le succès de son Ouvrage dissipa le scrupule qu'il s'étoit fait à sa premiere Comédie, & qu'il crut,

avec raison, pouvoit faire usage d'une source où un autre avoit déja puisé.

Finissons cet article par un morceau d'une Scene entre Mendoce & Philippin, Valet du Feint Astrologue. Mendoce qui croit Philippin aussi sçavant que son Maître, le prie de le faire transporter en son pays avec l'argent qu'il a amassé de ses gages. Ne te mets pas en peine, répond Philippin à Mendoce, je te donnerai une mule, & ajoute-t-il :

ACTE V. SCENE VIII.

Quelque diable Folet suivra ta mule en queue.

MENDOCE.

Il est donc, Philippin, des Diables Muletiers ?

PHILIPPIN.

Doutes-tu qu'il n'en soit presque de tous métiers ?
Il en est de Sergens, il en est de Notaires,
Il en est de Barbiers comme d'Apotiquaires,
Il en est de Greffiers, il en est de Voleurs,
Il en est de dévots, & de monopoleurs,
Il en est de tout poil, il en est de tous âges,
Il en est d'usuriers, & de préteurs sur gages.

1648.

De soufleurs d'Alchimie, & de rogneurs d'écus,
Il en est de jaloux, & même de cocus.

MENDOCE.

De cocus?

PHILIPPIN.

Sans cela d'où leur viendroit les cornes?
Il en est de lourdaurs, de hargneux, & de mornes.
Il en est d'enjoué, il en est de grondans,
De danseurs sur la corde, & d'arracheurs de dents;
Il en est de village, il en est du grand monde,
Il en est à la mode, il en est à la fronde.
Enfin que te dirai-je? il en est de galans,
De bréteurs, de filoux, & de passe-volans,
Il en est de mutins, il en est d'admirables,
Il en est de méchans, ainsi que tous les Diables, &c.

COSROÉS

1648.

COSROÉS,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

COsroés, Roy de Perse, tourmenté par des remords furieux, depuis que pour régner il a fait mourir Hormidas son pere, veut mettre sur le trône Mardesane, qu'il a eû de Syrra sa seconde femme, au préjudice de Syroés, fils de la premiere. Tandis qu'à la persuasion de l'ambitieuse Syrra, Cosroés va au camp pour faire couronner Mardesane, après avoir donné ordre d'arrêter Syroés; ce dernier, par les conseils de Palmiras, Général disgracié, prévient Cosroés, & fait soulever en sa faveur la Ville & l'armée. Syrra, Cosroés & Mardesane sont arrêtés. Syrra est interrogé sur ses desseins criminels.

ACTE V. SCENE II.

SYROÉS, *montrant du poison & un poignard à Syrra.*

On m'a de votre part apportés ces présens.

SYRRA.

Hé bien ?

SYROE'S.

Les trouvez-vous des témoins suffisans ?

1648.

On faut-il autre chose afin de vous confondre !

SYRRA.

Quand j'ai tout avoué, je n'ai rien à répondre :
Je prends droit pour moi-même, & mon plus grand forfait,
Est, non, d'avoir osé, mais osé sans effet.

SYROE'S.

Les instrumens du mal le seront du supplice :
Choisissez l'un des deux, & faites-vous justice.

SYRRA.

C'est quelque grace encor, je n'osois l'espérer :
Je choisis le poison, fais-le moi préparer.
Je l'estimerai moins un poison, qu'un remede,
Que je dois appliquer au mal, qui me posséde ;
Le goût m'en sera doux, au défaut de ton sang,
Dont avec volupté j'eusse épuisé ton flanc.
Je préfere à la vie une mort salutaire,
Qui me va délivrer des mains d'un adversaire ;

Mais joins une autre grace au choix de mon trépas,

Tyran, fais que mon fils y précede mes pas,

Pour le voir par sa mort exempt de l'infamie,

De recevoir des loix d'une main ennemie.

Vivant, de son crédit tu craindrois les effets.

1648.

SYROE'S.

Vos vœux sont généreux, ils seront satisfaits;

Qu'il entre, Sardarique, & remenez la Reine.

SYRRA, *sortant superbement.*

Reine, est ma qualité, quand tu sçais qu'elle est vaine.

Hier, j'étois ta marâtre, & je tiens à grand bien,

De mourir aujourd'hui, pour ne t'être plus rien.

Mardesane est conduit devant Syroés, & soutient avec fierté l'arrêt de sa mort, que ce Prince lui prononce. Cosroés paroît ensuite.

COSROE'S.

ACTE V. SCENE IV.

O nature! & vous Dieux, ses auteurs,

D'un prodige inoui, soyez les Spectateurs!

A cet horrible objet sa nouveauté convie;

Mon fils dessus mon trône est juge de ma vie.

1648.

SYROE'S, *lui faisant la révérence*

Seigneur, daignez m'entendre ; ô nature ! & vous Dieux !
Vous pouvez sans horreur jetter ici les yeux.
L'objet de vos mépris encor vous y révere,
Je ne suis ni Tyran, ni juge de mon pere ;
J'ai tous les sentimens que vous m'avez prescrits,
Et renonce à mes droits pour être encore son fils.
Oui, mon pere, & l'état, ni toutes ses maximes,
Ne peuvent m'obliger à regner par des crimes ;
Pour immoler vos jours à mon ressentiment,
Vous regnez sur les miens trop souverainement.
Est-il un bras d'un fils, qu'un soupir, une larme,
Un seul regard d'un pere aisément ne désarme,
Quand contre vous, hélas ! j'écoute mon courroux,
Je porte dans le sein ce qui parle pour vous ;
Dedans moi, contre moi, vous trouvez du réfuge,
Et criminel, ou non, vous n'avez point de juge.

1648.

Paisible, possédez l'état que je vous rends;
Régnant, vous pourrez seul vuider nos di-
férends;
Arbitre entre vos fils, terminez leur dispute,
En retenant pour vous le rang qu'ils ont en
bute;
Et ne déposez pas aux dépens de mes droits,
Et contenez en paix votre sang sous vos loix.
(*Il le veut faire mettre en son trône.*)

COSROE'S.

L'arrêt de Mardesane, & celui de la Reine,
Ne peuvent-ils souffrir une atteinte si vaine?
Traître, joins-tu la fourbe à l'inhumanité.

SYROE'S.

Eprouvez ma franchise, & votre autorité.

COSROE'S.

Révoque donc leur mort, & fait qu'on me
les donne.

SYROE'S *à Sardarique & aux Gardes.*

Gardes, suivez le Roy, faites ce qu'il or-
donne,
Et sans prévoir l'effet qui m'en succédera...

PALMIRAS.

Seigneur?

SYROE'S.

Rendez le Prince, & délivrez Syrra.

Malgré la prompte obéissance de Sy-
roés aux volontés de Cosroés, ce der-

1648.

nier n'arrive qu'après la mort de Mardesane, & pour voir expirer Syrra. Voici le récit qu'on en vient faire à Syroés.

Scene derniere.

. . . . ,

Avant qu'un triste sort eut achevé ses jours,
Mardesane saisi du fer d'un de ses Gardes,
Se l'étoit dans le sein enfoncé jusqu'aux gardes.
Sur ce temps, Cosroés rentré dans la prison,
Ayant vû que la Reine y prenoit le poison;
Prompt & trompant les soins & les yeux de la troupe,
Avant qu'elle eut tout pris, s'est saisi de la coupe,
Et buvant ce qui reste, il faut, nous a-t-il dit,
Voyant d'un œil troublé, Syrra rendre l'esprit,
Et nager dans son sang Mardesane sans vie;
Il faut du sort de Perse achever la furie,
Accorder à mon pere un tribut qu'il attend;
Laisser à Syroés le trône qu'il prétend,
Et de tant de Tyrans terminer la dispute;
Là, tombant; quelque Garde a soutenu sa chute, &c.

La Piéce est terminée par le désespoir de Syroés.

1648.

Plus on examine cette Tragédie, & plus on a lieu d'être surpris de ce qu'elle a été remise au Théatre en 1704. le sujet est peu digne de la Scene Françoise. Cosroés, presque toujours agité par de noires fureurs, & livré aux ambitieux desirs de Syrra, veut céder sa couronne au fils qu'il a eû de cette Reine, au préjudice de Syroés, qui en est le véritable héritier. Ce projet de Syrra n'est soutenu d'aucune prévoyance. Mardesane paroît généreux, & promet à Syroés de ne point accepter la couronne, & cependant il se livre aux desseins de sa mere, sans faire connoître ce qui l'y détermine. A l'égard de Syroés, qui est le personnage dominant de la Piéce, c'est un caractere manqué. On le voit sans cesse passer de l'ambition au respect filial, & de ce respect à la plus forte vengeance. En un mot, pas un des Acteurs de cette Piéce n'a un rôle soutenu. Si des caracteres, on passe à la conduite, on la trouvera très-peu réguliere; beaucoup de Scenes froides, & d'autres inutiles. Telles sont dans le dernier cas les Scenes de Narsée, aimée de Syroés, & qui passe pour être fille de Syrra, mais qui est reconnue pour fille de Palmyras, Général disgracié par Cosroés.

1649.

CARISTE OU LES CHARMES DE LA BEAUTÉ,

POEME DRAMATIQUE DE M. BARO.

CE Poëme qui n'a été imprimé qu'après la mort de l'Auteur, ainsi qu'on l'apprend par l'Epître Dédicatoire du Libraire Sommaville, pourroit bien n'avoir pas parû sur le Théatre; quoi qu'il en soit, voici quel en est le sujet. Cariste, fille d'une naissance inconnue, est aimée de Cléon, fils du Roy de Sicile: ce Roy s'oppose à l'amour de son fils, & s'imagine que Cariste use de sortiléges pour rendre Cléon amoureux d'elle. Enfin cette belle personne est reconue pour une Princesse de Corinthe, & le Roy de Sicile consent que son fils l'épouse. Cette Piéce, & deux autres, dont nous parlerons sous cette année 1649. sont misérables pour le fond, la conduite & la versification,

1649.

ROSEMONDE,

TRAGÉDIE

DE M. BARO.

CEtte Piéce, pour être supportable, auroit dû paroître trente ans plutôt, dans le temps que celles de Hardy réussissoient au Théatre, & qu'on en ignoroit encore les régles; c'est un assemblage monstrueux, & la vie complette de la Princesse dont elle porte le titre. Au premier Acte, elle apprend la mort de Cunimond son pere & la perte de ses états. Albouyn, Roy des Lombards, son vainqueur l'accorde à Ermige, qu'elle aime; ce Prince rétracte sa parole & l'épouse au second Acte; dans le suivant, la discorde se met entre ces deux époux; Albouyn est assassiné au quatriéme Acte par Ermige & Pérédée. Enfin, au cinquiéme, Ermige se trouve, sans qu'on sçache par quel moyen, Roy des Lombards, & mari de Rosemonde. Loin de pouvoir jouir de son bonheur, le nouveau Roy se sent agité

1649.

par les remords, & tombe dans une profonde mélancolie. Pérédée, son rival, suborne un Médecin pour l'empoisonner; avant que ce coup soit éxécuté, ce traître va au Palais, Ermige l'apperçoit & le tue; Rosemonde accourt au bruit, & croyant appaiser la fureur de son mari, l'engage à se servir du reméde dont elle ignore l'effet. La vapeur de ce mortel parfum, redouble les maux d'Ermige, il n'en est délivré qu'en mourant. La Reine se perce le sein, & Adiane sa confidente dit en quittant la Scene, qu'elle va suivre l'éxemple de sa Maîtresse. Triste & misérable Poëme, dont tous les personnages font une fin funeste.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT,

COME'DIE

DE M. DE BROSSE.

UN Officier, d'un certain âge, prêt d'épouser une jeune Veuve dont il est amoureux, reçoit un ordre de partir pour l'armée; il quitte sa pré-

tendue avec des assurances réciproques de la plus sincere tendresse. Il est à peine parti, que la Veuve se rend aux soins du fils de cet Officier. La fille de ce même Officier, profite de l'absence de son pere, & reçoit dans sa maison un jeune homme qu'elle aime ; cette double intrigue est mandée au pere, qui pour s'en assurer, fait écrire qu'il a perdu la vue. Ce stratagême produit tout l'effet qu'il s'en est promis : il revient à Paris. (C'est où l'action de la Piéce commence.) Et secondé de son Valet, qui aide à sa tromperie, il voit tout ce qui se passe dans sa maison. On peut assurer que les Scenes de la Veuve, & du fils de l'Officier, en présence de ce dernier, sont d'un bon comique : la Veuve feint de s'affliger de l'accident de l'Officier, & l'assure qu'elle ne l'aime pas moins : & en même temps elle donne un coup d'œil, ou fait un geste de tendresse à son amant, la fille de l'Officier, persuadée de l'aveuglement de son pere, continue à recevoir les visites du jeune homme qu'elle aime. On devine le dénouement de cette Comédie : l'Officier convaincu de l'inconstance de la Veuve,

1649.

1649. consent que son fils s'unisse avec elle; il donne une pareille permission à sa fille, qui épouse le jeune homme. Cette Comédie est une des plus passables du temps; le Sieur le Grand s'est servi du sujet, & d'une partie des Scenes de cette Piéce; pour en composer une en un Acte & en vers, sous le même titre, il a seulement changé le personnage du pere, & a mis à la place celui d'un oncle.

L'HÉRITIER RIDICULE, OU LA DAME INTERESSÉE, COMÉDIE DE M. SCARRON.

CEtte Comédie, dont le sujet est fort simple, s'est conservée plus long-temps au Théatre, que celle de Jodelet Duéliste: car elle se trouve au nombre des Piéces que les Comédiens représentoient de temps en temps jusqu'en 1704.

Dom Diegue de Mendoce, aime Hélene de Torrés, qui n'a pour lui qu'une complaisance intéressée, fondée sur l'espoir d'une riche succession, que Dom Diegue attend d'un vieil oncle, Gouverneur du Pérou. Filipin, Valet de Dom Diegue, apporte à son Maître la nouvelle de la mort de son oncle; & celle d'un testament qu'il a fait en sa faveur. Léonor de Gusman, qui est amoureuse de Dom Diegue, conseille à celui-ci d'éprouver les sentimens d'Helene, en lui faisant accroire que son oncle la deshérité, & que ses grands biens sont passés à l'un de ses cousins nommé Dom Pedro de Buffalos; ce prétendu cousin est Filipin, qui s'offre de jouer ce rôle. Cette supercherie fait tout l'effet que Léonor en attend; Helene, persuadée que Dom Diegue est privé de la succession de son oncle, méprise cet amant, & reçoit le prétendu Buffalos avec beaucoup de complaisance; comme c'est sur le personnage de Filipin, ou Dom Pedro de Buffalos, que Scarron a jetté tout son comique burlesque, on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques passages de ce rôle. Voici de quelle façon Buffalos aborde Helene.

1649.

1649.

FILIPIN *ou* DOM PEDRO DE BUFFALOS.

Ah! pardon bel objet,
Je pensois bien encor faire un plus long trajet,
J'ai traversé déja deux salles, & deux chambres :
Ce logis, Dieu me sauve, a quantité de membres.
Que dites-vous de moi, d'oser sans parasol,
Visiter un soleil ? c'est un acte de fol.
Mais dans l'occasion je vais tête premiere :
Quitte pour me saucer un peu dans la riviere,
En quittant ces beaux yeux qui sont miroirs ardens.
Hola, je suis tout seul, Carmagnolle mes gens,
Carmagnolle.

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Tiens-moi bien, je palpite.
O dangereuse vue ! ô fatale visite !
Cousin, où prens-tu donc l'aquiline valeur
Qui fait que sans ciller, sans changer de couleur,

Parlant à D. Diegue.

Sans baisser seulement à demi la paupiere,
Tu la guignes en aigle une journée entiere!
Hélas! je ne la vois que depuis un moment,
Et je me sens déja tout je ne sçais comment:
Mais elle ne dit mot, me semble cette belle,
J'aime les gens d'esprit, dis cousin, en a-
t-elle?

DOM DIEGUE.

Et du plus rafiné.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Je lui rendrai des soins,

HELENE.

Si je ne vous dis mot, je n'en pense pas
moins.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Je ne prens pas aussi plaisir qu'on m'in-
terrompe.
Vous m'aimez, n'est-ce pas?

DOM DIEGUE.

Oui, si je ne me trompe.

HELENE.

Qui ne vous aimeroit?

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Bon, elle le prend bien.
Ha petite civette! ha chatte! ha petit chien,
Petit chien, ce mot-là pour femme est ri-
dicule;
Ah! pardon, je voulois vous nommer cani-
cule,

1649. Mais vous avez bons ſens & vous ſçavez fort bien,
Qu'on nomme également femelle, & mâle, un chien.
Ah vous m'aſſaſſinez de certaines œillades,
Qui raviſſent les gens, en les faiſant malades,
Vos yeux m'ont inſpiré de certains ſentimens,
Qui ſont fort oppoſés aux ſaints commandemens.
Madame, fermez-les, fermez-les, ces paupieres,
Ces aſſaſſins qui font enfler les cimetieres:
Mais ne les fermez point, brulez, je le veux bien,
Brulez mon pauvre cœur, je n'y prétens plus rien:
Vous me gâtez l'eſprit, ou la peſte me tue,
Et ma pauvre raiſon de déſir combattue,
M'oblige à vous parler en termes ambigus.
Ah ſi j'avois cent yeux, comme défunt Argus,
Ou ſi j'étois aveugle ainſi que Tireſie,
Ou ſi vous aviez pris aſſez de malvoiſie,
Et mangé tant de pain que Cérès & Bacchus,
Vous puſſent rendre enfin prenable par blocus,

Ou

1649.

Ou si je sçavois bien ce que je veux vous dire,
Ou si j'avois pouvoir de m'empêcher de rire,
Comme vous, que je vois, vos deux lévres manger,
Tant vous avez de peur de me désobliger,
Mais riez, bel objet, riez, si bon vous semble,
Et pour vous enhardir, rions, ma belle ensemble,
. . . .
Mais vous venez encore assassinante œillade,
Malgré mes beaux discours sur moi battre l'estrade;
Ah! tréve de matras, ils sont hors de saison,
Et parmi les Chrétiens c'est une trahison:
Je vous le maintiendrai merveille des merveilles,
Tout à l'heure en champ clos avec armes pareilles,
Mais vous déliberez, & tant déliberer,
Sur un semblable cas, c'est me désespérer
Hé bien, ma belle, hé bien, suis-je en amour novice,
C'est le style d'amour dont on use en Galice,
S'il n'est pas à la mode, il le faudra changer,
Pour vous je ferai tout jusques à me fustiger.

1649.

HELENE.

Je ne veux pas de vous une si rude épreuve.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Si vous me promettez de n'être jamais veuve,
Quoique j'aye un regard de Caton le Censeur,
Nous autres Buffalos, sçavons tous un coup sûr,
Pour faire des enfans, & la générative,
Dedans nous fait la nique à la végétative;
Etant génératif plus que végétatif,
Il ne tiendra qu'à vous qu'un nœud copulatif,
En langage moins fin, que l'on nomme himenée,
Ne nous joigne tous deux, & dès cette journée.

HELENE.

Connoissons-nous devant & ne nous pressons point..

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Carmagnolle.

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Dégraffe mon pourpoint,
L'amour qui dans mon cœur chante villegagnée,
Excite en mon jabot, exhalaison ignée,

1649.

HELENE.

Vraiment mon Cavalier, ce terme de jabot,
Est un terme fort bas, & qui sent le sabot.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Un homme comme moi le peut mettre en usage,
Cousin, approuve-tu ce subit mariage,
Dis, puis-je mieux choisir, peut-elle choisir mieux.

DOM DIEGUE.

Vous montrez en cela que vous avez bon yeux.
Je prens congé de vous, Madame.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Et je demeure
Auprès de ce bel ange.

DOM DIEGUE *bas à Carmagnolle.*

Elle est prise, ou je meure.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Qu'on me donne un fauteuil,
D'où je puisse aisément faire la guerre à l'œil,
Sur ces tétons de lait, amoureuses collines,
Ces deux mondes jumeaux ces boules assassines.
Carmagnolle ?

1649.

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Mon rabat est-il bien?

CARMAGNOLLE.

Il est bien.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Et le reste?

CARMAGNOLLE.

Il ne vous manque rien.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

J'en tiens, j'en ai dans l'ame,
Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Ne dis plus rien. Madame,
Que dites-vous de moi?

HELENE.

Je dis que vous valez
Tout ce qu'on peut valoir.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Ah! vous me cajolez,

Et moi, je dis de vous, que déja j'extravague :
Enfin, que ma raison auprès de vous naufrague.

HELENE.

Ce terme est nouveau.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Je parle élégamment :
Et non pas mon cousin qui parle bassement.
Écoutez, écoutez, je vais dire merveilles :
Vous ravissez mes yeux, défendez vos oreilles :
Si le style est trop haut, je l'accommoderai,
A votre connoissance & l'humaniserai.

HELENE.

Vous me ferez plaisir, pourvu que je l'entende.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Moitié Zone Torride, & moitié Groenlande,
Qui Torride brulez, Groenlande glacez,
Treve de glace, & feu, c'est assez, c'est assez,
De vos regards doublés les forces agissantes,
Font sur mon pauvre cœur impressions puissantes.
Mitigez-les, Madame, ou s'en faudra bien peu,
Si vous continuez, que je ne crie au feu.

1649.

Me voilà tantôt cuit, quoique aussi dur que
roche,
En donnant seulement encore un tour de
broche.
Et bien vous en riez ?

HELENE.

Tout autant que je puis,

FILIPIN ou BUFFALOS.

Je divertis toujours les maisons où je suis,
Cependant qu'en révant, mon esprit se
reposé.
Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Raconte quelque chose
A Madame, fais lui quelques contes plai-
sans,
Tels que tu m'en faisois durant mes jeunes
ans,
Tu me dis quelquefois mille coyonneries,
Qui font crever de rire, & dans tes railleries,
Tu réussis assez : mais tréve du prochain :
Dis-lui, que Dom Diegue, est pour mourir
de faim,
Et qu'il a seulement, pour sa mere, ma tante,
Pour ses sœurs, & pour lui, trois cens du-
cats de rente,

Qu'il ne peut disposer de ces trois cens ducats,
Mais du seul usufruit, ce qui n'est pas grand cas ;
Qu'il a perdu ce bien pour mainte & mainte faute,
Qu'il pensoit tout avoir, & compteit sans son hôte,
Que pour avoir été par trop vénérien,
Joueur, filou, hargneux, en un mot un vaurien,
Mon oncle Dom Pélage, ayant appris ces choses,
L'a frustré de son bien, pour ces trop justes causes ;
Que ce qu'il m'a laissé, vaut en argent comptant,
Trois cens mille ducats.

CARMAGNOLLE.

Et les meubles autant.

HELENE.

Vraiment, mon Cavalier, vous êtes donc bien riche ?

FILIPIN ou BUFFALOS.

Oui ma belle, & sçachez, si vous n'êtes pas chiche,
De ce que je ne veux recevoir que de vous,
Que tous mes biens seront en commun entre nous.

1649.

HELENE.

Refuser un bonheur alors qu'il se présente,
C'est n'avoir point d'esprit.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Ce discours me contente,
J'ai de plus un procès aussi clair que le jour,
Qui sera terminé bientôt en cette cour ;
Par mon solliciteur, je vous le ferai dire.
Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Approche, sçais-tu lire ?

CARMAGNOLLE.

Oui, Monsieur.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Tu sçais donc combien j'ai de magots ?

CARMAGNOLLE.

Trente.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Et des perroquets ?

CARMAGNOLLE.

Autant.

FILIPIN *ou* BUFFALOS.

Et des lingots ?

CARMAGNOLLE.

Je n'en sçais pas le nombre...

FILIPIN.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Et l'escarboucle fine ?

CARMAGNOLLE.

C'est un riche trésor, une pierre divine.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Mon oncle la trouva chez Attabalippa;
Elle étoit à Ganac, fils de Gainaccappa,
Qui se fit batiser, & fut appellé George;
Foin, ces noms Indiens me font mal à la gorge.
J'ai de fort beaux rubis, dont je fais un grand cas.

CARMAGNOLLE.

Et deux cens diamans.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Je ne m'en souviens pas.

CARMAGNOLLE.

Ni moi de ces rubis.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Ce chien de Carmagnolle,
Se fâche bien souvent pour la moindre parole.
Mais je vais recevoir quatorze mille écus:
Adieu, beaux yeux brillants, dont les miens sont vaincus,
Ne vous ennuyez pas, belle en charmes fertile,
Que nous aurons d'enfans si vous n'êtes stérile ?

1649.

En cas, cela s'entend, que je sois votre époux.

HELENE.

Cela pourra bien être :

FILIPIN ou BUFFALOS.

Il ne tiendra qu'à vous.

Avant que de passer au dénouement, voici une Scene entre Filipin ou Buffalos, & Paquette, Suivante d'Helene.

FILIPIN ou BUFFALOS.

ACTE V. SCENE I.

Où diable est donc Madame,

PAQUETTE.

Elle viendra bientôt.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Ma Paquette !

PAQUETTE.

Monsieur.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Le dirai-je tout haut !

PAQUETTE.

Puisque nous sommes seuls, vous le pouvez bien dire.

FILIPIN ou BUFFALOS.

Ma Paquette sçais-tu que j'aime bien à rire ?

Ta Maîtresse me rend l'esprit tout sérieux,

Pour te dire le vrai, je t'aimerois bien mieux.

1649.

PAQUETTE.

Vous vous penſez mocquer ; parmi les Demoiſelles,
Telles, que je puis-être, on en voit d'auſſi belles,
Que ces Dames de prix, en qui ſouvent, dit-on,
Blanc, perles, coque d'œuf, lard & pied de mouton,
Beaume, & lait virginal, & cent mille autres drogues,
De tête ſans cheveux, auſſi razes que gogues,
Sont des miroirs d'amour, de qui les faux appas,
Etalent des beautés, qu'ils ne poſſédent pas :
On les peut appeller viſage de moquette.
Un tiers de leur perſonne eſt deſſous la toilette,
L'autre dans les patins, le pire eſt dans le lit :
Ainſi le bien d'autrui tout ſeul les embellit.

Survient Helene qui conſent enfin d'épouſer le prétendu Dom Pedro de Buffalos. Arrivent dans le moment, Léonor, Dom Diegue & Dom Juan leur ami ; Dom Diegue apprend à Helene qu'on l'a trompée, & que ce riche héritier, qu'elle compte épouſer, n'eſt qu'un valet traveſti.

1649.
ACTE V.
SCENE IV.

HELENE *à Filipin.*

Vous n'êtes qu'un laquais.

FILIPIN.

Fort à votre service.

HELENE.

Quoi me jouer ainsi ?

DOM DIEGUE.

C'est vous faire justice.

HELENE.

Ah ! Seigneur, Dom Juan, de grace vengez-moi,
C'est le prix où je mets mon amour & ma foi.

DOM JUAN.

Qui moi vous épouser ? vous une interressée,
Que Mendoce a servi, & puis après laissée ?
Parce qu'elle l'aimoit seulement pour le bien ;
Qu'un laquais a féruë & prise en moins de rien ?
Puis pour son pis aller, qui m'a pris ; moi la crême,
De la Cour de Madrid, moi que tout le monde aime.
Madame, je serois le plus sot des humains,
Je ne veux point de vous, & vous baise les mains.

DOM DIEGUE.

Qui moi vous épouser ? vous une interressée,
Chez qui le profit seul régne dans la pensée,
Qui m'avez préféré mon laquais travesti,
Parce que vous croyiez prendre un meilleur parti ?
Ah ? ne vous flattez plus d'une fausse espérance.
Je n'aurai plus pour vous que de l'indifférence,
Madame, je serois le plus sot des humains :
Je ne veux point de vous, & vous baise les mains.

FILIPIN.

Qui moi vous épouser ? vous une interressée,
Que mon Maître a servi, & puis après laissée,
Et qui me donneriez bientôt du pied au cu,
Lorsque vous me verriez être sans quart d'écu ?
Nous autres Filipins avons trop de courage,
Guérissez votre esprit, oubliez mon visage,
Madame je serois le plus sot des humains ;
Je ne veux point de vous, & vous baise les mains.

HELENE.

Ah ! c'est trop endurer, qu'on me mene en ma chambre,

FILIPIN.

Qui vous appliqueroit de l'or sur chaque membre,

1649. C'est un grand lénitif, & que vous aimez fort.

DOM DIEGUE.

Taisez-vous, Filipin.

HELENE.

Ma vengeance ou ma mort,
Me mettront en repos devant que le jour passe.

DOM DIEGUE *à Léonor.*

En attendant l'effet d'une telle menace,
Madame d'un seul mot, vous pouvez bien casser
Le rigoureux Arrêt qu'on vient de prononcer.

LE'ONOR.

Si votre droit est bon, je vous ferai justice,
Sur-tout n'usez jamais en vers moi d'artifice :
Ne sollicitez point d'autres juges que moi,
Et je me souviendrai de ce que vous doi.

DOM DIEGUE.

Mon sort dépend de vous.

LÉONOR.

N'en soyez point en peine,
Mais nous incommodons votre adorable Helene ;
Allons dans mon logis, & là je vous dirai,
Ce que je crois de vous, & ce que je ferai.

1649.

Scene derniere.

BEATRIS, *Suivante de Léonor.*

Filipin ?

FILIPIN.

Béatris ?

BÉATRIS.

Mon tout.

FILIPIN.

Mon cœur.

BÉATRIS.

Mon ame.

Si tu voulois,

FILIPIN.

Et quoi ?

BE'ATRIS.

Prendre,

FILIPIN.

Parle :

BE'ATRIS.

Une femme.

FILIPIN.

La prendre ? à quel dessein ?

BE'ATRIS.

Pour épouse.

FILIPIN.

Ha ! ma foi,

Le conseil est fort bon, la connois-je ?

BE'ATRIS.

C'est moi.

1649. FILIPIN.

Vade, vade retrò Satanas, qui me tente?
Mon front ne fut jamais une table d'attente,
Et ne portera point le mistérieux bois,
Que personne ne voit, & qu'on croit toutefois.
Je ne veux point avoir un timbre de pécore,
Je ne veux point de toi redoutable Pandore,
Moi te prendre, ah! vraiment c'est moi qui seroit pris:
Et pour qui me prends-tu, maudite Béatris?
Tu me crois aussi sot que Mendoce mon Maître,
Moi j'aurois des enfans, & leur mere à repaître?
Si je suis sans enfans, on dira c'est un sot,
Et si j'en fais enfin, ou quelque autre, un marmot,
J'aurai pendant neuf mois une femme ventruë,
Je l'entendrai heurler comme un pourceau qu'on tuë,
Quand elle mettra bas cet enfant tout mouillé,
Non sans avoir long-temps en son ventre fouillé,
Une sotte dira, c'est le portrait du pere,
Un autre, il a les yeux & le nez de la mere.

1649.

Puis il faudra baiser un fils qui sentira,
Le ventre de sa mere, & ce ventre pura.
Il me faudra souffrir une sotte nourrice,
Un enfant, qui toujours, ou crie, ou téte ou pisse,
Me relever la nuit pour le faire bercer,
Et cela tous les ans, c'est à recommencer.
Avoir tous les matins à prier, quelle peine!
De me voir bientôt veuf, par une mort soudaine:
Au lieu qu'ayant l'esprit content & satisfait,
Le front comme d'abord le bon Dieu me l'a fait;
Je vais, je viens, je dors, je ris, je bois, je mange;
Je fais ce que je veux, sans qu'on le trouve étrange.
La chose est arrêtée, il n'y faut plus penser,
Si mes yeux t'ont fait mal, va te faire panser.

BE'ATRIS.

Il veut s'en aller, & Béatris l'arrête.

Arrête Filipin que je te désabuse,
Moi t'épouser! crois-tu que je sois assez buse!
Pour mettre à mes côtés un pareil demoiseau?
Voyez le beau mari, voyez le bel oyseau!
Moi qui suis de galans jour & nuit recherchée,
De Bourgeois, Courtisans, Prélats, & gens d'épée,

1649.

Qui depuis quelques jours, sans quelques ennemis,
Aurois eu pour époux un opulent Commis.
Qui viens de refuser le Clerc d'un Sécretaire
D'un riche Président; gros vilain va te faire,
Cent fois plus honnête homme, & lors j'aviserai
Par pitié seulement, si je l'épouserai.
J'ai reçu depuis peu deux gros poulets d'un Comte,
Un Duc me couche en joue, & j'en fais peu de compte,
Un jeune Abbé, qui n'est ni Prêtre, ni demi,
S'offre de m'épouser ou d'être mon ami;
Il me fit l'autre jour don d'une porcelaine,
Et je t'épouserois, c'est ta fiévre quartaine!

FILIPIN.

Arrête Béatris: elle s'en va ma foi,
Je devois bien aussi faire du quant à moi
M'a-t-elle ainsi quitté par dépit ou par ruse?
Foin, j'enrage d'avoir tout ce qu'on me refuse.
Mon Dieu que l'on est sot alors que l'on est beau,
Il faut que là-dessus je lui fasse un rondeau.

1649.

LA FLORIMONDE, COME'DIE DE M. ROTROU.

CEtte Comédie eſt marquée dans le titre, *dernier Ouvrage de M. Rotrou*, attendu qu'elle ne fut imprimée qu'après la mort de l'Auteur.

Florimonde aime Cléante qui n'a pour elle qu'une extrême indifférence ; elle eſt aimée de Théaſte qu'elle ne peut ſouffrir. Un ami commun de Cléante & de Florimonde, conſeille à cette derniere de feindre de ſe rendre aux ſoins de Théaſte. Ce ſtratagême fait l'effet que Florimonde en attend, Cléante ſe rappelle les beautés de Florimonde, & en devient épris ; il vient lui en faire l'aveu, elle, pour l'éprouver, lui dit qu'elle ne l'aime plus ; ce qui cauſe à Cléante un violent déſeſpoir ; enfin tout ſe termine par le mariage de Florimonde & de Cléante, & celui de Théaſte avec Félicie, Demoiſelle de Lyon, qu'il croyoit morte, depuis quelques années, & qu'il retrouve ſous les habits d'un homme, &

le nom de Tircis. Déguisement que Félicie avoit pris pour rejoindre son Amant ; on peut dire que cette Piéce ne fait guére honneur à Rotrou ; tant par le sujet, la conduite, que la versification.

LA JALOUSE D'ELLE-MÊME,

COME'DIE

DE M. L'ABBE' DE BOISROBERT.

JUsques alors M. l'Abbé de Boisrobert sembloit n'oser avouer ses Ouvrages Dramatiques, & empruntoit la plume de ses amis pour les annoncer & en faire l'éloge, mais le succès de celui-ci lui parut tel, & la conduite si sage & si modeste, qu'il crut pouvoir s'en déclarer l'Auteur. « Comme je » dois toute ma fortune au nom illustre » que vous portez, (dit-il, au Duc de » Richelieu à qui il adresse sa Piéce,) ne » trouvez donc pas étrange si j'ose » vous dédier ce petit Ouvrage comi- » que, qui semble être aussi peu digne

» de ce nom illuſtre, qu'il paroît peu » convenable à ma profeſſion...n'ayant » pu ſouffrir juſqu'ici, par la modeſtie » de ma profeſſion, *que ma Jalouſe » d'Elle-même*, fut annoncée ſous mon » nom ſur le Théatre; je me ſuis » émancipé tout d'un coup de la don- » ner au Public.... comme j'ai ſenti » que la Piece étoit fort jolie, ce que » je puis dire ſans vanité, puiſqu'un » autre en eſt l'inventeur, qu'elle plai- » ſoit aux honnêtes gens, comme au » peuple, & qu'enfin elle étoit aimée » par-tout, &c. »

1649.

Léandre, Gentilhomme de Paris, revient en cette Ville épouſer Angélique, fille de Lizidas, riche Marchand de Lyon, en entrant dans l'Egliſe des Grands Auguſtins, il apperçoit une Demoiſelle; dont le maſque (*a*) lui cache le viſage, mais la beauté de la main lui faiſant préjuger des autres attraits de cette perſonne, il en devient dans le moment ardemment épris; la Demoiſelle de ſon côté, enchantée de ſa bonne mine, lui donne rendez-vous

(*a*) Au temps que l'Auteur donna ſa Piéce, l'uſage étoit que les Demoiſelles ne ſortoient point ſans une eſpéce de maſque qu'on nommoit un loup qui leur couvroit le milieu du viſage.

1649. l'après-midi au même endroit. Il est nécessaire de dire que cette inconnue, est la même Angélique promise à Léandre, que le hazard conduit dans cette Eglise, au même-temps que ce jeune homme y est entré. Elle le reconnoît lorsqu'il vient saluer son beau-pere futur; la beauté dont cette fille est pourvue, seroit capable d'attacher le Cavalier, s'il n'étoit par malheur prévenu pour l'inconnue. Il se trouve au rendez-vous qu'elle lui a donné; Isabelle sa cousine, instruite de tout ceci, par l'indiscrétion du valet Filipin, en fait part au pere & au frere d'Angélique, à dessein de les obliger de rompre avec Léandre, dont elle est amoureuse, elle y réussit; on congédie ce pauvre amant, d'une maniere assez insultante. Le chagrin qu'il en a, joint à celui de ne sçavoir où trouver son inconnue, lui fait prendre la résolution de retourner promptement à Lyon. Sur le point de l'éxécuter, il reçoit une bourse de trois cent pistoles, avec une lettre de sa belle qui le prie de différer son voyage; pendant ce temps-là, Marinette, suivante d'Angélique, gagnée par Isabelle, fait trouver cette derniere au rendez-vous qu'elle a donné à Léandre, Angélique

y vient ensuite ; Léandre interdit ne peut connoître qu'elle est la maîtresse de son cœur. Les reproches qu'il essuye de l'un & de l'autre le désesperent, & le déterminent une seconde fois à prendre le chemin de Lyon. Angélique rompt encore ce projet ; sa jalousie contre Isabelle, & la crainte qu'elle ne lui enléve son amant, lui fait hâter le dénouement, Léandre, au comble de ses désirs, retrouve dans la personne qui lui est promise, l'inconnue, pour qui il sentoit un si doux penchant. Filidas, frere d'Angélique, s'offre pour consoler la cousine, & Lizarque ami de Léandre, & son rival secret n'ose rien dire de peur de troubler la commune joie.

L'intrigue de cette Comédie est assez divertissante, mais la conduite est très-irréguliere, sur-tout pour le lieu de la Scene, qui varie à tout moment. Tantôt elle se passe sur le Quai des Augustins : la Scene suivante représente leur Eglise ; ensuite la maison du pere d'Angélique ; on retourne de-là aux Augustins, &c. on peut juger de l'ordre & de la liaison des Scenes ; l'Auteur qui traduisoit un Poëme Espagnol, n'a pas jugé à propos de le réformer, &

1649. n'a fait que changer le lieu de la Scene, & les noms de ces personnages qui sont tous extravagans & sans mœurs, Angélique un peu plus que les autres. Léandre n'est qu'un imbécile, ainsi que le pere, & le frere de la belle. Isabelle en sçait trop pour une fille que l'on suppose sortie du Couvent depuis peu de jours : le Valet & la Suivante sont détestables ; il falloit tout le talent de Jodelet pour rendre les mauvaises plaisanteries de Filipin supportables aux Spectateurs.

NITOCRIS, REINE DE BABYLONE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. DU RYER.

L'Exemple de Bérénice de M. Racine, fait voir combien il est difficile avec tout l'art & l'esprit imaginable, qu'une Piéce dénuée d'action, & qui n'est soutenue que par les seuls sentimens du cœur, puisse être assez interressante ; c'est cependant ce que M. du Ryer, qui n'avoit pas les talens de

de M. Racine, a osé faire long-temps avant lui dans sa Tragi-Comédie de Nitocris; elle ne roulle que sur l'incertitude où se trouve cette Reine, de suivre les mouvemens de son amour, qui l'attachent malgré elle à Cléodate, Seigneur de sa Cour, ou la gloire qui lui défend de l'écouter; Cléodate est orné de tant de vertus qui le rendent digne d'une couronne, que Nitocris croit que son équité & sa reconnoissance, d'accord avec sa tendresse, demandent qu'elle partage la sienne avec lui. (*a*)

1649.

NITOCRIS *seule*.

ACTE I. SCENE I.

O Ciel, Maître des Rois, qui mis en Cléodate,
Tout ce que l'on révere, & tout ce qui nous flatte,
Pourquoi donc en naissant, pourquoi oublois-tu,
De couronner en lui, la force & la vertu;

(*a*) La sixiéme Scene de l'Acte II. présente une situation assez délicate, Nitocris qui a dessein de nommer un Roy, demande l'avis de la Princesse des Médes, & d'Alcine, Princesse d'Assyrie. La premiere, amante de Cléodate, insiste sur la haute naissance d'Araxe, & l'obligation d'une Reine de ne s'allier qu'à des personnes de son rang. Alcine qui aime Araxe fait valoir au contraire le mérite personnel de Cléodate, qui, conclut-elle, l'éléve à la condition des Rois.

1649.

Est-ce que la vertu dont l'éclat l'environne;
A soi-même se sert de gloire & de couronne,
Ou qu'enfin tu voulois couronner ce vainqueur,
Par les mains de l'amour qui regne dans mon cœur.

Sa passion n'est ni aveugle ni injuste; lorsqu'elle ne peut plus douter que cet Amant a donné son cœur à la Princesse des Médes. Elle consent à leur union, & fait céder son amour à la noble ambition qui convient à une grande Reine.

ACTE V.

Enfin j'ai résolu que mon cœur soit mon Roy,
Et par quelques liens que l'amour nous entraîne,
L'amour même apprendra que je suis souveraine,
Mais que ne peut-on suivre un si noble dessein,
Aussi facilement qu'il entre dans le sein,
Et pour l'éxécuter, quelle main nous assiste,
Si l'ame qui le forme, elle-même y résiste.

. . . .

Non, non, dans quelques fers que le cœur ait vécu,
L'amour qui se défend est à demi vaincu.

1649.

Achève de marcher sur des flâmes si vaines,
Considere qu'un trône est plus beau que des chaînes,
Mille éxemples fameux nous peuvent enseigner,
Qu'on se lasse d'aimer, mais non pas de régner.

Le caractere de Cléodate, est celui d'un Héros accompli, fidéle sujet; son zéle pour sa Reine, le porte à lui conseiller de n'associer personne à la puissance souveraine, & sa constance pour Axiane, sœur du Roy des Médes, l'empêche de recevoir l'offre que Nitocris lui fait de son cœur & de son trône.

ACTE IV.

NITOCRIS.

Aime, aime, toutefois, ne crains rien de tragique,
Notre pouvoir n'est pas un pouvoir tirannique,
Il se borne où les Dieux ont leurs droits limités,
Et ne veut pas régner dessus leurs volontés.

CLÉODATE.

Madame, c'est tomber de la gloire suprême,
Que partager l'éclat qui vient du diadême,

1649.

Ainsi ne pensez pas que des feux obstinés,
M'inspirent les conseils que je vous ai donnés,
Si j'étois, sans l'amour, dont ma raison s'irrite,
Je vous les donnerois avec plus de mérite.
On me croit maintenant aveugle & malheureux,
On me croiroit alors, & grand & généreux,
On mettroit mes conseils entre les grands exemples,
Et l'on m'éleveroit à la gloire des temples,
Mais quand ils partiroient d'un amour odieux,
Qu'importe d'où procéde un conseil glorieux?
L'amour que je ressens m'est un poison funeste,
Mais je l'estimerois comme un présent céleste,
Si lorsqu'il me confond & qu'il me fait rougir,
Pour votre propre gloire il me faisoit agir.

. . . .

Mais enfin je conçois, & je commence à croire
Que je n'ai pas tout fait ce que veut votre gloire,
Je manque en une chose où je puis recourir,
C'est que je vis encore, & qu'il falloit mourir,

Ce rôle est contrasté par celui d'Araxe, Prince Assyrien, & vassal de la Reine de Babylone, aussi ambitieux & perfide, que l'autre est généreux & rempli de probité ; le personnage d'Axiane est noble & héroïque ; elle aime Cléodate avec une telle délicatesse, que ne songeant qu'à sa grandeur, elle veut le porter à accepter la proposition de la Reine.

AXIANE.

Au moins je ferai voir que j'aime Cléodate,
En le priant de vaincre un amour trop ingrate,
Et de prendre d'un autre équitable en son choix,
Le sceptre & la grandeur que je lui donnerois, &c.

CLÉODATE.

Quoi, j'osai vous aimer, n'étant pas assuré,
Que mes chaînes plairoient à votre œil adoré ?
Et quand vous estimez cette basse victoire,
Je vaincrois un amour qui me comble de gloire ;
Je suis grand, je suis Roi, j'ai des trônes dorés,
Puisque je vous adore, & que vous l'endurez.

1649.

Qu'un autre pour régner, courre après la puissance,
Je régne par mes fers, & mon obéissance,
C'est être glorieux, c'est être renommé,
C'est régner que d'aimer, lorsque l'on est aimé;
Pardonnez à l'amour tout ce qu'il me fait dire,
C'est la premiere fois qu'il parle & qu'il respire,
Pour peu que l'on le flatte, il parle, il s'enhardit,
Il se flatte lui-même, & croît plus qu'on en dit. (a)

Cette Piéce est passablement versifiée, on y trouve des situations & des sentimens, mais elle est foible & languissante, & les caracteres sortent trop de la vraisemblance.

(a) Cléodate est timide, c'est avec peine qu'Araxe peut arracher ce secret.

CLE'ODATE.

Ce n'est pas toutefois qu'une honte invincible,
Ait caché cette flâme, & la rende invisible,
Et taire à la beauté, l'amour qu'on en reçoit,
N'est-ce pas retenir le tribut qu'on lui doit.

1649.

L'AMANTE VINDICATIVE,

POEME DRAMATIQUE

DE M. BARO.

ORonte, fils de Cléarque, aime Olimpe & est aimé d'Oxane, que Cléarque veut épouser; Oxane, irritée de l'indifférence d'Oronte pour elle, suscite non-seulement une brouillerie entre ce dernier & Olimpe, mais encore le met en danger de perdre la vie, par de fausses imputations; Oxane céde aux remords de son crime, elle justifie Oronte, & se tue ensuite. C'est faire trop de grace à ce Poëme, que d'en dire du mal.

1650.

ZÉNOBIE, REINE D'ARMENIE,

TRAGE'DIE

DE M. DE MONTAUBAN.

C'Est le même sujet que M. de Crébillon a traité long-temps après, sous le titre de Radamiste & Zénobie,

mais d'une façon toute différente: comme nous supposons le Lecteur au fait de cette Histoire, nous ne ferons que rapporter ce que M. de Montauban y a ajouté, & le plan de sa Tragédie. Zénobie, poignardée par Radamiste, & jettée dans le fleuve Araxe, fût sauvée par un Pêcheur, chez qui elle accoucha d'une Princesse. Dans la suite cette Reine épousa Tiridate, Roy des Parthes, dont elle eut aussi une fille, mais cette derniere étant décédée en bas âge, Zénobie cacha cette perte, en substituant la fille qu'elle avoit eu de Radamiste à celle de Tiridate. Cette précaution qu'elle crut capable de lui conserver la tendresse de ce second époux, ne la garantit pas d'une dure prison, où ce Prince la retint long-temps. Elle trouva cependant le moyen d'échaper, & d'obtenir le secours des Romains, qui la rétablirent sur son trône, & la rendirent maîtresse du sort de Radamiste & de Tyridate: c'est par le récit de ces événemens, que Zénobie commence la Piéce; elle goûte par avance le plaisir de se venger de ses deux époux. L'amour d'Helvidius pour Perside, est le seul obstacle qu'elle ait à surmonter;

1650.

la

la Princesse qui se croit fille de Tyridate, engage le Consul a défendre les jours de ce Roy : Zénobie, irritée de cette résistance, déclare à Phraarte, fils de Tyridate, que Perside n'est point sa sœur. On ne comprend point que Phraarte, qui est déja instruit de ce secret par le Pêcheur qui a élevé Perside, attende pour en faire part à cette Princesse qu'il aime, que Zénobie lui en donne la permission ; ces amans s'imaginant que la Reine a calmé ses fureurs, & que la vie des deux Rois est en sureté, ne croyent plus devoir ménager Helvidius. Par un coup de sa bizarrerie ordinaire, Zénobie se rétracte de ce qu'elle a dit à Phraarte, s'excusant sur un défaut de mémoire, & rejette Perside dans l'incertitude de sçavoir quel est son pere : dans le moment Helvidius entre transporté de fureur, & déclare que voulant s'acquitter de sa commission, il ne peut plus différer le supplice des deux Rois ; Perside & Phaarte, épouvantés de ses menaces, oublient leurs amours, & ne songent plus qu'à gagner le Consul par les soumissions les plus basses.

1650.

1650.
ACTE IV.
SCENE II.

PERSIDE *à Helvidius.*

N'obéissez donc point aux ordres de la Reine,
Dérobez notre pere à l'arrêt de sa peine,
Nous vous en conjurons, Seigneur, ce Prince & moi;
Par ce doux nom de pere, & par celui de Roy,
Par ce sang généreux qui coule dans vos veines,
Par ce respect sacré que l'on doit à nos peines,
Par tout ce qui de moi vous fût aimable & doux,
Allons * mon frere, allons, embrassons ses genoux.

* A Phraarte.

PHRAARTE *à genoux.*

Seigneur, soyez touché de pitié, de tendresse.

Helvidius, attendri, ordonne qu'on fasse monter les deux Rois, & malgré Zénobie, il remet le sort de l'un deux entre les mains de Perside; la Princesse balance long-temps, & prononce enfin en tremblant, en faveur de Radamiste. C'est dans cette circonstance, que l'on vient annoncer l'arrivée de Corbulon. Ce nouveau Consul, plus

judicieux que les autres Personnages, chasse honteusement Helvidius, & sans vouloir écouter les criailleries de Zénobie, il ordonne qu'elle se réconcilie avec Radamiste, laisse Tyridate en paix, & consente au mariage de Phraarte avec la Princesse.

1650.

CORBULON.

Faites venir ces Rois.

UN GARDE.

Seigneur, ces Rois sont morts.

Cette brusque catastrophe termine tous les diférends : Zénobie paroît touchée d'un sort si funeste, & les deux amans vont ensemble pleurer leur pere, en attendant la conclusion de leur hymen.

Voilà le plan de cette fameuse Tragédie, qui est un chef-d'œuvre, si on en veut croire les éloges imprimés à la tête (a). Un éxamen plus détaillé

(a) Nous ne rapporterons que le Quatrain suivant :

> Faire des vers comme un Homere,
> Et comme un Cicéron régner par le discours,
> C'est ce que Montauban sçait faire,
> Et dont on n'a point vû d'exemple de nos jours. C. B.

Nous laissons au Lecteur à deviner si c'est la modestie ou la honte, qui a engagé l'Auteur de ce quatrain, à ne le souscrire que par les deux premieres lettres de son nom.

1650.

ne serviroit qu'à en faire mieux remarquer les défauts. Les situations en sont assez mal imaginées, & encore plus mal rendues; quoique tous les Acteurs s'y expriment avec une bassesse & une platitude extrême (*a*). On peut dire que ce défaut n'est pas le plus grand du Poëme, tous les Personnages sont vicieux & de mauvais éxemple; Zénobie, poursuivant la mort de ses deux maris, est une opiniâtre, qui auroit eu besoin que Corbulon fût venu dès la premiere Scene, pour la mettre à la raison, & la ranger dans son devoir: Perside n'a aucun sentiment, elle se livre au premier qui veut lui parler d'amour: le caractere de Phraarte lui est fort bien assorti: il est encore plus innocent qu'elle, puisque prenant le ton

(*a*) Voici les vers qui nous ont paru seulement mériter quelque attention, c'est Helvidius, qui offensé de la perfidie de Perside, jure de s'en venger, Acte trois, Scene quatriéme.

Vous reprenez un cœur que vous m'avez donné,
Princesse, vous voulez un époux couronné,
Mais sçachez qu'un Consul en rejette les marques,
Qu'il regarde à ses pieds les superbes Monarques,
Qu'il est le souverain & dispense à son choix,
Pour relever de lui, les trônes & les Rois.
Le Nom de Roy n'a rien que le Sénat révere,
Il le donne souvent au jour de sa colére,
Et quand il veut punir les peuples mutinés,
Se sert pour se venger des sujets couronnés.

1650.

d'un Amant passionné, il laisse ignorer à sa maîtresse le secret important de sa naissance, qu'il sçait du Pêcheur & de Zénobie-même : Helvidius est un écervelé. A l'égard des deux Rois, ils jouent de fort tristes rôles ; ce sont deux criminels, qui ne paroissent que lorsqu'on ordonne à leur Géolier de les amener, & qui attendent à chaque moment qu'on leur prononce leur sentence.

MONTAUBAN.

Mercure galant, Janvier 1685. p. 90.

« JACQUES POUSSET, écuyer Sieur » de MONTAUBAN, mort le 16. Janvier 1685. il étoit ancien Avocat au » Parlement, où il avoit paru avec » éclat (a), & ancien Echevin de Paris (b). Son heureux génie ne l'avoit » pas seulement fait distinguer dans

(a) On trouve dans les cabinets des Curieux des recueils de plaidoyers, & des factums composés par le Sieur de Montauban, entre lesquels est celui qu'il fit dans la cause célébre du Gueux de Vernon.

(b) « M. Pousset de » Montauban, Avocat » au Parlement, & re- » çu Echevin de Paris » cette année. Je ne vous » dis pas avec combien » d'éloquence & de suc- » cès, M. de Montauban » parle au Public depuis » trente-cinq années, » toute la France le sçait, » & il s'est fait admirer » mille & mille fois dans » le Parlement, il pos- » séde plusieurs autres » talens, dont il a don- » né souvent d'éclatan- » tes marques. *Mercure galant*, *Août* 1678. page 238.

» les choses du Barreau, mais encore
1650. » dans ce qui regarde le Théatre. Nous
» avons de lui plusieurs Tragédies qui
» ont été très-favorablement reçues du
» Public.

Puisque l'Auteur du Mercure avoit intention de faire l'éloge de M. de Montauban; il auroit dû ne point parler de ses Tragédies, & ajouter simplement, qu'étant né avec de l'esprit & du goût, il s'étoit acquis de son temps une réputation au Barreau, & l'amitié de plusieurs beaux esprits; son commerce avec Messieurs Racine, Despréaux, Chapelle, &c. le mit de part dans la Comédie des *Plaideurs*, qui fût composée par cette société. Nous sommes fâchés que celle qu'il donna sous le titre de *Panurge*, n'ait pas été imprimée, elle serviroit à nous donner une idée du talent de cet Auteur pour le genre comique : car pour le tragique ou l'héroïque, on peut assûrer qu'il n'en avoit aucun; sa versification est assez correcte, mais vuide de pensées, & ses Ouvrages réguliers, en ce qui regarde l'unité du jour & du lieu; ne pourroient être mis qu'au-dessous de ceux de Rotrou, de Scudery, du Ryer, & autres Poëtes qui l'ont précédé, &

1650.

qui travailloient dans un temps où ces régles étoient encore contestées, & avant que les Poëmes de M. Corneille l'aîné, en eussent établi la nécessité. M. de Montauban n'a donc pas beaucoup de mérite de s'être conformé à une loi dont il n'étoit plus permis de se dispenser. Cette éxactitude & cette connoissance le rendent encore plus blâmable, au sujet de ses plans & de ses Personnages, qui sont tous manqués, & la plûpart rendus d'une façon ridicule. Terminons par le titre de ses Piéces.

ZÉNOBIE, REINE D'ARMENIE, Tragédie, 1650.
LES CHARMES DE FÉLICIE, Pastorale tirée de la Diane de Monte-Mayor, 1651.
SÉLEUCUS, Tragi-Comédie Héroïque, 1652.
LE COMTE D'HOLLANDE, Tragi-Comédie, 1653.
INDÉGONDE, Tragédie, 1653.
PANURGE, Comédie, 3. Août 1674.

1650.

ADOLPHE,

OU

LE BIGAME GÉNÉREUX,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. LE BIGRE. *

* Cet Auteur nous est absolument inconnu.

L'Auteur, dans l'avertissement qui précéde sa Piéce, se plaint amerement des critiques qu'elle a essuyées, par-là il fait connoître son peu de succès, c'est le même sujet traité par Hardy, sous le titre d'*Elmire* ou *l'Heureuse Bigamie*, tout le mérite de la Tragi-Comédie de M. le Bigre, consiste dans un peu plus de bienséance dans les Personnages, & une Poësie plus coulante que celle de Hardy. Voici de quelle façon l'Auteur moderne a conduit la fable de son Poëme Dramatique: Adolphe, Seigneur Allemand, marié en son pays, est pris prisonnier des Afriquains, & ensuite vendu au Roy d'Egypte; la fille de ce Roy devient amoureuse d'Adolphe, & lui offre sa liberté, à condition de l'épouser, lorsqu'il sera de retour en

1650.

ſa patrie ; Adolphe accepte la propoſition, & revient en Allemagne avec la Princeſſe : la femme d'Adolphe ne veut point ſe prêter à l'arrangement que ſon mari a pris avec la Princeſſe d'Egypte. Celle-ci inſiſte ſur la promeſſe qu'on lui a faite, de ſorte qu'Adolphe ſe trouve en danger de perdre la vie ; enfin la Princeſſe céde ſes prétentions ſur Adolphe, & un Favori de l'Empereur, qui en eſt amoureux, l'épouſe. Ce dénouement ſauve la défectuoſité de celui d'Hardy, où Adolphe, du conſentement de ſa femme, ſe marie à une ſeconde. Ce ſujet a été bon pour Hardy & du temps de Hardy ; mais après Cinna, les Horaces, Polyeucte, &c. il eſt étonnant qu'un Auteur l'ait entrepris.

LES SOUPÇONS SUR LES APPARENCES,

HEROICO-COME'DIE

(*DE M. D'OUVILLE.*)

C'Eſt ſur la foi des Catalogues que nous mettons cette Piéce ſur le compte de M. d'Ouville, n'en ayant

1650. aucune preuve certaine. On pourroit même en douter, si l'on vouloit en juger par conjecture, attendu qu'elle est plus foible par l'intrigue & la conduite que les autres du même Auteur, qui certainement entendoit mieux le Théatre; quoi qu'il en soit, voici le sujet de cette Piéce qui est très-médiocre.

Alcipe, amoureux d'Astrée, femme de Léandre, fait tout son possible pour la séduire pendant l'absence de son mari; le retour de ce dernier, ne fait point cesser son odieuse poursuite; au contraire, il tâche de semer des soupçons sur sa fidélité. A la vérité, les démarches imprudentes d'Astrée, & la foiblesse de l'esprit de Léandre, ne donnent que trop de prise aux calomnies d'Alcipe; sa fuite précipitée, le sauve à la catastrophe des reproches, & peut-être des coups qu'il a si bien mérité: au reste, si la Piéce est embrouillée & mal conduite, il est très-aisé de s'appercevoir que les personnages en sont détestables. Astrée que l'on qualifie de femme vertueuse, sert trop gratuitement Orphise, son amie, dans une intrigue galante, où Filémon, ami de Léandre, se laisse entraîner

comme un jeune sot, sans expérience, & rompt les engagemens qu'il a avec une premiere Maîtresse; on conviendra que cette conduite n'est guéres réguliere. Orphise est une fille oisive, qui ne demande qu'à faire une inclination; le rôle d'Alcipe, est celui d'un scélérat impudent & sans esprit; c'est tout ce qu'on peut dire d'une Piéce aussi foible; on va juger de la versification: Léandre, soupçonnant la fidélité d'Astrée, & ne pouvant cependant la croire coupable, s'exprime ainsi:

Tu te méprens Alcipe, ou le flambeau des Cieux,
N'est qu'un comette en l'air qui paroît à nos yeux,
L'air un rien complaisant, & la terre une boule,
Qui se meut de tout temps, & que le destin roule.
L'Océan un amas de feux & de buchers,
Ses poissons des oyseaux, des hommes ses rôchers;
Tu te trompes, te dis-je, & ton avis offense,
Et la sagesse même, & la même innocence,
. . . .
Mais mon honneur le veut, sois y donc préparée,
Je tiendrai ma parole, & tu mourras Astrée.

1650.

DYNAMIS,
REINE DE CARIE,
TRAGI-COMÉDIE
DE M. DU RYER.

LE sujet de cette Piéce est de l'invention de l'Auteur. Dynamis est devenue Reine de Carie par la mort de son pere, tué dans une bataille : un sujet de ce Prince est soupçonné d'avoir part à sa mort, cependant comme il n'y a aucune preuve contre lui, non seulement on ne l'arrête pas, mais il semble par son pouvoir & ses grandes actions, mériter la main de Dynamis ; cette Reine le hait, & aime le Roy de Lycie, qu'elle épouse à la fin de la Piéce, dans laquelle on ne trouve rien qui mérite d'être remarqué.

1650.

DOM LOPE DE CARDONNE,

TRAGI-COMÉDIE DE M. ROTROU.

DOm Lope de Cardonne, Général des armés de Dom Philippe, Roy d'Arragon, aime en ſecret l'Infante Théodore, fille de Dom Philippe; Dom Sanche de Moncade devient le rival de Dom Lope; Eliſe, ſœur de ce dernier, eſt aimée de Dom Pedro, fils du Roy d'Arragon, mais elle le déteſte, parce qu'il a tué un Seigneur Arragonnois qu'elle aimoit; voilà l'expoſition de la Piéce; malgré les déſenſes de Dom Philippe, Dom Lope eſt forcé de ſe battre contre Dom Sanche, & il le bleſſe à mort; le Roy d'Arragon, pour récompenſer Dom Lope de ſes grandes actions, ordonne qu'il épouſe l'Infante Théodore, &, pour le punir de ſa déſobéiſſance, qu'il perdra la tête ſur un échaffaut; l'Infante implore en vain la clémence

1650. de son pere pour Dom Lope, rien ne l'attendrit : dans ce moment le Prince Dom Pedro vient demander au Roy son pere le prix de ses services, Dom Philippe promet de lui accorder tout ce qu'il souhaitera ; le Prince borne ses espérances à la grace de Dom Lope qu'il obtient ; cette générosité de Dom Pedro touche Elise si fortement, qu'elle se rend à la tendresse de ce Prince. Cette Tragi-Comédie qui est la derniere de Rotrou, est très-compliquée, & de plus, elle a beaucoup de ressemblance avec celle de Venceslas du même Auteur : au reste la versification en est un peu plus forte que celle de beaucoup d'autres de Rotrou : voici deux vers qui nous ont paru mériter d'avoir place ici. Dom Lope rend compte au Roy d'une bataille sanglante, & ajoute :

> Il suffit pour bien peindre une guerre allumée,
> Qu'on étoit Espagnol en l'une & l'autre armée.

1650.

AMARILLIS,

PASTORALE

DE M. DU RYER.

C'Eſt encore ſans autre preuve, que le témoignage de différens Catalogues, que nous avons mis cette Paſtorale ſous le nom de Monſieur du Ryer ; ſon nom ne s'y trouve point , & nous avons beaucoup de peine à croire que cet Auteur ait compoſé un Ouvrage auſſi mal conſtruit, baſſement verſifié, & en même-temps plein d'obſcénités , & d'équivoques groſſieres ; non ſeulement dans les diſcours des perſonnages , mais encore dans les jeux des Acteurs. Ces défauts ne conviennent nullement à M. du Ryer ; il étoit trop ſage dans ſes écrits, & ſes derniers Poëmes Dramatiques font aſſez connoître qu'il avoit pour ce genre de Poëſie plus de talent qu'on n'en apperçoit dans celui dont nous allons parler.

Amarillis , fille de Thélamon , eſt aimée de Philidor , & d'Ergaſte ; la

1650. préférence qu'elle donne à ce premier Berger, excite la jalousie de son rival, qui employe tous les stratagêmes qu'il peut imaginer pour désunir ces amans. Malgré les efforts d'Ergaste, Amarillis & Philidor, se voyent, se parlent, & viennent à des éclaircissemens, & enfin se raccommodent. Thélamon, qui le soir ne voit point revenir sa fille, croit qu'elle est enlevée, & dans son affliction, jure de consentir à son mariage avec Philidor, en cas qu'elle se retrouve; dans le moment elle paroît avec le Berger, ils se jettent aux piés du Vieillard pour recevoir leur pardon, & la ratification de la promesse qu'il vient de faire. Voilà une affaire conclue: venons à Ergaste; on pourroit passer plus aisément les fourberies dont il se sert pour brouiller Philidor & sa Maîtresse, que son procédé envers Phénicie, qu'il rebute avec la derniere dureté. Enfin, importuné de ses pleurs, Ergaste ordonne à Guillaume, son Vacher, d'égorger sécrettement cette misérable Bergere: Guillaume promet de bonne foi d'obéir, mais sur le point d'éxécuter cet ordre sanguinaire, la pitié le prend, il trempe son couteau dans le sang d'une brebis, & fait croire à son Maître

qu'il est teint de celui de Phénicie. Ce prétendu meurtre parvient aux oreilles de Silvandre, pere de cette Bergere; il fait arrêter Ergaste & son Valet : celui-ci confesse la vérité, mais comme Phénicie ne se trouve point, Ergaste est condamné à perdre la vie : c'est alors que Phénicie se présente, offrant suivant les loix du pays de lui sauver la vie en l'épousant, Ergaste est fort heureux d'en être quitte à si bon marché, & la Pastorale est terminée par son mariage, & celui d'Amarillis avec Philidor. Cette double intrigue, coupée par quelques autres, dont on ne voit point le dénouement, est égayée par les méchantes plaisanteries du Vacher, plus propres à révolter les Spectateurs les moins scrupuleux, qu'à les faire rire.

1650.

DOM BERTRAND DE CIGARRAL,

COME'DIE

DE M. CORNEILLE DE L'ISLE.

Monsieur de Fontenelle en parlant de Matamore, personnage introduit dans la Comédie de l'Illusion

Vie de P. Corneille.

1650. Comique, se récrie fort contre ce caractere, & ajoute : « Les caracteres » outrés ont été autrefois fort à la mo- » de, mais qui représentoient-ils ? & à » qui en vouloit-on ?

Cette même réfléxion de M. de Fontenelle sur le personnage de Matamore, convient également à celui de Dom Bertrand de Cigarral. Voici de quelle façon M. Corneille de l'Isle le définit dans l'Epître Dédicatoire de sa Comédie.

« Puisque le nom de Dom Bertrand » est allé jusques à vous, & qu'il a fait » assez de bruit pour vous donner la » curiosité de connoître un personnage » d'une humeur si extraordinaire, trou- » vez bon que je la satisfasse, & que » je l'envoye lui-même vous remercier » de l'estime, que par préocupation, » vous avez daigné faire à sa grotes- » que peinture. Vous trouverez ses » civilités fort peu à l'usage de la Cour, » sa façon de traiter l'amour assez » particuliere, & ses raisonnemens » fort proverbiaux : quoiqu'à cause de » ses six mille & tant de ducats de » rente, il prétende passer pour hon- » nête homme. Son caprice est toute » sa raison, & il s'éloigne si fort en

1650.

» toutes choses de la pratique ordi-
» naire, qu'au lieu que les autres
» donnent quittance de l'argent de
» leur mariage, il la donne de sa fem-
» me. (a) Ce seul point d'extravagance
» m'a semblé si plaisamment imaginé,
» qu'il m'a fait résoudre à traiter un su-
» jet, qui d'ailleurs est si foible, qu'à
» peine m'a-t'il fourni de quoi remplir
» les trois premiers Actes. Vous recon-
» noîtrez cette vérité, si jamais vous
» lisez cette Comédie dans son vérita-
» ble Auteur, Dom Francisco de Ro-
» xas, sous le titre de *Entre Bobos*

(a) On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici cette quittance, elle servira à prouver ce que nous avons avancé au commencement de cet Article, que le personnage de Dom Bertrand, n'est propre n'y à l'instruction, ni à la critique du Public, & que c'est pour ce caractere & ceux de ses semblables, qu'on doit demander ? A qui en vouloit-on ?

« Pardevant Alonso » Ruys, & Domingo » Sanchez, Notaires » Royaux à Tolède, est » comparu Dom Ber» trand de Cigarral; le» quel de son bon gré, » sans aucune contrain» te, a reconnu & con» fessé avoir reçu de » Dom Garcias de Con» treras; une sienne fille » avec ses taches bon» nes ou mauvaises; se » soumettant d'en faire » au plûtôt son épouse » légitime, & de la ren» dre telle, & aussi en» tiere toutesfois & » quantes qu'elle lui » pourroit être de» mandée, pour nul» lité de fait. En té» moin de quoi, ils ont » signé, &c.

1650.

» *Anda El juego*. Peut-être que vous
» me blâmerez de ne m'être pas assez
» étroitement attaché à ces loix séveres
» du Théatre, qui demandent un lieu
» fixe pour la Scene, & que vous trou-
» verez étrange que mon premier Acte
» se passe à Madrid, & les autres dans
» l'Hôtellerie d'Yllescas, sur le chemin
» de Madrid à Tolède : mais souvenez-
» vous que je marche sur les pas d'un
» Espagnol, & que comme l'unité de
» lieu & l'observation des vingt-quatre
» heures, sont des régles que le fameux
» *Lope de Vega* a toujours négligées
» jusqu'à faire exprès un *Arte Nuera*
» *de hazer Comédias*. Tous ceux qui
» ont écrit après lui ne s'en sont pas
» mis davantage en peine ; de sorte
» qu'au lieu de leurs journées, ils font
» quelquefois peu de scrupule de passer
» d'un plein sault d'Angleterre en Alle-
» magne, & de fai[illegible] qu'en moins d'un
» quart-d'heure, leurs Acteurs vieil-
» lissent de plus de dix années. »

Pour achever de faire connoître Dom Bertrand, employons le portrait que Gusman, son Valet, en fait devant Isabelle, fille de Dom Garcias de Contreras.

1650.

IACINTE, *Suivante d'Isabelle, à Gusman.*

Mais encor de ton Maître, entretiens-nous un peu,
Quelle mine? quel port?

GUSMAN.

Sa mine est équivoque,
Quelquefois elle plaît, bien souvent elle choque:
Et quant à la parole, il a grand agrément,
Et débite son fait fort nazillardement.

IACINTE.

Cela va bien, l'humeur?

GUSMAN.

N'en est pas fort commune,
Gaye ou triste, selon le changement de lune;
Quoiqu'il goûte en tout temps assez peu de repos,
Car il est attaqué de tant & tant de maux,
Qu'outre ceux que le corps éprouve accidentaires,
Il en pourroit compter cinq ou six ordinaires.
Il mouche, il tousse, il crache en poulmon mal aisé,
Pour fluxion sans cesse il est cautérizé;

1650. Gouteux, ce que doit être un gouteux d'origine,
Toujours vers le poignet muni de la plus fine, (a)
Joignez à tout cela, vilain, jaloux, quinteux,
Obstiné plus qu'un diable, & mutin plus que deux :
Mal propre autant que douze, en mine, en barbe, en linge,
Rusé comme un Renard, & malin comme un singe :

(a) Toujours vers le poignet muni de la plus fine.

Ce vers qui pourroit être interprété autrement que l'Auteur ne l'a entendu, est expliqué par Dom Bertrand. Acte second, Scene cinquiéme. (Il présente sa main sans gant à Isabelle.)

ISABELLE.

Ha !

DOM BERTRAND.

Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu de gâle,
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour,
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour,
Il ne m'en coute rien, moi-même, j'en sçais faire,
Mais elle est à l'épreuve, & comme héréditaire :
Si nous avons lignée, elle en pourra tenir,
Mon pere en mon jeune âge, eut soin de m'en fournir,
Ma mere, mon ayeul, mes oncles & mes tantes,
Ont été de tout temps, & galans & galantes,
C'est un droit de famille où chacun a sa part,
Quand un de nous en manque, il passe pour bâtard.

Quant au ſçavoir, jamais on n'approcha du
ſien,
Il ſçait mille ſecrets, & ne guérit de rien,
Pour tous ces petits maux de rhume, toux,
migraine,
Il compoſe à ravir, l'onguent mitonmi-
taine,
De chaque Saltin-banque, il prend leçon
exprès.
Au reſte, fort dévot, à l'intention près :
Il fait garder chez lui ſi ſouvent l'abſti-
nence,
Qu'on y jeûne toujours deux Carêmes d'a-
vance.
Voilà de ſes vertus le fidéle récit.

ISABELLE.

Je paſſerois par-tout s'il avoit de l'eſ-
prit,

GUSMAN.

De l'eſprit, ah Madame, il fait des Co-
médies,

IACINTE.

Ce métier eſt mal-propre à guérir ſes
folies,
Il en empirera bien loin d'en amander ;

GUSMAN.

En Poëte fameux il ſe fait regarder.

1650.

Il en a composé déja plus de vingt paires ;
Mais les Comédiens n'en représentent guéres :
Le stile en est si haut, qu'ils n'y comprennent rien.
Lui-même toutesfois en dit assez de bien ;
Il en trouve toujours l'intrigue bonne & belle,
Et sa démangeaison de les produire est telle,
Que faute bien souvent d'Auditeurs plus parfaits,
Il va les débiter jusques à des Laquais.

Malgré le défaut essentiel que nous avons remarqué dans la Comédie de Dom Bertrand de Cigarral, on peut cependant dire que cette Piéce est très-divertissante au Théatre ; elle s'y est conservée très-long-temps ; & il n'y a pas trente années qu'elle étoit sur le répertoire des Comédies qu'on jouoit de temps en temps.

ANDROMEDE

1650.

ANDROMEDE,

TRAGE'DIE

DE M. CORNEILLE,

Représentée avec les Machines, sur le Théatre Royal de Bourbon. (a)

IL y avoit plus de trois ans que M. Corneille préparoit cet Ouvrage pour le divertissement de la Cour, qui souhaitoit avec empressement un Poëme Dramatique François, orné de musique, de danses, de machines, de décorations, & de fréquens changemens de Théatre, dans le goût des Poëmes Italiens, dont on avoit déja vû quelques réprésentations. M. Corneille, qui fut avec justice préféré en cette occasion, s'arrêta au sujet d'Andromede, qui lui parût propre à remplir ce dessein. On devoit l'éxécuter dès Car-

(a) Le Théatre Royal de Bourbon étoit situé rue des Poulies, vis-à-vis le Cloître Saint Germain de l'Auxerrois. Il fut démoli en 1660. lorsqu'on résolut de bâtir la façade du Louvre. Nous en parlerons plus amplement sous l'année 1658.

1650.

naval de l'année 1648. sur le Théatre du Palais Royal, mais pour certaines raisons, que M. Conrart va nous expliquer, il n'eut pas lieu alors. « On » prépare, dit M. Conrart *, force » machines au Palais Cardinal, pour représenter ce Carnaval une Comé» die en musique, dont M. de Corneille » a fait les paroles. Il avoit pris An» dromede pour sujet, & je crois qu'il » l'eut mieux traité à notre mode que » les Italiens : mais depuis la guérison » du Roy, M. Vincent a dégoûté la » Reine de ces divertissemens : de sorte » que tous les Ouvrages sont cessés. »

* Lettres de Conrart à Félibien du 20. Décembre 1647. p. 110. & 111.

Andromede ne fut représentée que vers la fin de Janvier 1650. sur le Théatre du Petit-Bourbon, mais son succès prodigieux, dédommagea amplement le Poëte du retardement qu'il avoit essuyé, & leva tous les scrupules des dévots. « Il faut que les plus critiques » confessent, » (c'est M. Renaudot, Auteur de la Gazette de France, qui parle,) « que l'Andromede du Sieur » Corneille, aujourd'hui reconnu pour » l'un des plus excellens Auteurs en ce » genre de Poësie, & ici représentée » dans les machines du Sieur Torelli, » Italien, par la Troupe Royale, dans

Gazette de France, 1650. page 246.

» la Salle du Petit-Bourbon, s'est mon-
» trée si puissante à charmer ses Spec-
» tateurs, qu'il lui est arrivé ce qu'on
» n'a pû dire jusqu'ici, que de fort peu
» de Piéces, & peut-être d'aucune, à
» sçavoir, que de plusieurs milliers
» d'assistans de toutes conditions, per-
» sonne ne s'en est retourné que très-sa-
» tisfait, sans en excepter ceux qui l'ont
» vûe représenter dix ou douze fois :
» car il s'y découvre tous les jours tant
» de nouvelles graces, qu'elles ne peu-
» vent être goutées dans le temps de
» trois heures qu'elle dure, & qui sem-
» ble toujours trop court.... Ainsi,
» cette ravissante Piéce, comme il pa-
» roît par son Prologue, n'avoit été
» faite que pour le divertissement des
» têtes couronnées, & les principaux
» de la Cour; mais leurs Majestés en
» ayant eu le plaisir peu auparavant,
» cet heureux voyage de Normandie,
» (a) d'où nous les attendons de jour
» à autre, leur bonté l'a voulu com-
» muniquer à ses peuples; & les plus
» considérables de cette Ville n'ont pas

(a) Le Roy étoit parti de Paris le premier Février, & ne revint que le 22. du même mois. Voyez la Gazette de France, 1650. page 184. & 308.

1650.

» plûtôt vû le champ ouvert à un di-
» vertissement si innocent, qu'il y en
» a eu peu de toutes conditions, Ecclé-
» siastiques & Séculieres, qui ne l'ayent
» voulu prendre. »

Indépendamment du Poëme qui fut trouvé aussi accompli, qu'on pouvoit le souhaiter, on ne cessa d'admirer l'art du Machiniste, sur-tout le vol singulier de Melpomene dans le Prologue. L'arrivée de Junon sur son char, qui faisoit plusieurs tours en l'air à droite, à gauche, en avant & en arriere : & la décoration de l'étoile de Vénus, qui étoit assise dans une nuë, & dont le visage étoit si éclatant, que les rayons qui en sortoient, formoient une grande & lumineuse étoile, qui suffisoit à éclairer toute l'étendue de la Scene. On trouva encore le jeu du tonnerre & des éclairs parfaitement imité, & causant, pour nous servir des propres termes de la Relation, autant d'épouvante que d'admiration, & qu'au reste, le Peintre avoit bien secondé le Machiniste, & que ses décorations étoient d'un goût infini.

ACTE IV. SCENE V.

ACTE V. SCENE III.

Malgré un succès aussi marqué, cette Tragédie n'a pas été souvent remise au Théatre. Les frais considérables

où cette entreprise jette les Comédiens, y ont plusieurs fois mis obstacle. Nous parlerons dans la suite de cet Ouvrage, des reprises qui en ont été données, & sur-tout de celle de 1682. pour laquelle ils n'épargnerent ni soin ni dépense. Ces frais sont cependant indispensables, car on ne doit pas regarder dans cette Tragédie, les Machines comme des agrémens détachés: « Elles en font, dit M. Corneille, en » quelque sorte, le nœud & le dénoue» ment, & y sont si nécessaires, que » vous n'en sçauriez retrancher une, » que vous ne fassiez tomber tout l'édi» fice. »

Comme cette Tragédie n'a point été représentée depuis fort long-temps, & que peu de personnes la lisent, nous joignons un extrait succint, mais qui mettra au fait du plan de l'Ouvrage.

Après un Prologue à la louange du Roy, Cassiope ouvre la Scene, & apprend à Persée, Cavalier inconnu, qui est depuis quelque temps à la Cour de Céphée, le malheur causé par un monstre, qui tous les mois reçoit pour victime une fille que le sort lui a destiné. Ce jour même l'on renouvelle pour la sixiéme fois cette fatale

1650.

cérémonie. L'infortunée Reine d'Ethiopie, qui par un excès de tendresse pour Andromede (a), a osé insulter les Divinités des Ondes, & s'attirer leur colere, craint qu'elle ne retombe sur cette innocente Princesse. Phinée son amant, & qui est prêt de l'épouser, veut qu'Andromede soit enfin dispensé du choix du sort, mais l'équité de Céphée s'y oppose : pendant la contestation de ce Roy avec Phinée, le Ciel s'ouvre, Vénus paroît, & prononce cet oracle.

ACTE I. SCENE III.

VENUS.

Ne tremblez plus, mortels, ne tremblez plus, ô mere,
On va jetter le sort pour la derniere fois.
Et le Ciel ne veut plus qu'un choix,
Pour appaiser de tout point sa colere.

(a) M. Corneille rend compte dans son éxamen des changemens qu'il a cru devoir faire à la fable d'Andromede. « En premier lieu, dit-il, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille, que de la sienne propre : d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée, ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement. . . . . J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du Roy, dont Ovide le nomme frere ; le mariage des deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle & de la niece, qui eut parû un peu plus étrange à mes Auditeurs. »

Andromede ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où pour faveur insigne
Les Dieux ont résolu de se joindre avec vous.

1650.

Andromede, persuadée qu'elle va être unie avec Phinée qu'elle aime, se livre à des transports de joie, lorsqu'on vient annoncer que c'est elle que le sort condamne à être la proie du Monstre : & Æole l'enléve aux yeux de toute l'assemblée.

Au troisiéme Acte, Andromede attachée au pié d'un rocher, & n'attendant que le monstre qui doit la dévorer, forme cette triste plainte.

ANDROMEDE.

ACTE III. SCENE I.

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouventable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas.
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage,
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément !
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage,
Lorsqu'on touche au dernier moment.

1650. La Reine vient partager ses douleurs, & accuse Phinée, qu'Andromede excuse. Dans le moment, Persée monté sur Pégase, paroît au milieu des airs, fond sur le Monstre & le tue. L'Acte finit par les chants d'allégresse des Ethiopiens, & le désespoir des Néréides.

Tout s'apprête au quatriéme Acte, pour les noces d'Andromede & de Persée. Ce dernier, par délicatesse, ne veut devoir le cœur de sa Maîtresse qu'à l'amour, & non à la reconnoissance : Andromede répond à ses complimens, en Princesse bien née, mais elle découvre ses secrets sentimens à ses Confidentes, & avoue avec la même franchise à Phinée, la passion qu'elle ressent pour son Libérateur.

ACTE IV. SCENE III.

PHINÉE.

En voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versé ; & quels vœux n'ai-je faits ?

ANDROMEDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes !

Et dedans mon péril, vos sentimens ingrats,
S'amusoient à des vœux, lorsqu'il falloit des bras!

PHINÉE.

Que pouvois-je de plus, ayant vû pour Nérée,
De vingt amans armés la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au-dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMEDE.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle,
Le Ciel l'avoit promis par un arrêt si doux;
Il l'a fait par un autre, & l'auroit fait par vous.
Mais, quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins, ces vingt amans dévorés pour Nérée,
Vous laissoient un exemple & noble & glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la même certitude,
Mais avec plus d'amour, & moins d'ingratitude.

1650.

Tous voulurent mourir pour leur objet mourant ;
Que leur amour, du vôtre étoit bien différent !
L'effort de leur courage a produit vos allarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes ;
Et quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amans, qui voulurent la suivre ;
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre ;
Encor, ces vingt amans, qui vous ont allarmé,
N'étoient pas tous aimés, & vous étiez aimé :
Ils n'avoient, la plûpart, qu'une foible espérance :
Et vous aviez, Phinée, une entiere assurance,
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi,
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moi ?

Phinée au désespoir, & fortifié par le secours de Junon & de Neptune, veut

tenter un dernier effort, & s'oppoſer au bonheur de ſon rival. C'eſt ce qui fait l'action du cinquiéme Acte. On apprend que ce Prince, à la tête d'une troupe d'amis, en eſt aux mains avec Perſée, & peu de temps après, on annonce la victoire du fils de Jupiter. Neptune & Junon, qui juſqu'alors avoient été de ſes plus cruels adverſaires, conſentent à ſon hymen, que le Souverain des Dieux fait célébrer dans l'Olympe, pour augmenter la gloire des deux époux.

Le reſpect que l'on doit à la mémoire du grand Corneille, nous empêche de faire des réflexions ſur la conduite, & le caractere des principaux perſonnages de ce Poëme. Il faut avouer, qu'il eſt le plus foible de ceux qui avoient parû depuis le Cid. L'on peut répondre pour ſa juſtification, qu'il a été géné dans ce travail, & l'on ſçait combien il étoit ennemi de la contrainte. D'ailleurs, la Tragédie d'Andromede ne doit pas être éxaminée avec la même ſévérité, que les précédentes, & peut être regardée comme une eſpéce de Poëme Lyrique, dont il s'enſuivroit que M. Corneille nous auroit donné le plus ancien modéle.

1651.

LES CHARMES DE FÉLICIE,

PASTORALE

Tirée de la Diane de Monte-Maïor,

PAR M. DE MONTAUBAN.

CEtte Piéce est foible & aussi remplie de défauts que les autres du même Auteur : cependant on ne peut disconvenir qu'elle n'ait eu quelque succès à sa nouveauté, puisqu'au bout de vingt-six ans, les Comédiens de la Troupe de l'Hôtel de Guénégaud, manquant de Piéces nouvelles, remirent celle-ci sur leur Théatre le Mardi 31. Août 1677. elle fut jouée cinq fois de suite.

Cléagénor, Seigneur Sévillan, amant de Célie, sur le point d'être uni avec elle, voit son bonheur traversé par les poursuites de Néarque ; la mere de Célie, craignant quelque violence de la part de ce dernier, donne à sa fille un breuvage assoupissant, qui la fait passer pour morte aux yeux de tout le

monde, & de Cléagénor même, & s'embarque sécrettement avec elle ; le vaisseau fait naufrage, la mere est sauvée, & sa fille est portée par les vagues sur la côte d'Erithrée, où la Nimphe Félicie régne sous l'autorité de Diane. Célie, vétue en Bergere, & cachant son nom sous celui de Diane, devient favorite de la Nimphe. Pendant ce temps-là, Cléagénor, persuadé que Néarque est cause du malheur de sa maîtresse, lui fait mettre l'épée à la main, & le blesse d'un coup mortel. Après cette avanture, il est obligé de quitter Séville, & passe dans l'Isle d'Erithrée, se travestit en Berger, & prend le nom de Thersandre. Voilà ce qui s'est passé avant l'ouverture de la Scene ; Thersandre qui voit tous les jours Diane, & retrouve en elle les mêmes traits qui l'ont charmé dans la personne de Célie, sent pour cette Bergere une pareille tendresse ; Diane de son côté, ne s'imaginant pas que Cléagénor soit si près d'elle, ne veut point écouter les soupirs de Thersandre ; Ismene, confidente commune, apprend séparément leurs avantures : la conformité qu'elle y trouve, donne lieu à ses réfléxions, elle cherche à

1651. s'éclaircir, & parvient enfin à une reconnoissance. Le Poëte a jugé à propos de placer cette situation vers la fin du second Acte, & la rendre d'une façon très-ridicule. Diane & Thersandre, charmés de se revoir, prennent des mesures pour s'embarquer sur un vaisseau qui doit mettre à la voile dès le lendemain, & comme Félicie est amoureuse de Thersandre, & qu'elle en a fait l'aveu à Diane, ils conviennent de feindre jusqu'à leur départ. La Nymphe apprenant par hazard qu'elle est trompée, s'abandonne à sa fureur jalouse, & fait un charme, par lequel tour à tour, l'un de ces amans paroît sans vie; pour jouir du désespoir & des regrets de l'autre. Les Bergers de la contrée, touchés d'un si triste sort, s'unissent pour obtenir leur grace: Félicie est d'autant plus fâchée, qu'elle avoue qu'elle ne peut remédier à ce malheur, & qu'il faut implorer le secours de la Divinité que l'on adore dans l'Isle. Diane éxauce les vœux des Bergers, & après avoir déposé la coupable Félicie, ordonne que Parthénie, sa niéce, soit mariée avec le Prince Clidamant qu'elle aime, & qu'ils jouissent ensemble de la suprême puissance.

1651.

Nous ne rapportons que le passage suivant, qui peint assez bien le caractere d'Ismene, Bergere coquette : c'est elle qui parle à son amant, qui paroit jaloux, & lui impose la loi qu'elle veut qu'il observe.

ACTE I. SCENE III.

Je suis libre Thimante, & ne veux point de maître,
Je ne prétens jamais dépendre que de moi.
Et t'avois-je promis de ne parler qu'à toi ?
Pense-tu que tu sois l'amant seul qui me serve ?
N'en ai-je pas encor qu'il faut que je conserve ?
Et de tous les Bergers dont j'ai reçu la foi,
Si je n'ouvre la bouche & les yeux que pour toi,
Et que l'un de ces jours je cesse de te plaire,
Ou que je change aussi, comme tout se peut faire,
Tous les autres jaloux de ces bons traitemens,
Quand je t'aurai perdu seroient-ils mes amans ?
Et si ma liberté pour tous n'étoit soufferte,
Qui d'entre eux me voudroit consoler de ta perte ?
Je songe à l'avenir, dont tu n'es pas garand,
Du moins, si l'un me quitte, un autre me reprend ;

1651.

Vois si l'humeur te plaît, ou si sans jalousie,
Tu pourras me servir ainsi toute ma vie :
Et si cela se peut, espere quelque jour
Et la bouche, & la main, pour flatter ton amour,
Et peut-être le cœur, si mon humeur ne change.

DOM SANCHE D'ARRAGON, *COME'DIE HEROIQUE DE M. CORNEILLE.*

Epître de M. Corneille à M. Zuylichem.

« VOici un Poëme d'une espéce » nouvelle, & qui n'a point d'é» xemple chez les anciens. Vous con» noissez l'humeur de nos François, ils » aiment la nouveauté ; & je hazarde » *non tam meliora quàm nova*, sur » l'espérance de les mieux divertir. . . . » Je vous avouerai toutefois, qu'après » l'avoir fait, je me suis trouvé fort » embarrassé à lui choisir un nom. Je » n'ai jamais pu me résoudre à celui » de Tragédie, n'y voyant que les » personnages qui en fussent dignes. » Cela eût suffit au bon-homme Plaute, » qui

1651.

» qui n'y cherchoit point d'autre finesse, parce qu'il y a des Dieux & des Rois dans son Amphitrion, il veut que s'en soit une, & parce qu'il y a des Valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une Comédie, & lui donne l'un & l'autre nom, par un composé, qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir; mais c'est trop déférer aux personnages & considérer trop peu l'action.... Ce n'est pas que je n'aye hésité quelque temps sur ce que je n'y voyois rien qui peut émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la Comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence: & je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *movere risum non constituit Comediam, sed plebis aucupium & abusus*. Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, & de craindre d'être mal fondé à soutenir que la Comédie se peut passer du ridicule; j'ajoute à celle-ci l'épithete d'Héroïque, pour satif-

1651.

» faire aucunement à la dignité des
» personnages, qui pourroit sembler
» profanée par la bassesse d'un titre
» que jamais on a appliqué si haut. »

M. Corneille, peu accoutumé à dissimuler le bon ou le mauvais succès de ses Piéces, n'a point voulu cacher la disgrace de celle-ci. « Elle eut, (dit-il d'abord)
» grand éclat sur le Théatre, mais une
» disgrace particuliere fit avorter toute
» sa bonne fortune ; le refus d'un il-
» lustre suffrage (*a*) dissipa les applau-
» dissemens que le Public lui avoit
» donné trop libéralement, & annéan-
» tit si bien tous les Arrêts que Paris
» & le reste de la Cour avoient pro-
» noncés en sa faveur, qu'au bout de
» quelque-temps, Elle se trouva relé-
» guée dans les Provinces, où Elle con-
» serve encore son premier lustre. »

Examen de Dom Sanche d'Arragon.

Le temps, juge impartial des Ouvrages d'esprit, a fait connoître que cette disgrace que M. Corneille attribuoit à certaines circonstances, avoit cependant un fondement dans la Piéce même : il paroît en convenir dans son

(*a*) Nous avons découvert qu'il vouloit parler de Louis de Bourbon, Prince de Condé. *M. Joli, avertissement des Poëmes Dramatiques de Pierre Corneille.*

examen. « Le sujet n'a pas grand ar- 1651.
» tifice (*a*) ; c'est un inconnu assez hon-
» nête homme pour se faire aimer de
» deux Reines, l'inégalité des condi-
» tions met un obstacle au bien qu'elles
» lui veulent, durant quatre Actes &
» demi ; quand il faut de nécessité finir
» la Piéce, un homme semble tomber
» des nues, pour faire déveloper le se-
» cret de sa naissance, qui le rend
» mari de l'une, en le faisant recon-
» noître pour frere de l'autre. » C'est
donc au peu de vraisemblance du su-
jet, au foible intérêt qu'on prend à la
plûpart des personnages, & à la catas-
trophe précipitée, & trop romanes-
que, sans laquelle, cependant, tous
les Acteurs ne sçavent comment sortir
d'embarras, qu'il faut attribuer son
peu de succès. Malgré cela, il faut con-
venir que cette Comédie a de vraies
beautés. On y reconnoît par-tout le
génie de son sublime Auteur. Le Héros
du Poëme est grand, magnanime, &

(*a*) « Cette Piéce » est toute d'invention, » mais elle n'est pas » toute de la mienne ; » ce qu'a de fastueux le » premier Acte, est tiré » d'une Comédie Espa- » gnolle, intitulée *El* » *palacio confuso*, & la » double reconnoissance » qui finit le cinquiéme » est prise du Roman de » Dom Pélage. » *Examen de Dom Sanche*.

1651.

peint avec cette noble fierté & cette vertu, qui le met au-dessus des évenemens, & le rend enfin digne des deux couronnes où sa naissance & l'amour l'appellent. On ne peut aussi refuser à M. Corneille la gloire d'avoir enrichi la Scene d'un nouveau genre Dramatique, & le public doit lui sçavoir gré d'avoir inventé de nouveaux modéles de divertissemens; c'est le dessein qu'il a eu, lorsqu'il a tenu cette conduite inconnue jusqu'alors; le malheur qu'il éprouva en cette occasion, l'empêcha de continuer : il crut que la censure tomboit sur l'espéce du Poëme, au lieu qu'elle n'attaquoit que la façon dont il est conduit : tel qu'il est, il s'est relevé de cette chute : on l'a repris plusieurs fois, & enfin il est resté au Théatre.

L'AMOUR A LA MODE,

COMÉDIE

DE M. CORNEILLE DE L'ISLE.

CEtte Comédie a dû avoir un succès marqué en son temps, on y trouve du bon comique, le caractere des personnages assez dans le vrai, sur-

tout celui d'Oronte, qui est l'Amant à la mode, l'intrigue conduite avec art : cependant le dénouement un peu brusqué, quoique tiré du fond du sujet. Voici le compte que l'Auteur rend de cette Comédie dans son Epître Dédicatoire.

« Je vous offre une Comédie d'un » caractere si différent de la derniere » de ma façon qui l'a précédée sur le » Théatre, que quoiqu'elles soient tou» tes deux du même genre, vous ne trou» verez guéres plus de disproportion du » tragique au comique, que des extra» vagances ridicules de Dom Bertrand, » à l'enjouement galant d'Oronte, qui » fait tout en celle-ci : ce n'est pas que » les folies du premier n'ayent eu assez » de partisans, pour me devoir obliger » à n'abandonner pas un style qui m'a » si heureusement réussi. Mais comme » il est bien difficile d'affecter toujours » ce plaisant délicat, qui peut diver» tir les honnêtes gens, sans se mettre » souvent au hazard de tomber dans » la bassesse ; j'ai cru qu'il valoit mieux » traiter un sujet, qui, sans tenir trop » du sérieux, ne donnât pas tout à la » bouffonnerie. Je pense avoir trouvé » ce milieu dans cette Piéce, où vous

1651.

» verrez un personnage d'une humeur
» assez particuliere, & qui bien loin
» d'être fort scrupuleux en matiere d'a-
» mour, ne regarde la constance que
» comme une vertu de Roman (a),
» non qu'il se déclare assez ennemi du
» beau sexe, pour lui refuser l'homma-
» ge qui lui est légitimement dû; au

(a) Acte quatriéme Scene premiere: Cliton, Valet d'Oronte, étonné de la façon d'aimer de son Maître, lui dit :

CLITON.

Plus je vous examine & plus je vous admire;
Tantôt l'œil vif & gai, vous faites le galant,
Tantôt morne & pensif, vous faites le dolent,
Ici l'air enjoué vous faites des merveilles,
Là, de soupirs aigus, vous percez les oreilles;
Je m'y laisse duper moi-même assez souvent;
Vous pleurez, vous riez, & tout cela du vent.
Quels tours de passe-passe ?

ORONTE.

Et mon humeur t'étonne ?

CLITON.

Je n'en connus jamais de si caméléone,
Chaque objet lui fait prendre un jeu tout différent;

ORONTE.

C'est ainsi que l'amour jamais ne me surprend,
Je le brave; & par-là rendant ses ruses vaines,
J'en goûte les douceurs, sans en sentir les peines.

CLITON.

Quoi donner tout ensemble, & reprendre son cœur,
C'est amour ?

ORONTE.

C'est amour, Cliton, & du meilleur.

CLITON.

Mais l'amour n'est-ce pas une ardeur inquiette ?
(Car je suis Grec depuis que j'en tiens pour Lisette.)

» contraire, il s'en acquitte avec si peu » de réserve dans les moindres ren-

1651.

Un frisson tout de flâme, un accident confus,
Qui brouille la cervelle, & rend l'esprit perclus?
Une peine qui plaît encor qu'elle incommode?

ORONTE.

C'est l'amour du vieux temps, il n'est plus à la mode.

CLITON.

Il n'est plus à la mode?

ORONTE.

Il est lourd, & grossier.

CLITON.

Que faut-il faire donc pour le modifier?

ORONTE.

Ma conduite aisément te lévera ce doute:
Examine-la bien.

CLITON.

Ma foi, je n'y vois goûte.
Si vous voulez m'instruire, il faut mieux s'expliquer.

ORONTE.

Ecoute pour cela ce qu'il faut pratiquer:
Avoir pour tous objets là même complaisance,
Sçavoir aimer par cœur, & sans que l'on y pense,
Et conter par coûtume & pour se divertir,
Se plaindre d'un grand mal, & n'en point ressentir,
En faire adroitement le visage interpréte,
N'avertir point son cœur de quoi que l'on promette,
D'un mensonge au besoin faire une vérité,
Se montrer quelquesfois à demi transporté,
Parler des passions, des soupirs & des flâmes,
Et pour ne risquer rien en pratiquant les femmes,
Les adorer en gros, toutes confusément,
Et les mésestimer toutes séparément:
Voilà la bonne régle.

On peut regarder le caractere d'Oronte comme l'original ou du moins l'esquise des petits Maîtres, & des hommes à bonne fortune, qu'on a depuis mis sur le Théatre François.

1651.

» contres, que jamais personne n'of-
» frit son cœur plus libéralement....
» Peut-être que quelques-uns condam-
» neront ses maximes, mais aussi je me
» persuade que vous demeurerez d'ac-
» cord que si sa façon d'aimer n'est pas
» la plus parfaite, elle est toujours la
» plus commode, & que pour vivre
» en estime parmi les Dames, il suffit
» bien souvent de faire porter à la ga-
» lanterie, les livrées de l'amour; c'est
» un genre de politique dont je m'ima-
» gine que l'usage doit être reçu chez
» toutes les Nations, vous ne doute-
» rez pas du moins qu'il ne le soit en
» Espagne: puisque je dois le sujet de
» cette Comédie à Dom Antonio de
» Solis, qui l'a traitée en sa langue
» sous le même titre, de *El Amor*
» *al uso*. »

Il y a toute apparence que le rôle d'Oronte fut joué par le célébre Floridor; à l'égard de celui de Cliton, son Valet, c'est sans aucun doute Jodelet qui le représenta: en voici la preuve.

LISETTE *à Cliton*.

ACTE IV. SCENE VII.

Tu m'abandonnerois, toi que met hors de mise,
Ton poil déja grison, & ta nazillardise?

LA

1651.

LA FOLLE GAGEURE
OU
LES DIVERTISSEMENS DE LA COMTESSE DE PEMBROC,
COMÉDIE
DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

QUoique cette Comédie soit assez foible, cependant l'Auteur, dans son Epître Dédicatoire, en parle avec éloge. Voici ses propres termes : « Cette » Piéce a agréablement diverti toute la » Ville, & toute la Cour ; & on ne s'est » point lassé de vingt réprésentations ; » (l'avis au Lecteur mérite aussi d'en parler.) On y apprend que « le fond de cette » Piéce est tiré de l'Espagnol, & que » Boisrobert en a retouché la marche, » & changé le lieu de la Scene ; qu'il » l'a fait passer à Londres, au lieu que » l'original la mettoit à Naples, & j'ai » cru, ajoute le même Auteur, qu'il » seroit mieux séant de gager & de » railler en liberté devant une jeune

1651.

» Comtesse qui entendoit raillerie ;
» & qui avoit la réputation d'aimer la
» galanterie & les belles choses, que
» devant une grande Reine, à qui on
» devoit plus de respect, & qui ne de-
» voit pas permettre tant de fami-
» liarité. »

Le premier Acte de cette Comédie se passe dans le jardin d'une maison de campagne de la Comtesse de Pembroc, où cette Dame se trouve avec quelques Gentilshommes de son voisinage : après la lecture de quelques petites Piéces de Poësie, la Comtesse dit à la Compagnie.

ACTE I. SCENE II.

LA COMTESSE.

Quelle chose, Messieurs, ici bas tenez-vous,
Pour la plus impossible ? après l'avis de tous
Je vous dirois le mien, si j'en étois capable

. . . .

ACASTE.

La chose que je tiens pour la plus impossible,
Est qu'on puisse agréer, quelque mérite exquis,
Qu'ait un fort honnête homme, & quoi qu'il ait d'acquis,

S'il a dans sa naissance un ascendant contraire,
Voilà mon sentiment.

. . . .

VALERE.

La chose que je tiens pour la plus impossible,
Est qu'une belle femme à l'amour insensible,
Au milieu des respects, puisse jamais changer,
Puisque les miens n'ont pu mon ingrate engager.

LIDAMANT.

Pour moi ce que je trouve encore plus impossible,
Est qu'une belle femme, à l'amour insensible,
Le puisse être aux langueurs, aux soupirs, aux présens,
Aux vers, à la musique, aux soins des courtisans.

TELAME.

Je soutiens le contraire, & qu'il est impossible
Qu'une femme d'honneur aux présens soit sensible.

LIDAMANT *à la Comtesse.*

S'il vous plaît d'en avoir le divertissement;
Je pousserai la chose assez adroitement:

1651.

Car Jaloux d'une ſœur, qu'on eſtime fort belle,
J'apprens qu'il a toujours des Argus auprès d'elle;

LA COMTESSE, *bas.*

Oui, vous m'obligerez, & j'y prendrai plaiſir,
haut.
Sur ce joli ſujet, que je viens de choiſir,
Découvrons, Lidamant, toute votre penſée,
Car par Telame enfin, je la vois traverſée.

LIDAMANT.

Je lui ſoutiens, Madame, & veux gager de plus,
Qu'une femme qu'on garde, eût-elle cent Argus,
Si ſon cœur y conſent, peut avoir des nouvelles
De l'amant qui la ſert, malgré ſes ſentinelles;
Qu'amour, en ſes deſſeins, tout ſeul, la peut ayder,
Et qu'il eſt impoſſible enfin de la garder.

TÉLAME.

Voyez, ce qu'il ſoûtient, je gage le contraire.

LA COMTESSE.

Vous vous engagez-là dans une étrange affaire,

LIDAMANT.

Gagez-vous tout de bon?

TÉLAME.

Oui, mille jacobus,
Que tentant ce dessein, vous resterez confus.

LIDAMANT.

Consignons cet argent dans les mains de
Madame.

LA COMTESSE.

Je vous répons pour lui.

VALERE.

Je réponds pour Télame.

LIDAMANT.

Faisons mieux; que l'argent soit dans une
heure ici:
Je vais quérir le mien.

TÉLAME.

Et moi le mien aussi.
C'est faire à ce beau séxe un trop sensible
outrage.
Je ne suis point soumis au joug du mariage,
Vous sçavez, Lidamant, que je n'ai qu'une
sœur,
Que j'aime & que je garde avec grande
douceur:
Comme elle aime l'honneur, on la garde
sans peine;
Elle n'est, grace à Dieu, ni coquette ni
vaine.

1651.

Mais j'ose dire encor, quand elle le seroit,
Que je pardonnerois à qui la gagneroit :
Car j'y donne bon ordre, & ces présens funestes,
Qui sont contre l'honneur de si fatales pestes,
Jamais jusques chez moi ne peuvent pénétrer, &c.

Voilà ce qui fonde l'intrigue de la Piéce : Lidamant, par le moyen de Philipin son valet, parvient non seulement à s'introduire dans la maison de Télame, d'y voir Diane sa sœur, & de s'en faire aimer, mais encore de l'enlever ; Télame, après avoir perdu sa gageure, consent que sa sœur épouse Lidamant : ce dernier, pour récompenser Philipin de son industrie, lui fait présent des mille jacobus.

Lidamant rend compte à la Comtesse de Pembroc de l'adresse de Philipin. La Comtesse témoigne avoir envie de connoître ce fameux intriguant ; on le fait appeller, & la Comtesse lui dit :

ACTE III. SCENE II.

LA COMTESSE.

Où prens-tu, mon ami, ce grand entendement.

PHILIPIN.

Petit de qualité, de taille & de cervelle,
Tout ce que j'ai de grand, Madame, c'est zéle.

On a de la peine à comprendre comment l'Abbé de Boisrobert, si plaisant dans ses conversations, l'étoit si peu dans ses Piéces de Théatre.

1651.

1652.

SÉLEUCUS,

TRAGI-COMEDIE-HEROIQUE

DE M. DE MONTAUBAN.

CE titre composé fait connoître l'embarras de l'Auteur; on jugera par l'extrait suivant, si celui de Comédie n'étoit pas le plus convenable.

Laodice, Reine de Syrie, abusant de la loi qui ordonne que les Rois sont censés régner jusques au moment de leur inhumation, refuse depuis vingt ans de rendre ce devoir à son époux; différant toujours cette triste cérémonie, qui doit mettre fin à l'autorité dont elle ne se lasse point de jouir; & la faire passer entre les mains de son fils Séleucus. D'un autre côté Olimpie, Reine d'Epire, a usurpé la souveraine puissance, en vertu du testament du feu Roy son mari, au préjudice du Prince Antigonus son fils, qui regarde cet acte comme supposé: ces deux

1652.

Reines ont eu guerre ensemble, la cause n'en est pas fort claire, mais il faut toujours la supposer & ne la pas demander à l'Auteur, qui n'y a peut-être jamais pensé. La Reine de Syrie a appellé à son secours Eumenes, Roy de Cappadoce, à qui elle a promis Alcyonée sa fille en mariage : & Olimpe en offrant la sienne nommée Eriphile à Araxe, Roy de Bythinie, s'est fortifiée par ce secours. Enfin elles font la paix & conviennent de la cimenter par un double hymen, & donner la Princesse Alcyonée à Antigonus, & la sœur de ce dernier, au Prince de Syrie. Cetté alliance entierement conforme aux sentimens du cœur des personnes les plus intéressées, pourroit être conclue dès la premiere Scene, si l'Auteur n'avoit pris soin de la retarder, jusques à la derniere, par des incidens aussi ridicules, que mal imaginés. Sur le point de s'unir, Séleucus & Antigonus prennent querelle, en viennent à des invectives grossieres, & défendent réciproquement à leurs sœurs de songer au mariage proposé ; Eumenes & Araxe apprenant un arrangement si contraire aux paroles qu'ils ont des deux Reines, prennent le parti de

s'assurer d'elles, & de s'accommoder avec les Princes leurs fils.

1652.

ARAXE *aux deux Reines.*

Trouvez bon cependant sans vous en mettre en peine,
Qu'en votre appartement toutes deux je vous mene.

LAODICE.

C'est-à-dire, Seigneur, en honnête prison.

OLIMPIE.

Allons voir les effets de votre trahison.

Au troisiéme Acte, Séleucus, Antigonus, Alcyonée, & Eriphile ont une entrevue, les deux Princes recommencent leur querelle, les deux Princesses font tous leurs efforts pour les appaiser, & enfin y parviennent. Ce raccommodement est ridicule, & ressemble fort à celui des Valets & des Soubrettes de Comédie.

ALCYONÉE.

Calmez ces différends d'où naissent nos miseres,
Et vous deux désormais aimez-vous en beaufreres.

ERIPHILE *à Séleucus.*

Au nom du tendre amour, accordez-moi ce bien,

ALCYONÉE *à Antigonus.*

Embrassez donc mon frere.

ERIPHILE *à Séleucus.*

Embrassez-donc le mien.

1652.

SE'LEUCUS.

Auprès de tant d'appas ma haine n'a plus
d'armes,

ANTIGONUS.

Que vous avez ſur moi d'empire avec des
larmes.
Oublions le paſſé, Prince, & nous embraſ-
ſons.

SE'LEUCUS.

Oublions le paſſé, Prince, & nous uniſ-
ſons.

ALCIONE'E *à Eryphile.*

Princeſſe en ce moment, quelle joye eſt
la nôtre.

ANTIGONUS.

J'adore votre ſœur.

SE'LEUCUS.

Et j'adore la vôtre.

Enſuite de cette réconciliation, les Amans tiennent conſeil, & conviennent que les Princeſſes feindront de conſentir à l'amour des deux Rois, & employeront leur puiſſance pour obliger les Reines à reſtituer le trône de leurs fils, qu'elles retiennent ſi injuſtement: & qu'après cela on cherchera un expédient, pour les dégager de leur parole. La difficulté eſt d'ob-

tenir la démiſſion des Reines : Eumenes & Araxe, déclarent ſéchement, qu'elles ayent à y conſentir, ſinon qu'on va la leur faire donner par la force ; ce morceau eſt très-ſingulier ; nous le joindrons ici comme le plus frappant de la Piéce.

ANTIGONUS *à Olimpie.*

Mais enfin, c'eſt ici que ſolemnellement
Vous devez renoncer, Madame, au teſtament :
Et devant ces témoins, en mes mains le remettre.

OLIMPIE.

Oui perfide, par force on me la fait promettre :
Mais enfin puiſqu'il faut en cette extrémité,
Se faire une vertu de la néceſſité,
Ouvres cette caſſette, & puiſqu'on me l'ordonne,
Tirons-en ce papier, qui porte une couronne.
Grand titre du pouvoir que j'eus juſqu'à ce jour,
Caractères vivans de juſtice & d'amour,
Triſte, & ſecret dépôt des loix d'un grand Monarque,
De ſes ſages conſeils, illuſtre & chere marque,

1652.

Testament en un mot, qui fut mis en mes mains,
Je t'abandonne enfin au pire des humains.
Reconnois de ton Roy la derniere écriture,
Regarde ce cachet, vois cette signature,
Et ne te tache plus de cette impiété,
Qui te fait accuser le tout de fausseté.
Tiens méchant, par mes mains la justice céleste,
Te fait, comme je pense, un présent bien funeste,
Jamais regne naissant, n'eût d'auspices moins beaux,
Puisque je te fais Roy, au milieu des tombeaux.

ANTIGONUS.

Ma réponse pourroit aigrir votre colere,
Il suffit qu'on me rend le trône de mon pere.

ARAXE.

Prince êtes-vous content,

ANTIGONUS.

Oui, Seigneur, je le suis.

EUMENES *à Laodice.*

Faites d'autorité ce qu'elle a fait par crainte.

Madame.

1652.

LAODICE, *montrant le Cercueil de son mari.*

Eh bien, voilà ce mort qui cause vos terreurs,
Pour qui vous demandez des funébres honneurs :
Mais que redoutez-vous, des cendres, de la terre ?
Craignez-vous qu'au Cercueil il vous fasse la guerre ?
Que la flâme, & le fer encor y soient cachés,
Et qu'il sorte du fer de ses os déséchés ?
. . . .
Laissez, à ma douleur ce cher & triste gage ;
Allez lâches tyrans, allez enfants ingrats,
Qui le faites mourir par un second trépas :
Puisqu'un Roy n'a plus rien que sa famille honore,
Qu'il sorte de sa cendre un feu qui vous dévore,
Que dans ce froid Cercueil, son génie enfermé,
Sorte le glaive en main, & de fureur armé :
Qu'il fasse, fils ingrat, ton supplice & le vôtre,
Et que cette moitié, venge l'affront de l'autre.
Couronne, l'ornement de la tête des Rois,
Glaive, la main puissante & la force des loix,
. . . .

1652.

Quittez-moi pour passer en des indignes mains ;
Ingrat n'espere pas que ma main te la donne,
Les prenne qui voudra, quand je les abandonne,
Les prenne le premier qui me voudra venger.

A peine Séleucus, & Antigonus sont-ils satisfaits, que les deux Rois les somment de leurs paroles, & veulent conclure leur mariage : l'arrivée de Léontin les interrompt.

ACTE V. SCENE III.

LÉONTIN *à Eumenes.*

Seigneur, toute la Ville est pleine des Soldats.

EUMENES.

Quels Soldats !

LÉONTIN.

Syriens.

EUMENES.

Je ne le pense pas.

SE'LEUCUS.

Seigneur, il n'est plus temps de vous dissimuler,
Nous sommes les plus forts & nous pouvons parler :
Aux portes du Palais, on voit nos hallebardes,
Et nous ne sommes plus gardés que par nos gardes.

Nous sommes bons amis, Seigneur, ce Prince & moi,
Notre haine apparente abuse votre foi,
Ce nous fût entre nous un utile artifice.
Vous nous aviez trompé, nous nous faisons justice.

ANTIGONUS.

Mais enfin, grace aux Dieux, qui cassent nos promesses,
Nous avons aujourd'hui l'Empire & nos Maîtresses.

SE'LEUCUS.

Prince, prenez ma sœur, puisqu'un Roy vous la donne,
Et la faites chez-vous remplir une couronne.

ANTIGONUS.

Eryphile est à vous, prenez-là de ma main,
Et lui donnez sa place au trône souverain.

LAODICE.

Je te pardonne tout, je te remets ton crime,
Mon fils, je reconnois ton pouvoir légitime,
Puisque par cet hymen, tu combles mes souhaits.

OLIMPIE.

Embrasse-moi mon fils, & nous donne la paix.

1652.

Que de réfléxions à faire sur cette Piéce, si elle en valoit la peine, la construction de la fable, le lieu de la Scene, les fautes contre la Géographie, & le bon sens ; la singularité des loix établies par l'Auteur, & le bas comique qui ne convient tout au plus qu'à de petits bourgeois ; à la versification près, & les régles du Théatre qui y sont mieux observées, on pourroit mettre ce Poëme à côté de ceux de Hardy.

AMARILLIS,

PASTORALE

DE M. DE ROTROU,

Revûe & corrigée par M. Tristan, représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. (a)

A La tête de cette Piéce, on lit l'avis qui suit. « Il y a dix-huit à » vingt ans que feu M. Rotrou ébaucha cette

(a) Le privilége de la premiere édition du Berger extravagant, est daté du vingt-un Avril 1653. en lisant cette Piéce nous avons trouvé la preuve que la Pastorale d'Amarillis avoit été représentée un an devant. Voici le passage : c'est Adrian, parent du Berger extravagant qui rend compte de la façon dont ce dernier s'est gâ-

» cette Pastorale, & qu'il se proposoit
» dès-lors de donner au Théatre, mais
» comme ce genre Dramatique n'étoit
» guéres du temps, il s'avisa de l'habiller
» en Comédie, & la fit depuis mettre
» au jour sous le nom de Célimene. (1)
» Depuis la mort de ce célébre Auteur,
» quelques-uns de ses amis ayant ren-
» contré le premier crayon de sa Pas-
» torale imparfaite, ont cru que c'é-
» toit un Ouvrage qui pourroit plaire
» au Public, pourvû qu'il fût achevé
» par quelque agréable plume. Un bel
» esprit, (2) à leur priere, fit les Stan-
» ces, les Scenes des Satyres, & quel-
» ques autres endroits que vous ver-
» rez; si bien que c'est ici un tableau

(1) Célimene fut jouée en 1633. Voyez Tome V. de cette Histoire, p. 7.

(2) M. Tristan.

---

té l'esprit en lisant le roman d'Astrée, celui des Bergeries de Juliette, &c. & il ajoute:

Enfin de ces Romans la mode ayant cessé,
Son esprit fort long-temps nous parût moins
blessé,
Et certes, cette ardeur s'en alloit réfroidie,
S'il n'eut point *l'autre Hyver* hanté la Comédie;
Son obstination à voir l'*Amarillis*,
Lui remit dans la tête, & houlete & brebis,
Il me traîna même à ce vilain spectacle,
Presque de vers en vers il y crioit miracle,
D'aise à peine il pouvoit se tenir dans sa peau;
Tout lui sembloit charmant, tout lui sembloit
nouveau.
Jamais attention ne fût plus assiduë,
Cent fois on l'a jouée, & cent fois il l'a vûe.

1652.

» où deux différens pinceaux ont con-
» tribué, & fait une union assez belle,
» puisque généralement le Peuple & la
» Cour y trouvent beaucoup de di-
» vertissement; & confessent que c'eut
» été dommage que cette Pastorale
» n'eut point été mise en lumiere. »

En confrontant *La Célimene* avec Amarillis, on trouve même sujet, même marche, & mêmes Scenes; Tristan a seulement supprimé dans celle-ci environ deux cens vers; mis en Stances les monologues; & ajouté trois Scenes de Satyres, qui ne tiennent en aucune façon à l'intrigue de la Pastorale. Comme ces Scenes de Satyre firent une partie de la réussite; nous allons en placer ici une, pour que le Lecteur juge par lui-même du mérite de cette épisode.

ACTE II. Scene I. Les trois Satyres.

PREMIER SATYRE.

As-tu vu dans ce fond, ces deux belles
Bergeres,

SECOND SATYRE.

Trop pour leurs intérêts: fussent-elles légeres,
Comme les jeunes daims qu'en courrant
j'atterai,
Avant qu'il soit longtemps je les attraperai.

1652.

TROISIE'ME SATYRE.

Pour se mieux délasser au bord d'une fontaine,
De se laver les piés elles prenoient la peine,
Et lorsque librement & sans penser à nous ;
Elles se retroussoient jusques sur les genoux,
On n'a qu'à remarquer vos mines & vos gestes,
On vous prendra tous deux pour bouquins fort modestes.

* SECOND SATYRE.

Mais il faut revenir enfin à nos moutons,
Ces filles vont partir, marchons & nous hâtons.

PREMIER SATYRE.

Si nous les attrapons pour contenter nos flâmes,
Comment en ferons-nous, nous n'avons que deux femmes,
Pour trois.

TROISIE'ME SATYRE.

Dessus ce point il sera débatu,
Nous pourrons, les ayant, tirer au court-fétu;
La plus petite paille ira chercher fortune :
Et les deux plus heureux en prendront chacun une.

SECOND SATYRE.

Il n'est point de fêtu, de paille, & du hazard,
Nous nous gourmerons bien, où j'en aurai ma part.

1652.

TROISIE'ME SATYRE.

Il faut prendre devant ces animaux sauvages,
Puis après de leurs peaux, nous ferons le partage, &c.

Il faut présentement rendre un compte succint du sujet de la Pastorale d'Amarillis.

Bélise, aimée de Tyrenne, apprend de la bouche de cet amant, qu'il cesse d'être le sien pour devenir celui d'Amarillis; Bélise fait de vifs reproches à Tyrenne de son inconstance, & ensuite, elle le raille sur le peu de progrès qu'il a fait sur le cœur d'Amarillis.

TYRENNE.

Epargnes un malheureux, & quelque qualité,
Dont jadis son esprit ait le mien enchanté,
Crois que tu pourrois peu sur cette ame inhumaine,
Qu'en mon lieu tu serois dans une étrange peine,
Elle n'estime rien que ses propres appas,
Venus, sous mon habit, ne la toucheroit pas.

On ne peut rien gagner sur cette ame insensible.

BELISE.

Et si je lui plaisois ?

TYRENNE.

Tu ferois l'impossible.

BELISE.

Si tu veux en avoir le divertissement,
Tu n'as qu'à m'envoyer un de tes vêtemens,
Tu riras de la feinte, & je suis assez vaine,
Pour espérer l'honneur de fléchir l'inhumaine;
Sous le nom de ton frere, & sous celui d'amant,
Je percerai son cœur plus dur qu'un diamant,
Je n'arrivai que hier, & n'étant pas connue,
Il m'est aisé de feindre, & de tromper sa vue.

TYRENNE.

Ce divertissement ne peut être que doux,
De voir Cléonte * amante & Tyrenne jaloux,
Mais après cet effet que je trouve admirable,
Tu ne me feras plus qu'un objet adorable,
De tes vœux dépendra tout mon contentement,
Et je mépriserai l'amante pour l'amant.

* C'est le nom que Bélise prend, lorsqu'elle s'habille en homme.

BELISE.

Je ne t'oblige à rien, & fais cette entreprise,
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise.

1652. Le dessein de Bélise réussit au mieux, non-seulement elle donne de l'amour à Amarillis pour elle, mais elle inspire une aussi vive passion à Daphné, sœur d'Amarillis ; enfin Bélise se fait connoître, Amarillis désespérée d'avoir été trompée donne la main à Philidas qui l'aime depuis long-temps, Daphné en fait de même pour Célidon ; & Tyrenne revient à Belise & l'épouse. Le jeu des Acteurs, plus que le mérite de cette Piéce a causé sa réussite ; il falloit pourtant que l'on comptat beaucoup sur son succès ; car avant sa premiere représentation, de Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, fit les vers suivant en forme d'affiche.

> C'est à ce coup qu'Amarillis,
> Avec les roses & les lis,
> Que la nature a mis sur son charmant visage,
> Dans notre Hôtel va faire rage,
> . . . .
> Enfin, Messieurs, c'est à ce coup,
> Que vous allez rire beaucoup,
> . . . .
> Car nos Satyres amoureux,
> Dans l'espérance d'être heureux,

Et de jouir de leurs Bergeres,
Vous diront mille mots nouveaux,
Et puis de leurs jambes légeres
Vous danseront ensuite un balet des plus beaux.

Le succès d'Amarillis ayant comblé l'espérance des Acteurs, le même de Villiers fit le morceau suivant, dans le goût du premier.

Ne vous a-t-elle pas charmez,
Notre Amarillis adorable?
N'est-il pas vrai que vous l'aimez,
Autant presque qu'elle est aimable,
. . . .
Venez donc tous les curieux,
Venez, apportez votre trogne,
Dedans notre Hôtel de Bourgogne,
Venez en foule, apportez-nous
Dans le parterre quinze sols,
Cent dix sols dans les galeries,
. . . .
Et pour ajouter à la chose,
Puisqu'il nous faut prendre congé, (a)
Nous vous dirons, bon soir la rose,
Par l'admirable *Sot vengé*. (b)

(a) C'étoit apparamment à la clôture de leur Théatre avant Pâques, que cette représentation se donna.

(b) Comédie en vers de huit sillabes, & en un Acte, de Raymond Poisson, grand pere du Sieur Poisson, actuellement Comédien du Roy. Ce dernier vers de Villiers, nous apprend l'année que fut représenté le *Sot vengé*.

1652.

La Pastorale d'Amarillis eut une réputation si marquée, que M. le Président Tubeuf, Intendant des Finances, dans une Fête qu'il donna au Roy (Louis XIV.) & à toute sa Cour, à Ruel le Lundi 25. du mois de Juin 1653. fit représenter cette Piéce. Voici de quelle façon Loret en parle dans sa Muse Historique du 30 Juin suivant.

Muse Historique, du Samedi 30. Juin 1653.

Tubeuf fit Lundi grand régale,
A toute la maison Royale,
Dans Ruel célébre & beau lieu,
Qui fut à défunt Richelieu,
La collation y fut grande,
Et même extrêmement friande,
. . . .
On y bût frais, quoiqu'il fit chaud,
Et l'on y briffa comme il faut,
Ensuite la troupe Royale,
Représenta la Pastorale,
Que l'on nomme l'*Amarillis*,
Dont les intrigues sont jolis,
Et dans laquelle la Baronne, (1)
Une assez aimable personne,
Au cinq ou sixiéme feuillet,
Joue un assez plaisant roller, (2)

(1) Mademoiselle Baron Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.

(2) Mademoiselle Baron jouoit le rôle de Bélise, qui s'habille en homme.

Mais

1652.

Mais outre mains autres Spectacles,
Qui pourroient passer pour miracles,
Le libéral Monsieur Tubeuf,
Leur fit voir un balet tout neuf,
Qui n'avoit qu'un récit grotesque,
Mais si bouffon & si burlesque,
Que vrai, comme je vous le di,
Chacun en fut tout ébaudi,
Le sujet de la mascarade
Qui plût grandement d'abordade,
Et dont Beaubrun, peintre d'honneur,
Etoit dit-on l'entrepreneur,
Fut que l'*Infante Baguenaude*,
D'esprit niais, d'humeur badaude,
Acceptoit gratieusement,
Badélory pour son amant,
Là leurs noces s'y célébrerent,
Les jeux de Cartes s'y trouverent,
Trefle, Pique, Cœur & Carreau,
Qui danserent un air nouveau, (*a*)
Chaque danseur ou personnage,
De bien caprioler fit rage,

(*a*) M. Corneille de l'Isle dans sa Comédie du *Triomphe des Dames*, représentée le sept Août 1676. employa ce même balet des Cartes. Depuis M. Pannart donna un pareil divertissement à l'Opera Comique, sous le titre de *Dom Quichotte chez la Duchesse*, ou *Le Royaume de Cartenie*, qui fut éxécuté le neuf Juillet 1734.

1652.

Enfin mainte personne a ry,
Dudit Seigneur Badélory :
Et j'ai sçu de la voix publique,
Que ce balet Badélorique,
Donna du divertissement
Assez Badéloriquement.

LUBIN,
OU
LE SOT VENGÉ,
COMÉDIE

En vers de huit sillabes & en un Acte,

PAR M. RAIMOND POISSON,

Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique cette Piéce porte le titre de Comédie, elle ne peut cependant passer que pour une Farce d'une assez maigre invention. Lubine, femme de Lubin, autrefois distributeur des billets d'un Opérateur, a un Compere qui vient souper, & coucher chez elle tous les soirs : voici le détail que Lubin en fait, Scene sixiéme.

. . . .

Car je suis battu comme un diable,

1652.

D'un drole qui fait les yeux doux,
Qui mange & qui couche chez nous,
N'est-ce pas pour être en colere ?
Elle l'appelle son compere,
Il est prêt d'elle jour & nuit,
Il couche dans notre grand lit,
Moi dessous dans une roulette,
Ma femme dans une couchette,
Sous un pavillon chaudement,
Le soir on me dit rudement,
Coupe du pain bis, & du beurre,
Et te vas coucher de bonne heure,
Quand j'ai soupé de mon pain bis,
Que j'ai décrotté leurs habits,
Que toute ma besogne est faite,
Je me jette dans ma roulette,
Mais elle, & son passionné,
Sont jusques à minuit sonné......

M. Ragot, amant rebuté de Lubine, aborde Lubin, & après lui avoir reproché sa lâche complaisance pour sa femme, & le Compere, ajoute:

M. RAGOT.

SCENE X.

Sçachez qu'étant aux Antipodes,
L'on me fit présent d'un trésor,
Qui vaut plus d'un million d'or,
Et si ce n'est qu'une racine,
Laquelle mise sur l'échine,

1652.

D'une femme, fut-ce un démon,
La rend plus douce qu'un mouton.

LUBIN.

Peste l'admirable racine,
D'où peut venir son origine.

M. RAGOT.

Du pied d'un arbre que j'ai vû,
Qu'avoit planté Lusseucru,
. . . .
Mais ne connoissois-tu pas ma femme?

LUBIN.

Oui, c'étoit une bonne lamme,

M. RAGOT.

Trois coups la rendirent d'abord,
Plus douce qu'un enfant qui dort,
Mais il faut dedans ta mémoire,
Mettre quatre mots de grimoire,
Et les dire, autrement ma foi,
Les coups retourneroient sur toi.

LUBIN.

Ah! je veux donc bien les apprendre,
Avant que de rien entreprendre.

M. RAGOT.

Oui, car il les faut prononcer
Auparavant que commencer.

LUBIN.

Vraiment, pour cesser d'être esclave,

M. RAGOT.

Tasse, rouzi, friou titave,

1652.

Lubin apprend ces quatre mots, battonne sa femme, & chasse le Compere; M. Ragot vient apprendre le succès de son conseil, & finit ainsi la Piéce.

Si vous menez Jean, Jacques ou Blaise;
Enfin quelque ami qui vous plaise,
Faire chez vous quelque repas,
Que votre femme n'aime pas,
Et qu'elle vous fasse la mine,
Venez emprunter ma racine.

LUBIN.

Par elle mon sort a changé;

M. RAGOT.

Voilà, Messieurs, le Sot vengé.

RAIMOND POISSON.

RAIMOND POISSON, Auteur & Acteur du Théatre François, étoit fils d'un Mathématicien sçavant, dit M. Titon du Tillet, dans son Parnasse François, *in-folio*, *n*°. 154. *page* 442. Raimond Poisson, semble dans sa jeunesse avoir eu quelques principes de Chirurgie, si l'on s'en rapporte à l'Epître suivante, qui est de sa façon, & qui en nous apprenant une avanture assez plaisante, nous instruit de l'état de sa fortune.

1652.

Poësies diverses de Raimond Poisson.

*A Monsieur le Vicomte de * * **

Je chante ici les faits de votre adolescence,
Où se trouvent mêlés ceux de mon ignorance;
Vous-même m'en avez fait rire plus d'un jour,
Ma Muse vous en veut divertir à son tour.

Poisson, qui veut vous faire rire,
S'avise ici de vous écrire,
En vers mal tournés & méchans,
Fut connu de vous vers ce tems,

Que vous couchiez encore à Paris, non à. . . .
Avec Madame de. . . . .

Vous faisiez ses tendres amours,
Et cela lui dura toujours!
Pour vous, si vous eutes du tendre,
Vous n'en eutes pas à revendre:
Bref, le temps, petit à petit
Vous fit croître, & tout vous grandit:
Vous couchâtes lors avec d'autres,
Et vous fîtes si bien des vôtres,
Que vous eutes je ne sçais quoi:
Bref, vous eûtes besoin de moi:
Je m'escrimois de la lancette.
Vous & moi, fûmes en cachette,
Mais vous, beaucoup plus que moi, car
Vous redoutiez Monsieur. . . . . .
Mais je laisse-là sa mémoire,
Et je reviens à mon histoire.

1652.

Nous fûmes donc, sans page ni laquais
Chez mon pere, auprès du Palais,
Qui logeoit au cinquiéme étage:
Ne pouvant monter davantage,
(Car sa chambre étoit un grenier)
Nous entrâmes, moi le premier,
Pour prendre la meilleure chaise,
Croyant vous y mettre à votre aise,
Mais mes soins furent superflus,
Le temps s'étoit assis dessus,
Et comme à tout perdre il travaille,
Il en avoit usé la paille.
Cependant je vous y saignai,
Et je crois que je vous tirai
Dans une petite terrine,
Qui tenoit environ chopine,
Trois pallettes de sang d'agneau:
Le corail n'étoit pas plus beau;
J'en avois quelque confidence,
Mais c'étoit de mon ordonnance,
Je n'en voulus pas tirer moins.
Pourtant par mes ignorans soins,
En huit jours l'affaire en fut faite,
Je vis votre santé parfaite,
Et tout le mal alla si bien,
Que Monsieur . . . . . . n'en vit rien.

Après la mort de son pere, Poisson encore très-jeune, s'attacha à Monsieur le Duc de Créqui, Chevalier des ordres

1652.

du Roy, premier Gentilhomme de sa Chambre, & Gouverneur de Paris, qui voulut bien l'honnorer de ses bontés. Poisson en marqua sa reconnoissance dans une Epître adressée à ce même Seigneur, alors Maréchal de France. Après lui avoir demandé le congé de son beau-frere, Cavalier dans le Régiment de M. de Cadrieux, & qui étoit tombé malade à l'armée, il ajoute :

Poësies diverses de Raimond Poisson.

On fait pour un vieux domestique,
Ce qu'on ne feroit pas pour quelqu'autre, je croi;
Ce vieux Domestique, c'est moi,
Moi qui reçus de vous le nom de Belleroche,
Dans un lieu d'Orléans, où l'on tournoit la broche,
C'étoit un cabaret que l'on nommoit je crois,
Les trois Maures ou les trois Rois.
Vous étiez encor là, suivi d'un rien qui vaille,
Je pense que c'étoit ou la Plante, ou Briaille,
Je ne sçais quelle route ils ont choisi tous deux,
S'ils vont en Paradis, ils seront bien heureux
Mais je reviens à mon Baptême,
Lequel fut fait sans eau, sans sel, huille ni crême;
Le vin d'Espagne seul fit l'office de tout,
J'en fus mouillé de l'un à l'autre bout.

V

1652.

Car après j'en bus comme un chantre ;
Bref, je fus baptisé jusques dedans le ventre.
Ensuite, il me souvient ençor,
Que je reçus de vous douze beaux louis d'or,
J'en avois bon besoin, mais pour ce bon office,
J'en ai présentement mille à votre service, &c.

« Le goût que Poisson prit pour la » Comédie, fut si violent, que sans » considérer les avantages que Mon» sieur le Duc de Créqui auroit pu lui » faire, il le quitta pour aller jouer la » Comédie en Campagne. » Ce fut sans doute au plûtard vers 1650. ou 1651. car en 1653. Poisson étoit Acteur de la Troupe de Bourgogne. En 1680. cette même Troupe ayant été réunie à celle de Guénégaud, Poisson y passa avec ses camarades.

Parnasse François, in-folio, p. 442.

Le talent supérieur de Poisson pour les rôles Comiques, & principalement pour celui de Crispin, qu'il imagina & qu'il adopta, soutenu d'un esprit agréable, & rempli de saillies, le firent connoître de toute la Cour, & même du Roy (Louis XIV.) qui lui donna plusieurs marques de sa bonté & de sa libéralité. Nous croyons à ce

sujet devoit rapporter l'Epître suivante, ainsi que le remerciment qui la suit.

1652.

AU ROY.

Poësies mê-lées de Raimond Poisson.

A ceux qui se mêlent d'écrire,
On dit que vous donnez de quoi (a)
Cependant je m'en mêle, Sire,
Et vous ne songez pas à moi.

Me ferez-vous passer pour buse?
Souvent les enfans de ma Muse,
Par d'heureux cas fortuits, vous ont desen-nuyé;
Ah! Sire, que votre suffrage,
De ma veine tremblante eut enflé le courage,
Si vous ne m'eussiez oublié.

Vous divertir est une chose
Qui me doit rendre assez content;
Plut à Dieu que la *Bellerose*, (b)
Prit cela pour argent comptant;
Mais mille francs, ce mot m'assomme,
Sire, c'est la fâcheuse somme,

(a) Cette Epître doit avoir été composée en 1661. car ce fut en cette année que le Roy accorda des pensions aux gens de Lettres de son Royaume, & à quelques étrangers.

(b) Mademoiselle de Bellerose, Comédienne retirée après la mort de Bellerose son mari, & à laquelle Poisson faisoit une pension de cent pistoles.

Que d'année en année elle tire de moi :
J'en ai le cœur gros, l'ame triste,
Voyez si j'ai besoin d'être mis sur la liste,
Je vous en fais juge, grand Roy.

Oui, Sire, donner tous les ans,
Mille francs à la Bellerose,
C'est trop pour moi, j'ai six enfans
Grand Roy, donnez-en quelque chose.
Je ne sçais pas comme ma main
Mit mon nom sur ce parchemin;
Je ne pourrai jamais plus cherement écrire :
Mille livres par an ! j'avois perdu l'esprit,
Ah ! n'étoit que mes vers vous ont diverti,
Sire,
Je souhaiterois bien n'avoir jamais écrit.

Quand je mis la main à la plume,
Pour grifonner ces maudits traits,
La Bellerose avoit un rhume,
Qu'elle avoit fait venir exprès.
Qui l'auroit cru, Sire ? je signe,
Sur la bonne foi de sa mine,
Qui dans sept ou huit jours promettoit son trépas :
C'étoit ma flateuse espérance :
Mais, Sire, elle & le rhume étoient d'intelligence,
La traîtresse n'en mourut pas.

1652.

Oui, Sire, j'en fus affronté,
Ses douleurs n'étoient pas mortelles;
Elle est en parfaite santé,
J'en ai de trop sures nouvelles :
De trois mois en trois mois, je vois un Paysan,
Qui me croit quelque partisan,
M'apporter un reçu de l'argent que je donne;
Et notre Hôtel étant de si peu de rapport;
C'est bien, Sire, Dieu me pardonne,
De trois mois en trois mois, lui souhaiter la mort.

Pourtant si vous vouliez, grand Roy,
Comme elle n'est point ma parente,
Que sa vie ou sa mort me fut indifférente,
Vous n'auriez qu'à payer pour moi;
Je n'attendrois plus d'heure en heure,
Celle où j'aspire qu'elle meure;
Vous changeriez mon triste sort;
Oui triste, je le puis bien dire,
Car si je n'espere en vous, Sire,
Je n'espérerai qu'en la mort.

POISSON.

Cette Epître valut à Poisson quatre cent livres de pension, que le Roy eut la bonté de lui accorder : en voici le remerciment.

1652.

Poësies diverses de Raimond Poisson.

AU ROY.

Monarque adoré dans la paix,
Et redoutable dans la guerre,
Toi qui te rends par tes hauts faits
Admirable à toute la terre,
Louis, qu'on fait pour toi de vœux,
Que sous ton regne on est heureux !
Grand Roy, tout l'univers t'adore,
Le Turc, le Sarmate, le Maure,
Viennent de leurs climats pour te voir un moment,
Auprès de toi, César, Scipion, Aléxandre,
Ne font pas leur étonnement.
Et moi, grand Roy, j'avoue ingénuement,
Que je ne sçais par où m'y prendre,
Pour te faire un remerciment.
Par une bonté surprenante,
Tu m'as donné quatre cent francs de rente,
Je ne te remercirois point ?
Non, Grand Roy, je ne puis être ingrat à ce point,
Je jure, & c'est hazard, si quelqu'un n'en murmure,
Mais nécessairement, Sire, il faut que je jure,
Et que ta Majesté puisse voir en effet,
Si je suis insensible au bien qu'elle m'a fait;

1652.

Que ma famille soit de malheur poursuivie,
Et que la Bellerose ait vingt ans de santé,
Si je passe jamais un seul jour de ma vie,
Sans prier pour ta Majesté.

Furetteriana, page 28.

« Poisson étoit bien venu par-tout. » Monsieur de Colbert lui avoit nommé un enfant, ce qui lui avoit donné entrée chez ce Ministre, à qui » il portoit quelquefois des vers à sa » louange. Un jour qu'il y fut après » y avoir été plusieurs fois pour tâcher » d'obtenir un emploi pour le filleul, » mais jusqu'alors inutilement; il salua M. Colbert, & lui dit qu'il apportoit quelques vers qu'il prenoit » la liberté de lui présenter. Le Ministre rebuté de pareilles Piéces, lui » coupa la parole, & le pria très-fortement de ne lui point lire ses vers. » Vous n'êtes faits, vous autres, continua M. Colbert, que pour nous » incommoder de la fumée de votre » encens. Monseigneur, dit Poisson, » je vous assure que celui-ci ne vous » fera point de mal à la tête. M. de » Maulévrier, & toute la compagnie, » impatient de voir les vers de Poisson, prierent instamment M. Colbert de les lui laisser dire; ce qu'il

» permit, à condition qu'il n'y auroit » point de louanges. Poisson commen- » ça ainsi :

1652.

Ce grand Ministre de la paix,
Colbert, que la France révere,
Dont le nom ne mourra jamais.....

» Poisson, dit M. de Colbert, vous » ne me tenez pas votre parole, ainsi » finissez : la Compagnie insista, & » Poisson le pria de si bonne grace, » qu'il permit d'achever.

Eh bien, tenez, c'est mon Compere :
Fier d'un honneur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

M. de Colbert accorda sur le champ à Poisson, pour son fils, un emploi de Contrôleur Général des Aydes.

« On peut dire, que Raimond Poisson, a été un des plus grands Comédiens pour le Comique, qui ait paru » sur notre Théatre. Il avoit tous les » talens nécessaires pour sa profession, » & sur-tout un naturel merveilleux. » C'étoit un homme d'une assez grande » taille, bien facé, ayant la bouche » grande, mais garnie de belles dents.* » Quelques-uns ont dit que dans son

Parnasse François, in-fol. p. 448.

* Son portrait a été gravé par Edelinck.

1652.

» habillement de Crispin, il y avoit
» ajouté des bottines, à cause qu'il
» avoit les jambes extrêmement me-
» nues, mais il y a plus d'apparence
» de croire qu'il paroissoit en bottines
» sur le Théatre, parce que dans sa
» jeunesse, les rues de Paris, dont à
» peine la moitié étoit pavées, & fort
» mal propres, obligeoient les gens de
» pié, & sur-tout les domestiques, de
» se mettre en bottines pour faire des
» courses. »

Raimond Poisson quitta la Comédie à la clôture du Théatre, avant Pâques de l'année 1685. & mourut en 1690. sur la Paroisse de Saint Sauveur, où il fut enterré. De six enfans qu'il eut, (a) un seul prit le parti de la Comédie, c'est le célébre Paul Poisson, qui succéda à son pere dans les mêmes rôles qu'il avoit joué, & qui le remplaça avec beaucoup de succès; c'est de quoi nous rendrons compte à la suite de cette Histoire.

(a) On nous a communiqué une copie du Contrat de mariage de *Marie Poisson*, fille de Raimond Poisson, & de Demoiselle Victoire *Guérin*, avec Etienne Cuvillier, Renoqeur & Valet de Chambre ordinaire du Roy, du 4. Septembre 1676. ce Contrat fut passé en présence du Roy, de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, & de toute la famille Royale.

Avant

1652.

Avant de donner le Catalogue chronologique des Comédies de Raimond Poisson, nous croyons devoir placer ici une partie de l'Epître du *Poëte Basque*, Comédie dédiée à *M. Franchin*, Conseiller au Parlement de Toulouse, où l'Auteur parle d'une façon assez plaisante, de sa Comédie du Poëte Basque, & de ses autres productions Théatrales.

Epître dédicatoire du Poëte basque, Comédie de Poisson.

« Cette Piéce est trop peu considérable pour vous l'offrir..... la vérité » est, que je croyois faire une Piéce » admirable, que je vous l'avois destinée avant qu'en avoir fait un vers... » J'espérois qu'elle iroit de pair avec » le Menteur, que sa réussite passeroit » celle du Cid; mais je me suis trompé. Cependant jamais Piéce ne m'a » plus coûté, non pas pour l'impression, car le Libraire est fort généreux, & est assurément le meilleur » de mes amis. Il a voulu l'imprimer à » ses dépens de la meilleure grace du » monde. Quoique je ne sois qu'une » cinquiéme partie d'Auteur, (a) j'ai » plus d'amis Libraires, qu'un Auteur

(a) Comme Poisson n'avoit fait jusqu'alors que des Comédies en un Acte, il se regardoit comme un cinquiéme d'Auteur.

1652.

» tout entier. Ils sont tous infatués de
» ce que je fais ; ils me disent sans
» cesse, que mes Piéces ne se peuvent
» payer, & je vois bien qu'ils ont rai-
» son ; car personne n'en achette : si
» eux & moi n'en faisions des présens,
» nul n'en auroit que nous ; & ce n'est
» pas faute qu'ils ne crient de toute
» leur tête quand je suis à la boutique :
» *J'ai les Comédies de M. Poisson* »
» *Messieurs, voyez ici* ; & c'est-là que
» la joye secrette d'un petit Auteur de
» rien, ne se peut exprimer. J'avoue
» aussi qu'entendre son nom éclater
» dans le Palais par la bouche d'un Li-
» braire, est quelque chose de bien glo-
» rieux. J'ai grace à mon génie, reçu
» cet honneur, & gouté la joie de me
» voir imprimé : mais je crois que celle
» de se voir vendre est toute autre ; &
» c'est celle-là que je n'ai point encore
» sentie, quoique j'aye exprès été qua-
» tre ans de suite fort souvent au Pa-
» lais. Je me souviens pourtant, qu'un
» matin, je pensai bien avoir entiere
« satisfaction là-dessus ; il ne s'en fallut
» presque rien. Un honnête homme
» voulut donner trois sols du *Baron*
» *de la Crasse*, & le Libraire en me
» montrant, lui dit, tenez voilà l'Au-

» teur, qui sçait bien que je ne les
» puis donner à moins de cinq, la re-
» lieure m'en coute deux. Dès aussitôt,
» cet homme, quoique mal vêtu, ne
» manqua ni de civilité, ni d'esprit.
» Il m'aborda, me traita d'illustre, &
» d'admirable; me dit qu'il avoit mille
» fois remarqué dans mes Ouvrages le
» plus beau génie du monde; enfin il
» m'accabla de tant de louanges, que
» je ne pûs m'empêcher de lui faire pré-
» sent de la Piéce qu'il vouloit achetter.
» Il me parla de la Comédie, & des
» Poëtes, avec tant d'esprit, qu'il me
» fut aisé de le prendre pour un hom-
» me de lettres; aussi se trouva-t-il un
» des plus fameux sécretaires de Saint
» Innocent. Il me fit offre de son ser-
» vice, en me montrant sa tombe, ou
» sa place sous les Charniers; car nous
» revinmes du Palais ensemble, nous
» nous séparâmes-là, & je m'applaudi en
» secret d'en avoir si bien jugé. Voilà,
» Monsieur, l'un des plus grands avan-
» tages que cinq ou six bagatelles,
» que j'ai mises au Théatre, sous le
» nom de Comédie, m'ont procuré
» avec justice. Cependant j'en ai dédié
» une partie aux gens de la plus haute
» qualité, & l'autre aux plus délicates

1652.

1652.

» plumes de notre siécle, avec autant
» de fierté, que si j'avois été Mon-
» sieur Corneille, & si elles eussent été
» plus belles que Rodogune, Cinna,
» & Pompée...... enfin je voulois
» à toute force faire le grand Auteur,
» moi qui ne sçait presque pas lire, &
» qui n'ait étudié que Lazarille de Tor-
» mes, Buscon & Fortunatus..... La
» louange qu'un nombre d'adulateurs
» donnent également à une bagatelle,
» comme au Poëme le plus parfait,
» acheve bien de gâter les gens. Après
» la représentation de quelques-uns
» des miens, je m'en suis vû acca-
» bler dans notre Hôtel, par ceux qui
» n'y payent point. L'on ne peut rien
» voir de plus plaisant, me disoient-
» ils, personne n'écrit si naturelle-
» ment que vous; il est impossible de
» mieux faire dans ce genre, & vous
» devriez écrire sans cesse. J'avalois
» tout cela comme du Nectar, & le
» cœur enflé comme un balon, j'al-
» lois le lendemain au Palais, exprès
» pour m'y faire voir, car je m'ima-
» ginois que chacun m'y devoit re-
» garder avec admiration. Il en est
» quelques-uns, beaucoup plus habiles
» que moi, mais qui ne sont guéres

» moins foibles sur la bonne opinion
» d'eux-mêmes, qui avalent cette fu-
» mée d'aussi bon cœur que je faisois,
» & qui, si je ne me trompe, en ava-
» leront autant & plus que moi, avant
» qu'en être étouffé. »

Catalogue Chronologique des Comédies de Raimond Poisson.

LUBIN, *ou* LE SOT VENGÉ, Comédie en vers & en un Acte, 1652.

LE BARON DE LA CRASSE, Comédie en vers & en un Acte, dans laquelle se trouve celle du ZIG-ZAG, 1662.

LE FOU DE QUALITÉ, Comédie en vers & en un Acte, 1664.

L'APRE'S SOUPÉ DES AUBERGES, Comédie en vers & en un Acte, 1665.

LE POETE BASQUE, Comédie, en vers & en un Acte, dans laquelle se trouve celle de LA MEGERE AMOUREUSE, en Juin 1668.

LES FAUX MOSCOVITES, Comédie en un Acte & en vers, Octobre 1668.

LES FEMMES COQUETTES, *ou* LES PIPEURS, Comédie en vers & en cinq Actes, 1670.

LA HOLLANDE MALADE, Comédie en un Acte & en vers, 1672.

1652.

Les Foux divertissans, Comédie en trois Actes & en vers, 14. Novembre 1680.

Le Bon Soldat, Comédie en un Acte & en vers, 10. Octobre 1691. Cette Comédie est composée d'une partie de celle des Foux divertissans; nous en parlerons plus amplement sous l'année qu'elle fut représentée.

SOLYMAN, OU L'ESCLAVE GÉNÉREUSE, TRAGÉDIE

DE M. JACQUELIN. (a)

CEtte Tragédie est très foible, tant par le plan, la conduite, que les caracteres. Solyman, Rival de son fils

(a) Nous ne connoissons que le nom de cet Auteur, qui est peut-être le même M. Jacquelin, Trésorier des Bâtimens, à qui fut dédiée la traduction Anonyme du Berger fidéle, fait en Italien, & en prose françoise, pour l'utilité de ceux qui doivent apprendre les deux langues : imprimée à Rouen en 1648. Ceci n'est qu'une conjecture.

1652.

Bajazet, apprend que ce Prince & Sélim son frere, sont prêts à décider par le sort des armes, leurs prétentions à l'Empire ; le feu de cette division si dangereuse, est étouffé dans sa naissance par les soins & la prudence de Roxelane ; par ses conseils généreux, le Sultan pardonne à Bajazet & lui céde Aspasie, l'objet de leur commun amour. Comme l'Auteur n'a donné que ce seul Ouvrage, nous croyons devoir faire connoître son talent du côté de la versification. Solyman ouvre le second Acte, accompagné du Moufti & du Grand Visir, & demande leur avis sur la conjoncture où il se trouve.

SOLYMAN.

Je n'ai point combattu sans gagner de victoires,
Toutes mes actions ont augmenté ma gloire ;
J'ai vû tout réussir, les desseins que j'ai faits,
Et l'Europe & l'Asie en sentent les effets.
Tant d'ennemis vaincus tant de forces domptées,
Tant de fameux exploits, des places remportées,
Mais tout ce grand bonheur, que j'ai tant
Quand j'en ai cru jouir, ne m'a point contenté,

1652.

De quoi me sert aussi l'invincible puissance,
Qui range tant d'états sous mon obéissance,
Si jamais l'union ne regne entre mes fils,
Et si je ne puis voir leurs discords assoupis ?
La grandeur seulement n'est pas ce qui contente,
Sans le repos d'esprit, la couronne est pesante,
Et pour grand que l'on soit, s'il reste des desirs,
On ne sçauroit manquer d'avoir des déplaisirs.
Le peuple ne croit pas, dans son erreur grossiere,
Que satisfait en Prince, on peut souffrir en pere;
Et que c'est un grand mal de se voir obligé,
De paroître content, quand on est affligé.
Dur & funeste effet, dans le rang où nous sommes,
De ne pouvoir agir comme les autres hommes:
Et de nous voir privés de notre liberté,
Avec tant de puissance, & tant d'autorité.

LES

1652.

LES ILLUSTRES FOUX,

COME'DIE

DE M. BEYS.

EN lisant cette Comédie, on conjecture que les Comédiens voulant remettre au Théatre l'Hôpital des Foux, du même Auteur, prierent celui-ci de revoir cette Piéce; il y fit quelques petites corrections, & en changea le titre. Voila tout ce qu'on peut dire de la Comédie des Illustres Foux, qui vraisemblablement n'a pas dû avoir un grand succès.

LES TROIS ORONTES,

COME'DIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

AVant de parler de cette Comédie, nous croyons devoir placer le passage suivant, pris du Ménagiana, édition de Paris, IV. Vol. 1715.

« Un des meilleurs Contes de Boisrobert est celui des Trois Racans.

Ménagiana, Tome III. pag. 83. 85.

1652.

„ Deux amis de M. le Marquis de Ra-
„ can, sçurent qu'il avoit rendez-
„ vous pour voir Mademoiselle de
„ Gournay; elle étoit de Gascogne,
„ fort vive, & un peu emportée de
„ son naturel : au reste, belle esprit,
„ & comme telle, elle avoit témoigné
„ en arrivant à Paris, une grande im-
„ patience de voir M. de Racan,
„ qu'elle ne connoissoit pas encore de
„ vûe; un de ces Messieurs prévint
„ d'une heure ou deux celle du rendez-
„ vous, & fit dire que c'étoit M. de
„ Racan qui demandoit à voir Ma-
„ demoiselle de Gournay; Dieu sçait,
„ comme il fût reçu. Il parla fort à Ma-
„ demoiselle de Gournay des Ouvrages
„ qu'elle avoit fait imprimer, & qu'il
„ avoit étudiés exprès : enfin, après un
„ quart-d'heure de conversation, il
„ sortit, & laissa Mademoiselle de
„ Gournay fort satisfaite d'avoir vû
„ M. de Racan. A peine étoit-il à trois
„ pas de chez elle, que l'on vint an-
„ noncer un autre M. de Racan, elle
„ crut d'abord que c'étoit le premier
„ qui avoit oublié quelque chose à lui
„ dire, & qui remontoit; elle se pré-
„ paroit à lui faire un compliment là-
„ dessus, lorsque l'autre entra, & fit

1652.

» le sien ; Mademoiselle de Gournay
» ne pût s'empêcher de lui demander
« plusieurs fois s'il étoit véritablement
» M. de Racan, & lui raconta ce qui
» venoit de se passer. Le prétendu
» Racan, fit fort le fâché de la Piéce
» qu'on lui avoit jouée, & jura qu'il
» s'en vengeroit : bref, Mademoiselle
» de Gournay fut encore plus contente
» de celui-ci, qu'elle ne l'avoit été de
» l'autre, parce qu'il la loua davanta-
» ge ; enfin il passa chez elle pour le
» véritable Racan, & l'autre pour un
» Racan de contrebande. Il ne fai-
» soit que de sortir, lorsque M. de Ra-
» can en original, demanda à parler
» à Mademoiselle de Gournay. Si-tôt
» qu'elle le sçût elle perdit patience ;
» quoi encore des Racans, dit-elle,
» néanmoins on le fit entrer ; Made-
» moiselle de Gournay le prit sur un
» ton fort haut, & lui demanda s'il
» venoit pour l'insulter ; M. de Ra-
» can, qui d'ailleurs n'étoit pas ferré
» parleur, & qui s'attendoit à une
» autre réception, en fut si étonné,
» qu'il ne pût répondre qu'en balbu-
» tiant ; Mademoiselle de Gournay qui
» étoit violente, se persuada tout de
» bon que c'étoit un homme envoyé

1652.

» pour la jouer, & défaisant sa pan-
» touffle, elle le chargea à grand coups
» de mule, & l'obligea de se sauver.
» J'ai vû jouer cette Scene par Boisro-
» bert en présence du Marquis de Ra-
» can, & quand on lui demandoit si
» cela étoit vrai, ouida, disoit-il, il
» en est quelque chose. »

Le Conte des trois Racans est dans M. de Callieres, *p.* 282. de son traité *Des bons mots, & des bons Contes*; mais l'Original dès l'an 1628. se trouve sous d'autres noms dans *Le Francion* de Sorel, *Livre* 10.

Note de M. de la Monnoye, idem, p. 85.

Il est très-probable que l'avanture de M. le Marquis de Racan a fourni à Boisrobert le sujet de sa Comédie des trois Orontes, quoi qu'il en soit, voici de quoi il s'agit dans cette Piéce.

Amidor, riche Bourgeois de Paris, a promis en mariage sa fille Caliste à Oronte, Gentilhomme de Bordeaux, qui doit arriver incessamment. Caliste aime Cléante, qui n'est point connu de son pere, ce qui fait naître à Cléante le dessein de se présenter à Amidor, sous le nom d'Oronte, avant que celui-ci arrive; ce stratagême, dans lequel la mere de Caliste, & Caliste elle-même entrent, est dérangé

par l'arrivée d'un second Oronte, qui muni d'une Lettre du pére du véritable Oronte, soutient son rôle parfaitement. Ce nouvel Oronte est Cassandre, Demoiselle de Bordeaux, Amante d'Oronte, qui vient déguisée en homme, & sous le nom de son amant, rompre son mariage avec Caliste : cependant le vrai Oronte se présente devant Amidor, qui le prenant pour un imposteur, le traite très-mal ; on imagine aisément la suite de cette intrigue ; Cléante & Cassandre se font connoître ; Oronte qui croyoit sa Maîtresse morte, se réconcilie avec elle, & Amidor consent que Cléante épouse Caliste. (*a*) Cette Comédie, dont le sujet est assez plaisant pour le fond, est mal rangé, rempli de Scenes décousues & tristement comiques. Elle se trouve imprimée dans le Recueil des meilleures Piéces du Théatre François, Tome VII.

(*a*) Le sujet de cette Piéce a fourni celui *des Trois Gascons*, Comédie en un Acte & en prose, de M. Boindin ; représentée le Samedi quatre Juin 1701.

1652.

NICOMEDE,

TRAGEDIE

DE M. CORNEILLE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

CE vers d'Horace, par lequel M. Corneille termine son avis au Lecteur, peint admirablement le génie qui regne dans tous ses Ouvrages : trop géné par les bornes, où les anciens s'étoient renfermés, & dédaignant de s'attacher scrupuleusement à leurs préceptes, il a voulu au contraire les assujettir à son caractere d'esprit ; ce dessein est hardi, & il faut que l'événement justifie cette hardiesse : dans une liberté de cette nature, on demeure coupable à moins que d'être fort heureux. Voici encore une nouvelle preuve de cette heureuse hardiesse. « La Tragédie de Nicomede, » dit M. Corneille, est une Piéce d'une » constitution assez extraordinaire ; » aussi est-ce la vingt & uniéme que » j'ai fait voir sur le Théatre, & aprés

Avis au Lecteur & examen de Nicoméde.

1652.

» y avoir fait réciter quarante mille
» vers, il est bien mal aisé de trouver
» quelque chose de nouveau, sans s'é-
» carter un peu du grand chemin, &
» se mettre au hazard de s'égarer : la
» tendresse & les passions qui doivent
» être l'ame des Tragédies, n'ont au-
» cune part à celle-ci ; la grandeur de
» courage y regne seule, & regarde son
» malheur d'un air si dédaigeux, qu'il
» n'en sçauroit arracher une plainte ;
» elle y est combattue par la politique,
» & n'oppose à ses artifices qu'une
» prudence généreuse, qui marche à
» visage découvert, qui prévoit le pé-
» ril sans s'émouvoir, & ne veut point
» d'autre appui que celui de sa vertu,
» & de l'amour qu'elle imprime dans
» tous les cœurs des Peuples...... La
» représentation n'en a point déplû (*a*),
» & ce ne sont pas les moindres vers
» qui soient partis de ma main ; mon
» principal but a été de peindre la po-
» litique des Romains au dehors ; &

(*a*) Les Princes étant sortis de prison dans le temps qu'on représentoit *Nicoméde*, quelques vers donnerent matiere à des applications qui augmenterent le succès de cette Tragédie. *M. Jolly, avertissement des Poëmes Dramatiques de M. Corneille.*

1652.

» comme ils agissoient impérieusement
» avec les Rois leurs alliés, leurs maxi-
» mes pour les empêcher de s'accroî-
» tre, & le soin qu'ils prenoient pour
» traverser leur grandeur, quand elle
» commençoit à devenir suspecte à
» force de s'augmenter & de se rendre
» considérable par de nouvelles con-
» quêtes. C'est le caractere que j'ai
» donné à leur République, en la per-
» sonne de son Ambassadeur Flami-
» nius: à qui j'oppose un Prince intré-
» pide, qui voit sa perte assurée sans
» s'ébranler, & qui brave l'orgueil-
» leuse masse de leur puissance, lors
» même qu'il en est accablé: ce Héros
» de ma façon, ajoute-il, sort un peu
» des régles de la Tragédie, en ce qu'il
» ne cherche point à faire pitié par
» l'excès de ses infortunes, mais le suc-
» cès a montré que la fermeté des
» grands cœurs, qui n'excite que l'ad-
» miration dans l'ame du Spectateur,
» est quelquefois aussi agréable que
» la compassion que notre art nous
» ordonne d'y produire par la répré-
» sentation de leurs malheurs.

» Nicoméde, (dit M. de Fontenelle)
» est opprimé par le crédit de sa belle-
» mere auprès de Prusias, & par l'ar-

» tificieuse politique des Romains, il
» ne se plaint jamais; jamais il ne cher-
» che à attendrir le Spectateur; mais
» la fermeté de son courage, l'intrépi-
» dité avec laquelle il regarde la plus
» grande puissance qui fut alors sur la
» terre; les nobles railleries qu'il en
» fait, lui gagnent plus les cœurs que
» ne feroient les plus douloureuses
» plaintes du monde; & s'il ne faisoit
» quelquefois un peu trop le jeune
» homme; ce seroit le plus beau ca-
» ractere qui fut sur la Scene; ce ca-
» ractere est naturellement si agréa-
» ble, qu'il ne laisse pas de plaire, lors
» même qu'il est vicieux. »

1652.

Après avoir rendu raison de la dis-position de sa Piéce & des changemens qu'il a fait à l'histoire, M. Corneille passe à l'éxamen, & avoue qu'elle est une de celles pour qui il se sent plus d'amitié. « Aussi, (ajoute-il) n'y re-
» marquerai-je que le défaut de la fin
» qui va trop vîte; & l'on peut même
» trouver quelque inégalité de mœurs en
» Prusias & Flaminius, qui après avoir
» pris la fuite sur la mer, s'avisent tout
» d'un coup de rappeller leur courage,
» & viennent se ranger auprès de la
» Reine Arsinoé, pour mourir avec

1652.

» elle en la défendant. Flaminius y
» demeure en assez mauvaise posture,
» voyant réunir toute la famille Roya-
» le, malgré les soins qu'il avoit pris
» de la diviser, & les instructions qu'il
» en avoit apportées de Rome, il s'y
» voit enlever par Nicoméde, les af-
» fections de cette Reine & du Prince
» Attale, qu'il avoit choisis pour ins-
» trumens à traverser sa grandeur, &
» semble n'être revenu que pour être
» témoin du triomphe qu'il remporte
» sur lui. »

Aux premieres représentations de cette Tragédie, Prusias & Flaminius ne paroissoient pas au dénouement. Nicoméde témoignoit seulement à sa belle-mere le déplaisir qu'il avoit de ce que la fuite du Roy ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances; cela ne démentoit pas le fait Historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude. Mais le goût des Spectateurs accoutumés à voir tous les personnages rassemblés à la conclusion de cette sorte de Poëme, fut cause, dit M. Corneille, de ce changement « où je » me résolus, (continue-il,) pour leur » donner plus de satisfaction, bien » qu'avec moins de régularité. »

1652.

Quoique ce Poëme ne soit pas aussi parfait que plusieurs du même Auteur qui l'ont précédé : cependant le sublime des sentimens du principal personnage, & cette sorte de versification particuliere à cette Tragédie, & qu'on ne trouve point ailleurs, éblouit & fait disparoître une partie de ses défauts. Nous ne pouvons cependant finir cet article, que par la réfléxion sensée & délicate que M. de Fontenelle fait sur le rôle de Nicomede.

Réfléxion sur la poëtique du Théatre : Section 42.

« Le Héros ne doit jamais avoir » tort, & il faut lui en épargner jus» ques à la moindre apparence ; s'il y » a un mauvais côté, c'est au Poëte à » le cacher, & à peindre son visage » de profil. Il faut montrer Aléxandre » vainqueur de la terre, mais non pas » yvrogne & cruel. M. Corneille a pé» ché contre cette régle, quoique d'une » maniere assez peu sensible : Nicome» de, dont le caractere est très-noble, » & d'une fierté très-aimable, brave » sans cesse & insulte Attale son jeu» ne frere, & par conséquent en don» ne fort mauvaise opinion au Specta» teur, qui est assez disposé à suivre » le sentiment du Héros, quand il » l'aime : cependant à la fin, Attale

1652.

» fait une action de générosité, qui
» tire Nicomede lui-même d'un grand
» péril ; on est fâché que Nicomede ait
» si mal connu Attale, & qu'il ait eu
» tant de mépris pour un homme, qui
» le méritoit si peu ; de plus, c'est une
» espéce de honte pour Nicomede, que
» d'être tiré d'affaire par celui dont il
» faisoit si peu de cas ; il faut compter
» que le Spectateur aime le Héros avec
» délicatesse, & que la moindre chose
» qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui
» fait une impression désagréable. »

DOM JAPHET D'ARMENIE, COMÉDIE

PAR M. SCARRON.

ON auroit tort de vouloir éxaminer cette Piéce du côté de l'intrigue. On voit assez qu'elle n'en a point, & que le peu qu'elle en présente, n'est que pour se conformer aux usages du Théatre qui l'éxigent absolument, & avoir occasion d'introduire le principal personnage. D'ailleurs l'o-

1652.

riginal de cette Comédie est Espagnol, on sçait que les Ouvrages Dramatiques de cette nation, brillent plus par l'esprit que par la conduite, & que M. Scarron, comme Traducteur, avoit plus de talent pour y ajouter des plaisanteries & du burlesque, que pour en corriger les défauts; ce n'est que pour jouir du plaisir que peut faire un ridicule outré, qu'on va aux réprésentations de cette Piéce qui s'est conservée sur la Scene, & non pour analiser les caracteres des personnes ou le plan, qu'on n'apperçoit presque que par réfléxion. Le sujet est cependant heureux & comique; nul n'étoit plus convenable, & ne laissoit une plus libre carriere au génie de l'Auteur, naturellement porté au Burlesque; (*a*) les folies,

(*a*) L'ép[illegible] au Roy que M. Scarron a mis à la tête, ne l'est pas moins dans son genre. Comme elle est très-courte, & qu'elle sert à établir la date de l'Ouvrage, nous ne ferons aucune difficulté de la transcrire.

AU ROY.

SIRE,

« Quelque bel esprit » qui auroit aussi bien » que moi à dédier un » Livre à Votre Majesté, » diroit en beaux ter- » mes, que vous êtes » le plus grand Roy du » monde, qu'à l'âge de * » quatorze à quinze ans, » vous êtes plus sçavant » en l'art de régner, » qu'un Roy barbon, » que vous êtes le mieux » fait des hommes pour » ne pas dire des Roys, » qui sont en petit nom-

* Louis XIV. naquit en 1638.

1652.

les extravagances, les éxagérations les plu fortes, & tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, se trouve ici dans sa véritable place. On avoit déja joué les Matamores, les Parasites & autres caracteres imaginaires. Celui de Dom Japhet n'est guéres plus raisonnable; mais du moins, il est fondé suivant toutes les apparences sur une vérité historique; c'étoit une mode parmi les Princes & les Grands, d'avoir à leurs gages des plaisans & des foux, dont les discours servoient à les divertir: cette mode n'est pas entierement passée, mais il

» bre, & enfin que vous » portez vos armes jusques au Mont Liban, » & au-delà, tout cela » est beau à dire, mais » je ne m'en servirai » point ici, cela va sans » dire. Je tâcherai seulement de persuader à » Votre Majesté, qu'elle ne se feroit pas » grand tort, si elle me » faisoit un peu de bien; » si elle me faisoit un » peu de bien, je serois » plus guai que je ne » suis; si j'étois plus » guai que je ne suis, je » ferois des Comédies » enjouées, si je faisois » des Comédies enjouées, » Votre Majesté en seroit divertie; si elle » en étoit divertie, son » argent ne seroit pas » perdu. [illegible] cela conclut si [illegible]airement, » qu'il me semble que » j'en serois persuadé, si » j'étois aussi-bien un » grand Roy, comme » je ne suis qu'un pauvre malheureux; mais » pourtant de Votre » Majesté,

Le très-humble, très-obéïssant & très-fidéle sujet & serviteur,

SCARRON.

1652.

n'en faudroit user que comme le Commandeur de cette Comédie, pendant vingt-quatre heures tout au plus; on peut donc conjecturer que celui que l'Empereur Charles-Quint avoit choisi pour ce divertissement, & qui suivant l'expression de M. Scarron, devoit être le *Cacique des Foux*, étoit plus propre qu'aucun autre à servir de modele; nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer les endroits comiques d'une Piéce qui l'est entierement, & aussi connue qu'aucune autre qui soit au Théatre; nous ne rapportons que deux morceaux qui nous paroissent être absolument de M. Scarron, ou qu'il a du moins rendu dans le goût de notre nation. Dom Japhet fait quelques questions au Bailly d'Orgas, & affecte un stile inconnu à ce bon Villageois.

ACTE II. SCENE I.

JAPHET.

Bailly?

LE BAILLY.

Monsieur,

JAPHET.

Le Bourg est-il chargé de tailles?

Est-il noblifié de vives antiquailles?

1652.

LE BAILLY.

Je ne vous entends pas.

JAPHET.

A-t-il des Houbereaux ?

LE BAILLY.

Encore moins.

JAPHET.

J'entends de ces Gentilhommeaux,
Ces tireurs en volant, ces tyrans de Village,
Des Nobles ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Et de plus d'un étage ?

LE BAILLY.

Je ne vous entends plus.

JAPHET.

Je veux dire les uns
Nobles comme le Roy, les autres fort communs,
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambigue,
Qu'on reconnois vilains dès la premiere vue ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

En grand nombre ?

LE BAILLY.

Environ sept ou huit.

JAPHET.

JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Des enfans, en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Déja grands ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Mal encombre,
Puisse arriver à qui me répond toujours oui.

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Ha le traître ! hé, quoi tout aujourd'hui,
Il consentira donc ?

LE BAILLY.

Oui Monsieur.

JAPHET.

Ha j'enrage.
Dis-moi, non, malheureux, & change de langage,
Confesse seulement une fois.

1652.

LE BAILLY.

Mais Monsieur,
Je ne vous entends point, &c.

JAPHET.

Bailly, dans votre bourg
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui?
Le bon Bailly me va répondre encor que oui.

LE BAILLY.

Je ne vous entends point; je ne sçais que vous dire.

JAPHET.

Je ne sçais si je dois le quereller, ou rire:
Esprit bouché, dis-moi, joue-t'on dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dez?

LE BAILLY.

Oui tout le jour,
On ne fait autre chose.

JAPHET.

Ont-ils de belles filles?

LE BAILLY.

Oui Monsieur, pour ma part j'en ai deux fort gentilles.

JAPHET.

Quel âge,

LE BAILLY.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

JAPHET.

Fy, vous n'avez encor que des petits-enfans,

Ne s'en trouve-il point qui soient déja
venues ?
Je ne hais point cela, mais je les veux
charnues.

FOUCARAL.

Mon Maître est dégoûté.

LE BAILLY.

La fille à Jean Vincent,
Le Collecteur du Bourg, seule en vaut plus
d'un cent.

ACTE III.

SCENE IV.

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'Empereur,
De vous bien régaler, de plus il amplifie
D'un brevet de Marquis, Dom Japhet d'Armenie.

JAPHET.

L'Empereur mon Cousin me donne un
Marquisat !
Bon parent, par mon chef, le présent n'est
pas fat.
Un Marquisat pourtant est chose fort commune,
La multiplicité de Marquis importune,
Depuis que dans l'état on s'est Enmarquisé,
On trouve à chaque pas un Marquis supposé.

1652.

DOM ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé
Roche-Soles,

JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les poles,
Il n'en est pas un tel ; son nom vient d'un
Rocher,
D'où l'on voit tous les jours mille soles
pécher,
Dont la dîme est à vous.

JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique,

JAPHET.

Le château du Marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

JAPHET.

Il durera long-temps ; les habitans du lieu
Moriques, ou Chrétiens,

FOUCARAL.

Grands Serviteurs de Dieu

JAPHET.

Les Dames ?

FOUCARAL.

Elles sont, & courtoises & belles.

JAPHET.

Douces ?

FOUCARAL.

Comme du lait.

JAPHET.

Je les aime bien telles.

Et des Convents combien ?

FOUCARAL.

Neuf.

JAPHET.

Des Paroisses ?

FOUCARAL.

Huit.

JAPHET.

Y prend-t-on des manteaux ?

FOUSCARAL.

Par-ci par-là la nuit.

JAPHET.

Tant-pis ; y souffre-t-on quelques filles de joye ?

FOUCARAL.

Selon,

JAPHET.

Et le Seigneur fait-il battre monnoye ?

1652.

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

JAPHET.

Lieu public pour les Comédiens ?

FOUCARAL.

Fort beau.

JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens,
Je les trouve bouffons ; mais toi que j'interroge,
Est-tu natif du lieu, pour en faire l'éloge ?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif.
Le Juge en est févere.

JAPHET.

On y fait donc justice.

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

1653.

LA MORT D'AGRIPPINE, VEUVE DE GERMANICUS, TRAGÉDIE

De M. Cirano Bergerac.

LE sujet de cette Tragédie est la conspiration de Séjan, favori de Tibere, contre cet Empereur, dans laquelle Agrippine entre ; la conspiration de Séjan est découverte, & convaincu de son crime il perd la vie, ainsi qu'Agrippine. Ce Poëme Dramatique est follement conduit, & rempli de vers durs & enflés, mais en des endroits mâles & pleins d'images. Nous allons donner quelques passages des uns & des autres ; Agrippine fait à sa Confidente le récit de la victoire que Germanicus remporta sur les Allemans :

Acte I. Scene I.

Déja notre Aigle en l'air balançoit le tonnerre,
Dont il devoit bruler la moitié de la terre,
Quand on vint rapporter au grand Germanicus,
Qu'on voyoit l'Allemand sous de vastes écus,

1653. Marcher par un chemin couvert de nuit sans nombre.
L'éclat de notre acier en dissipera l'ombre,
Dit-il, & pour la charge, il leva le signal,
Sa voix donna la vie à des corps de métal.
Le Romain par torrens se répand dans la plaine,
Le Collosse du Nord se soûtient à grand peine:
Son énorme grandeur ne lui sert seulement
Qu'à montrer à la Parque un plus grand logement;
Et tandis qu'on heurtoit ces murailles humaines,
Pour épargner le sang des Légions Romaines,
Mon Héros ennuyé du combat qui traînoit,
Se cachoit presque entier dans les coups qu'il donnoit,
Là des bras emportés, là des têtes brisées,
Des troupes en tombant sous d'autres terrassées,
Font frémir la Campagne au choc des Combattans,
Comme si l'univers trembloit pour ses enfans,
De leurs traits assemblés l'effroyable descente,
Forment entre eux & la nue une voûte volante,
Sous

1653.

Sous qui ces fiers tyrans, honteux d'un sort pareil,
Semblent vouloir cacher leur défaite au Soleil.
Germanicus y fit ce qu'un Dieu pouvoit faire,
Et Mars, en le suivant, crut être téméraire.
Ayant fait du Germain la sanglante moisson,
Il prit sur leurs Autels leurs Dieux même à rançon,
Afin qu'on sçût un jour par des exploits si braves,
Qu'un Romain dans le Ciel peut avoir des esclaves,

. . . .

Du couchant à l'aurore ayant porté la guerre,
Notre Héros parût aux deux bouts de la terre,
En un clin d'œil si prompt qu'on peut dire aujourd'hui,
Qu'il devança le jour qui courroit devant lui,
On crût que pour défendre en tous lieux notre Empire,
Ce Jupiter sauveur se vouloit reproduire,
En passant comme un trait tant de divers climats,
Que d'un degré du Pôle, il ne faisoit qu'un pas.

1653.

Dans ces pays brulés, où l'arêne volante,
Sous la marche des siens étoit étincelante,
De Cadavres pourris il infecta les airs,
Il engraissa de sang leurs stériles déserts,
Afin que la moisson pouvant naître en ces plaines,
Fournit de nourritures aux Légions Romaines,
Que par cet aliment notre peuple orgueilleux,
Suçat avec leur sang quelque amitié pour eux,
Et qu'un jour le succès d'un combat si tragique,
Pût réconcilier l'Europe avec l'Afrique;
Enfin tout l'univers il se feroit soumis,
Mais il eut le malheur de manquer d'ennemis.

Térentius, Confident de Séjan, après avoir envain employé les discours les plus forts pour détourner cet ingrat favori du dessein qu'il a d'assassiner Tibere; ajoute,

ACTE II. SCENE IV.

TERENTIUS.

Respecte, & crains des Dieux l'effroyable tonnerre,

SÉJANUS.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre,
J'ai six mois pour le moins à me moquer des Dieux,
Ensuite je ferai ma paix avec les Cieux.

TE'RENTIUS.

Ces Dieux renverſeront tout ce que tu
proposes,

SÉJANUS.

Un peu d'encens brûlé, rajuſte bien des
choſes,

TE'RENTIUS.

Qui les craint, ne craint rien.

SÉJANUS.

Ces enfans de l'effroi,
Ces beaux rien qu'on adore, & ſans ſçavoir
pourquoi,
Ces altérés du ſang des bêtes qu'on aſſom-
me,
Ces Dieux que l'homme a fait & qui n'ont
point fait l'homme,
Des plus fermes états ce fantaſque ſoutien,
Va, va Térentius qui les craint, ne craint
rien.

TE'RENTIUS.

Mais s'il n'en étoit point, cette machine
ronde....

SE'JANUS.

Oui, mais s'il en étoit, ſerois-je encor au
monde?

Finiſſons par le récit qu'Agrippine fait à ſa Confidente; & après avoir parlé de toutes les victoires de Germanicus, elle

1653. le dépeint près de mourir, empoisonné par Pison, ministre des cruautés de Tibere.

ACTE III. SCENE I.

AGRIPPINE.

Te souviens-tu du temps qu'au fort de ses douleurs,
Couronné dans son lit de ses amis en pleurs,
Il crioit, ô Romains cachés-moi cette offrande,
C'est un bras non des yeux que mon sort vous demande,
Mes plus grands ennemis n'ont rien tant desiré,
Que de me voir un jour digne d'être pleuré,
A de plus hauts pensers élevez donc votre ame;
Pleurer Germanicus, c'est le venger en femme,
On me plaindra par-tout, où je suis renommé,
Mais pour vous vengez-moi, si vous m'avez aimé,

Mémoire pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres de la République des Lettres, par le Pere Niceron, T. XXXVI. article de Cirano Bergerac.

« Gueret parlant dans *sa Guerre des* » *Auteurs*, de Cirano, y introduit » Balzac, qui lui reproche les pointes » fades, & les impiétés dont cette » Tragédie est remplie; la mauvaise » réputation de l'Auteur sur le fait de » la Religion, donna occasion à l'a- » vanture plaisante que M. de la

1653.

» Monoye rapporte dans ses additions
» au Ménagiana, (édition de 1715.)
» Tome II. page 25. Un jour qu'on
» jouoit l'Agrippine, des badauts aver-
» tis qu'il y avoit des endroits dange-
» reux; après les avoir tous ouis sans
» émotions; enfin lorsque Séjan, résolu
» à faire périr Tibere qu'il regardoit
» déja comme sa Victime, vient à dire
» sur la fin de la quatriéme Scene du
» quatriéme Acte.

Frappons, voilà l'Hostie. (a)

» Ne manquerent pas de s'écrier, ah
» le méchant! ah l'athée! comme il
» parle du Saint Sacrement. »

CIRANO. Mémoire pour servir à l'Histoire des Personnes Illustres de la République des Lettres, par le Pere Niceron, T. XXXVI. p. 226. & suivantes.

CIRANO, (Savinien) BERGERAC, naquit vers l'an 1620. à Bergerac en Gascogne, lieu dont il a joint le nom au sien, en s'appellant Cirano Bergerac, & non point de Bergerac, comme il paroît plus naturel de le faire.

(a) Voici le Couplet de Séjanus, il finit la quatriéme Scene du quatriéme Acte.

Une secrette horreur tout mon sang envahit,
Je ne sçais qui me parle, & je ne puis l'entendre,
Ma raison dans mon cœur s'efforce de descendre,
Mais encor que ce bruit, soit un bruit mal distinct,
Je sens que ma raison, le céde à mon instinct;
Cette raison pourtant redevient la maîtresse,
Frappons, voilà l'Hostie, & l'occasion presse,
Aussi-bien, quand ce coup me pourroit accabler,
Séjanus peut mourir, mais il ne peut trembler. *

* M. de la Motte dans sa Tragédie Lyrique d'Amadis de Grece, a employé presque le même vers, *Amadis peut mourir, mais il ne sçauroit craindre*.

1653.

Son pere qui étoit bon Gentilhomme, le mit dans sa premiere jeunesse chez un Curé de Campagne, qui avoit plusieurs Pensionnaires qu'il instruisoit, il n'y fit pas de grands progrès dans l'étude, ainsi on le retira pour l'envoyer à Paris, il y étudia au Collége de Beauvais, du temps du Principal Grangier, & ce fût sous ce Principal qu'il fit son *Pédant joué.* Ayant entendu parler du célébre Philosophe Gassendi, qui étoit pour lors Précepteur du fameux Chapelle, & qui se faisoit un plaisir de donner des leçons, non seulement à son disciple, mais encore à Moliere, à Bernier, & à quelques autres jeunes gens ausquels il avoit reconnu d'heureuses dispositions pour la philosophie.

Cirano, jeune homme vif & turbulent, voulut aussitôt entrer en société avec les disciples de Gassendi; & il fallut bon gré, malgré l'y admettre; après qu'il eût intimidé par ses menaces le Maître & les Disciples, à qui d'ailleurs il fit connoître par le brillant & les saillies de son esprit, qu'il n'étoit pas indigne de cette faveur.

Comme il étoit avide de sçavoir, & qu'il avoit une mémoire fort heureuse,

il sçut profiter des leçons de Gassendi, & se fit un fonds de bonnes choses.

1653.

Cependant un de ses amis lui conseilla de se mettre dans le service, & le fit entrer Cadet au Régiment des Gardes, qui étoit alors le poste, où la jeune Noblesse faisoit son apprentissage des armes ; il n'avoit que dix-neuf ans, lorsque M. de Corbon Castel-Jaloux, le prit dans sa Compagnie, & les Gascons qui composoient presque seuls cette Compagnie, le regarderent bientôt comme le démon de la bravoure, parce qu'il ne se passoit presque point de jour qu'il ne se battit en duel, ce qui étoit dans ce temps le plus prompt, & presque l'unique moyen, de faire connoître son courage.

Ce qu'il y a de louable dans Cirano, c'est qu'il n'avoit point de querelle de son chef, & qu'il ne fit tant de combats qu'en qualité de second, étant naturellement très-brave, & ardent à servir ses amis. C'est du moins ce qu'en dit M. le Bret dans son éloge, mais cela est contredit par ces paroles du *Ménagiana*, Tome III. page 240. « Cirano étoit grand féraileur, son » nez qu'il avoit tout défiguré, lui avoit » fait tuer plus de dix personnes, il

1653.

» ne pouvoit souffrir qu'on le regardât,
» & il falloit aussitôt mettre l'épée à
» la main. »

Cirano se trouva au siége de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps, & ensuite étant au siége d'Arras en 1640. il fût blessé d'un coup d'épée dans la gorge.

Les incommodités que lui laisserent ces deux blessures, le peu d'espérance qu'il avoit d'être avancé; faute d'un patron auprès duquel son génie libre le rendoit incapable de s'assujettir, & l'amour qu'il avoit pour les belles lettres, le firent entierement renoncer au métier de la guerre. Il composa depuis plusieurs Ouvrages, où l'on découvre beaucoup de feu, & d'imagination. Le Maréchal de Gassion, qui aimoit les gens d'esprit & de cœur, souhaita de l'avoir auprès de lui, mais son humeur indépendante l'empêcha d'accepter ce parti; cependant à la fin, pour plaire à ses amis qui le pressoient de se faire un patron à la Cour; il se mit auprès de M. le Duc d'Arpajon en 1653.

Se retirant un soir, il reçût par mégarde à la tête, un coup d'une Piéce de bois, & ce coup lui causa une ma-

ſadie qui dura quinze ou ſeize mois, & le conduiſit à la fin au tombeau.

1655.

Abandonné dans cet état par le Duc d'Arpajon, il fût ſecouru par le Grand Prevôt de Breſſe, nommé Renaud de Boiſclairs, qui le garda quatorze mois dans ſa maiſon, d'où s'étant fait tranſporter à la Campagne dans celle de ſon couſin de Cirano, il y mourut cinq jours après, l'an 1655. à l'âge de trente-cinq ans.

Il s'étoit déſabuſé quelque temps avant ſa mort de pluſieurs maximes dangereuſes ſur la Religion, & il avoit renoncé au libertinage dont il avoit été ſoupçonné pour mener une vie plus Chrétienne; comme une de ſes parentes, Religieuſe aux Filles de la Croix dans le Fauxbourg Saint Antoine, avoit beaucoup contribué à ſa converſion, il voulut être enterré dans leur Egliſe, & ſon corps y fut tranſporté.

Il étoit fort ſobre en ſon manger, & ne buvoit que rarement du vin, il avoit un extrême reſpect pour le beau ſexe, & ſon bien n'étoit pas moins à ſes amis qu'à lui; c'eſt la louange que M. le Bret & Richelet lui donnent.

1653. Il ne faut chercher ni de la justesse ni du jugement dans les Ouvrages de Cirano ; on n'y trouve que du feu & de l'imagination : ces dernieres qualités leur ont fait trouver quelque grace devant Boileau, qui en parle ainsi dans le quatriéme *Chant de son art Poëtique.*

> J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
> Que ce vers, où Motin, se morfond & nous glace.

Parmi les Œuvres de Cirano, on trouve les deux Piéces suivantes.

La Mort d'Agrippine, Veuve de Germanicus, Tragédie, 1653.

Le Pédant joué, Comédie en Prose & en cinq Actes, 1654.

LE BERGER EXTRAVAGANT, *COME'DIE*

De M. Corneille de l'Isle.

Nous dirons peu de choses de cette Comédie, qui n'est fondeé que sur les extravagances d'un homme,

dont l'esprit s'est dérangé par la lecture des Romans de Bergeries ; les personnages qui se prêtent & se réjouissent de ses folies Pastorales paroissent plus foux que lui, & on ne sçait où tout cela les conduits : au reste il y a des détails qui peuvent avoir donné une espéce de succès à la Piéce. Voici comme l'Auteur en parle dans son Epître Dédicatoire.

1653.

« Vous avez tant de part à la pro» duction de cette Pastorale, que l'of» fre que je vous en fais, se doit plû» tôt appeller une restitution, qu'un » présent ; en effet, vous ne m'en avez » pas seulement inspiré le dessein.... » Je suis obligé d'avouer que ç'a été » vous qui avez formé mon caractere ; » puisque ç'a été vous qui m'avez fait » remarquer les plus aimables extra» vagances de Lisis *, mais avec une » éxagération si charmante, qu'il ne » m'étoit plus guéres difficile de réduire » en vers avec quelque grace, ce que » je vous en oyois dire si agréablement » en prose : après cela il me semble » que vous devez prendre assez d'inté» rêt en sa bonne ou mauvaise fortu» ne, pour vous engager à le défendre » contre ceux qui prétendent tirer

* C'est le nom du Berger extravagant.

1653.

» avantage de sa foiblesse, & le traiter
» de ridicule, à cause qu'il est extra-
» vagant. Ce n'est pas qu'il n'y ait déja
» long-temps qu'il fait vanité de sa
» folie; & ce qu'un autre tiendroit à
» honte, ne lui ait été assez glorieux
» pour l'avoir obligé depuis plusieurs
» années, à paroître sans confusion,
» devant ceux-mêmes qui, par délica-
» tesse d'esprit, font profession ou-
» verte de n'approuver que fort peu
» de choses; il est vrai qu'il tient cet
» avantage d'une des meilleures plu-
» mes de notre temps (*a*); mais comme
» il n'y a rien qui ne devienne hors
» de mode avec le temps; peut-être
» que ce qui fut alors si agréable en
» Roman, ne le sera pas aujourd'hui
» en Comédie...... & ce qui a grace
» dans un genre d'écrire, ne l'a pas
» toujours dans l'autre. » Pour donner une idée du caractere du Berger extravagant, nous croyons devoir joindre le morceau suivant, où ce personnage fait, à sa façon, l'apologie de la vie Pastorale, & de ceux qui ont embrassé ce genre de vie.

(*a*) Charles Sorel, Auteur du Roman du Berger extravagant, trois Volumes *in*-8°. & de plusieurs autres Ouvrages tous peu estimés.

1653.
ACTE I.
SCENE III.

LISIS *à Adrian son Cousin.*

Vous blamez les Bergers, mais trop aveuglément.
Est-il façon de vivre en douceur plus féconde ?
Et leur nom n'est-il pas aussi vieux que le monde ?
Lorsque Deucalion voulut homme forger,
De sa premiere pierre il naquit un berger;
Jadis les plus grands Rois, que gloire m'est de suivre,
Faisoient leurs fils Bergers pour leur apprendre à vivre.
Les Dieux cent fois en terre, en ont pris les habits,
Apollon chez Admete a gardé les Brebis.
Et même encor là haut, ces étoiles errantes,
Sont animaux paissans dans ces plaines luisantes,
Et qui les garderoit, si ce n'étoient les Dieux ?
Or quant à nos Moutons, est-il qui vaille mieux,
Outre qu'on s'en nourrit, on les tond, & sans peine
Tout Berger en reçoit un doux tribut de laine.
Pour se faire adorer autrefois, ce dit-on,
Jupiter emprunta la forme d'un mouton;

1653.

La Gréce n'a point eû d'entreprise plus
haute,
Que quand pour la toison partit maint Argonaute,
Le premier sacrifice on l'a fait au Dieu Pan,
C'est pour nous témoigner, mon Cousin
Adrian,
Que, quoiqu'ose du monde alléguer la malice,
Mener paître un troupeau est un noble
éxercice,
A quoi bon des Cités l'importun embarras,
Des Marchands, Officiers, Procureurs, Avocats,
Qu'on Lise Juliette, & puis que l'on me die,
Si l'on connût jamais tels noms en Arcadie:
Chacun étoit Berger, & vivoit sans souci:
C'est comme je prétens qu'on se gouverne ici.
Croyez-moi, mon Cousin, laissez-là vos
aunages,
Venez avecque nous régler nos pâturages:
Amenez femme, enfans, vous vivrez en
repos,
Elle sera Bergere, ils seront Bergerots;
Et nous gouterons tous des voluptés parfaites,
Allant danser sous l'Orme au son de nos musettes.

1653.

LE COMTE DE HOLLANDE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE MONTAUBAN.

CEtte Piéce n'est qu'une mauvaise imitation du sujet de l'Héraclius de M. Corneille. Fernand, Roy de Frize, après avoir conquis les états du Comte de Hollande, fait inhumainement massacrer ce malheureux Prince avec la Comtesse son épouse, & laisse la garde de ses nouveaux états, & des deux enfans du Comte de Hollande, au Comte de Gayas, Gouverneur du jeune Séleucus, Prince de Frize; ce dernier devient amoureux de Sophronie, fille du Comte de Hollande., & Palamede, frere de Sophronie, est épris des charmes de Laure, sœur de Séleucus. Tous ces évenemens se sont passés avant l'ouverture de la Piéce. Le Comte de Gayas, pour obéir aux ordres du Roy, qui n'a pas vû ses enfans depuis près de vingt années, les lui amene avec ceux du Comte de Hol-

1653.

lande ; mais pour ſauver la vie à Sophronie qu'il aime, il préſente cette Princeſſe & Palamede, ſous le nom de Laure & de Séleucus, & ces derniers comme les enfans du Comte de Hollande ; il eſt fort ſingulier que ces jeunes Princes, qui ſont inſtruits du ſecret de leur naiſſance, veuillent ſe prêter aux fourberies du Comte de Gayas. Le deſſein du Roy eſt de faire mourir les enfans de ſon ennemi, mais la difficulté eſt de les connoître. Fernand ſe trouve dans une même ſituation & une perpléxité pareille à celle de Phocas dans la Tragédie d'Héraclius, mais celle des Princes n'eſt pas tout-à-fait ſemblable. Au lieu que M. Corneille repréſente Martian & Héraclius bravant le Tyran, & préférant la mort, attachée au nom de fils de Maurice, au trône qui leur eſt offert. Ici Séleucus & Laure, craignant baſſement pour leur vie, font tout leur poſſible pour tirer le Roy d'une erreur que Palamede & ſa ſœur s'efforcent de ſoutenir avec une impudence extrême, contre l'aveu même du Comte de Gayas, qui joue ici le perſonnage de Léontine, ſans en avoir ni le courage ni les ſentimens. Le Roy laſſé d'une

d'une suite d'examens qui ne servent qu'à embrouiller le secret dont il veut être éclairci, fait couper la tête au Comte de Gayas, & enfin est obligé de promettre la grace aux fils du Comte de Hollande, pour le forcer à se découvrir, & consent au mariage de Séleucus avec Sophronie, & à celui de Laure & de Palamede.

1653.

Nous laissons au Lecteur la liberté de faire ses réfléxions sur la conduite de ce Poëme, & la bassesse des personnages : ce sont les défauts ordinaires de M. de Montauban, qui ne sçavoit présenter sur la Scene que des caracteres vicieux & sans sentimens; mais on s'étonnera qu'un homme d'esprit & d'érudition, tel qu'il étoit, ait donné à ses Acteurs des noms qui s'accordent si mal ensemble, & ne conviennent pas mieux au lieu où il établit sa Scene.

Le Vendredi, 5. Juillet, le Roy soupa à l'Hôtel de Ville, & après le soupé on joua la Comédie, & ensuite on tira un feu d'artifice. Voici de quelle façon Loret rapporte ce fait.

Muse Historique du 5. Juillet 1653.

Hier je portois ma tête en Greve,
De sorte qu'avant que j'acheve

1653.

Cette versification,
Il faut faire un peu mention,
De son très-beau feu d'artifice.

. . . .

L'on fit dedans l'Hôtel de Ville,
Réception grande & civile,
Au Roy, lequel avec sa Cour,
S'y rendit vers la fin du jour:
Après le soupé magnifique,
Il eut *Comédie* & musique,
Ensuite de quoi parmi l'air,
Quoiqu'il fit encore un peu clair,
On vit mainte ardente fusée,
Prenant une haute visée,
S'élever vers le Zodiac,
Puis retombant faire crac, crac;
Après, le château d'artifice,
Fit gaillardement son office,
Saussiçons, serpentaux, pétars,
Bruyoient illec de toutes parts,
Piéces moyennes & batardes,
Boëtes, canons, grosses bombardes,
Trompettes, tambours & clairons,
Qui donnent du cœur aux poltrons,
Faisoient un concert effroyable,
Et toutesfois fort agréable,
J'ai déja dit que j'étois-là,
Ainsi donc, je vis tout cela,

Bien assis & bien à mon aise,
Payant des sous nonante & seize,
Pour une fenêtre & tapis,
Sur laquelle je me tapis.

1653.

INDÉGONDE,

TRAGÉDIE

DE M. DE MONTAUBAN.

CEtte Piéce est très-supérieure, par le plan, la conduite & les caracteres, aux autres de M. de Montauban, aussi n'est-elle pas de lui, il n'a presque fait que mettre en vers la Tragédie d'Hermenigilde, que M. de la Calprenede avoit donné onze ans auparavant, retrancher quelques endroits un peu longs, & supprimer le rôle d'Athalaric, Ministre des crimes de Goisinthe. La catastrophe est aussi un peu différente : Indégonde n'y meurt pas; Lévigilde pleinement convaincu de l'innocence de son fils Hermenigilde, déteste les artifices de la Reine, & paroît inconsolable.

Acte troisiéme, Scene seconde, Hermenigilde accusé faussement d'avoir des

1653.

intelligences avec les ennemis du Roy son pere, après s'être justifié de ces imputations, ajoute :

Ha Sire, si ma mere étoit encore au jour,
J'aurois de mon côté la justice & l'amour,
Mon innocence ici ne seroit point en peine,
Je n'aurois jamais eu de marâtre pour Reine,
Et le soleil d'amour pour moi tant abaissé,
Seroit encore au cœur d'où vous m'avez chassé.

Grande Reine descend du siége de ta gloire;
Quitte ce Ciel d'azur & ce trône d'yvoire,
Assiste à ce procès pour moi si dangereux,
Et juge si je suis coupable ou malheureux :
Rappelle au souvenir d'un pere qui l'oublie,
Le funeste moment du reste de ta vie,
Lorsque nous embrassant & Recarede & moy,
Les yeux mouillés de pleurs tu conjurois le Roy,
Par les forces d'amour, qui lors se recueillirent,
D'empêcher les malheurs qui depuis m'assaillirent,
D'être pour ses enfans une source d'amour,
Et de leur conserver & le rang & le jour;
Nos fortunes depuis en vous seul appuyées,
Nos larmes de vos mains se virent essuyées;

1653.

Et croissant sous vos yeux dans un regne
assez doux,
Je m'étois rendu digne & du sceptre & de
vous.
Alors entre mes mains j'avois votre tonnerre :
Sous mon nom se faisoit & la paix & la
guerre,
Ce malheureux, chargé de chaînes & d'ennui,
Etoit, lors de vos jours, l'espérance & l'appui ;
Et Votre Majesté, que la vengeance inspire,
Se reposoit sur lui du faix de son Empire.

LE CHARME DE LA VOIX,

COMÉDIE

DE M. CORNEILLE DE LISLE.

L'Epître qui précéde cette Piéce, devroit servir de modelle aux Auteurs qui n'ont pas le bonheur de réussir. M. Corneille de Lisle avoue avec franchise le foible de sa Comédie, le peu de succès qu'elle a eue, sans s'en prendre mal-à-propos au Public.

Voici de quelle façon il s'exprime dans l'Epître dédicatoire.

1653.

« Je n'appellerai point du jugement » du Public sur cette Comédie, il peut » se laisser surprendre dans les appro- » bations qu'il donne. Ces tumultueux » applaudissemens qu'une premiere » émotion lui fait quelquefois accor- » der d'abord à ce qu'il n'a pas bien » éxaminé, ne sont pas toujours d'in- » faillibles garans de la véritable beauté » de nos Poëmes ; mais il arrive rare- » ment qu'il condamne ce qui mérite » d'être approuvé, & puisqu'il s'est » déclaré contre celui-ci, je dois être » persuadé qu'il avoit raison de le » faire..... J'ai rendu si religieuse- » ment jusques ici ce que j'ai cru de- » voir aux Auteurs Espagnols, qui » m'ont servi de guides dans les sujets » comiques qui ont paru de moi sur » la Scene avec quelques succès, qu'on » ne doit pas trouver étrange, si leur » en ayant fait partager la gloire, je » refuse de me charger de toute la » honte qui a suivi le malheur de ce » dernier : puisqu'en effet j'eusse peut- » être moins failli, si je ne me fusse » pas attaché si étroitement à la con- » duite de *Dom Augustin Moreto*, qui

1653.

» l'a traité dans sa langue, sous le titre
» de LO QUE PUEDO LA APPRENSION.
» Si vous voulez vous souvenir de la
» lecture que nous fîmes ensemble de
» cet original, avant que j'en com-
» mençasse la copie : vous vous sou-
» viendrez qu'en même-temps, que
» j'en combattis opiniâtrément tous les
» caracteres, & soutins que quelque
» soin que l'on apportât à les justifier,
» pour les faire paroître avec quelque
» grace sur notre Théatre; il seroit
» impossible d'en venir à bout, sans
» faire voir toujours ceux qui sont in-
» terressés dans cette intrigue, plus ca-
» pricieux que raisonnables; néan-
» moins cet excellent ami, qui me
» portoit à ce dessein, appuya si for-
» tement devant vous le conseil qu'il
» m'avoit déja donné d'y travailler,
» que vous vous en laissâtes vous-même
» persuader, & crûtes que, puisque la
» bizarrerie des motifs qui font agir
» tous les personnages de cette Comé-
» die avoit été reçue en Espagne
» avec acclamation, il y avoit lieu d'es-
» pérer, que pour peu que j'employas-
» se d'adresse à les rendre plus justes,
» ils ne déplairoient pas en France; il
» n'en fallut pas davantage pour me

1653.

» forcer à me rendre ; je ne voulus plus
» opposer que le goût des deux Nations
» est fort différent, que ces entretiens
» de Valets & de Bouffons, avec des
» Princes & des Souverains, que l'une
» souffre toujours avec plaisir dans les
» actions les plus sérieuses, ne sont jamais
» supportables à l'autre dans les moins
» importantes ; & que les plus ingénieu-
» ses nouveautés deviennent rarement
» capables de nous divertir, quand elles
» semblent en quelque sorte opposées à
» la raison. L'événement a fait voir que
» je n'en avois pas mal jugé. »

Le Duc de Milan, prêt d'épouser la Duchesse de Parme, entend chanter une jeune personne, dont la voix lui paroît si charmante, qu'il forme aussitôt la résolution de rompre son mariage avec la Duchesse de Parme, & de s'unir à la personne dont il a entendu la voix. Il apprend qu'elle se nomme Fénise, & qu'elle est fille de Fédéric son Gouverneur. Le Duc de Milan, par le moyen de Fabrice son Bouffon, rencontre Fénise : celle-ci, pour connoître si sa beauté feroit sur le Duc autant d'impression que sa voix, dit qu'elle n'est point Fénise. Le Duc qui n'est sensible qu'aux charmes de

de la voix, ne fait pas grande attention à la personne qui lui parle : cependant la Duchesse de Parme, impatiente des retardemens du Duc, arrive *incognitò* à Milan ; elle apprend par Carlos, Confident & Ambassadeur du Duc auprès d'elle, que ce dernier est épris des charmes de la voix de Fénise. Cette inconstance du Duc ne lui est sensible que par la fierté du rang, car elle aime Carlos, & seroit fort aise de pouvoir disposer d'elle en faveur de son Amant. Le Mistere de Fénise dure jusqu'à la derniere Scene, aussi bien que l'*incognitò* de la Duchesse de Parme, qui jusques à ce moment a passé pour Fénise aux yeux du Duc.

CARLOS *au Duc.*

Scene derniere.

Je vois dans ce discours, ce qui vous peut surprendre,
Mais, Seigneur, si d'abord vous m'eussiez écouté,
Il n'auroit eu pour vous aucune obscurité,
Et vous auriez déja connu par quelle adresse,
Où vous croyez ma sœur, vous voyez la Duchesse.

LE DUC.

La Duchesse ?

1653.

LA DUCHESSE.

Oui c'est moi vous en doutez en vain.

LE DUC.

O Dieux !

FABRICE.

Il va crier ô Dieux jusqu'à demain.

LE DUC *à la Duchesse.*

Pardonnez, mon silence, & ma juste surprise,
Mais si l'on m'a dit vrai, qui peut être Fénise ?

FE'NISE.

Dans un pareil succès à votre espoir si doux,
Si vous sçaviez aimer, le demanderiez-vous ?

LE DUC.

Quoi ! c'est donc vous, Madame ? ô bonheur, ô miracle !

LA DUCHESSE *au Duc.*

A l'amour de Carlos voudriez-vous-mettre obstacle.

LE DUC *à la Duchesse.*

Puis-je assez m'excuser, Madame.....

FABRICE *montrant l'Assemblée.*

Arrêtez-là,
Laissez ce monde en paix, puisque vous y voilà,
L'éclaircir plus avant seroit pure sotise,
Voit-il pas que le Duc épousera Fénise,

1653.

La Ducheſſe Carlos ; & ſi le cœur m'en dit,
Qu'avec Laure * demain je ne ferai qu'un lit,
A quoi bon l'étourdir de vos : *Qui l'eut pû croire*,
C'étoit vous qui chantiez, que j'ai d'heur & de gloire !
Tout cela c'eſt fadaiſe ; ainſi juſqu'au revoir,
Sans autre compliment, donnons-lui le bon ſoir.

* Confidente de Feniſe.

CASSANDRE,
COMTESSE DE BARCELONNE,
TRAGI-COMEDIE DE M. L'ABBE' DE BOISROBERT,

Repréſentée ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi 31 Octobre 1653.

VOici la premiere Piéce de Théatre dont Loret ait fait mention dans ſa Muſe Hiſtorique, qu'il faiſoit paroître tous les Samedis de chaque ſemaine. Nous allons employer ſes propres termes.

1653. *Muse Historique du 8. Novembre 1653.*

Il faut qu'encore ici j'ajuste,
Que Vendredi dernier tout juste,
Les Comédiens de l'Hôtel
Réciterent un Poëme tel,
Que sans mentir la renommée
En est par-tout Paris semée :
Et contenta tout à la fois,
Le Courtisan & le Bourgeois :
La Comtesse de Barcelonne,
C'est le titre que l'on lui donne.
Chacun en fût admirateur,
Et Boisrobert en est l'Auteur.

Cette Tragi-Comédie est ce que Boisrobert a fait de plus passable pour le Théatre : nous n'en donnons aucun extrait, attendu que cette Piéce est insérée dans le cinquiéme Volume du Recueil des meilleures Piéces du Théatre François, Paris, par la Compagnie des Libraires, 1737. douze Volumes *in*-12. Mais nous croyons devoir placer ici le modeste commencement de l'Avis au Lecteur que Boisrobert a mis au-devant de cette Tragi-Comédie.

« Je m'assure, Lecteur, que cette » Tragi-Comédie que toute la Cour

» & la Ville ont trouvée si belle sur le » Théatre, ne te paroîtra guéres moins » agréable sur le papier ; & que tu la » trouveras aussi bien soutenue par » la délicatesse, & par la majesté de » ses vers, que par la dignité de son » sujet : si *Villegas*, Espagnol assez » obscur, qui a été assez heureux pour » trouver un si beau nœud, eut eu » la même fortune dans le dénoue- » ment, cette seule production l'au- » roit sans doute égalé aux plus fa- » meux inventeurs de sa Nation & » de son siécle. »

1653.

PERTHARITE, ROY DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE DE M. CORNEILLE.

Corneille, éxamen de Pertharite.

« LE succès de cette Tragédie a été » si malheureux, que pour m'épar- » gner le chagrin de m'en ressouvenir, » je n'en dirai presque rien.... Ce qui » l'a fait avorter au Théatre, a été l'é- » vénement extraordinaire qui me l'a » fait choisir. On n'y a pû supporter

1653.

» qu'un Roy, dépouillé de ſon Royau-
» me, après avoir fait tout ſon poſſible
» pour y rentrer, ſe voyant ſans forces
» & ſans amis, en cede à ſon vain-
» queur des droits inutiles, afin de reti-
» rer ſa femme priſonniere de ſes mains,
» tant les vertus de bon mari ſont
» peu à la mode. « Ce bon mari, (c'eſt
ici M. de Fontenelle qui parle) « n'oſa
» ſe montrer au public que deux fois. »
On peut dire, pour excuſer ici M. Cor-
neille, que l'envie de plaire par l'agré-
ment de la nouveauté, l'a fait tomber
dans cet écueil. « Il avoit pouſſé les
» grands ſentimens auſſi loin que la
» nature pouvoit ſouffrir qu'ils allaſ-
» ſent : il commença de temps en
» temps à les pouſſer un peu plus loin.
» Ainſi, dans Pertharite, une Reine
» conſent à épouſer un tyran qu'elle
» déteſte, pourvû qu'il égorge un fils
» unique qu'il a ; & que par cette ac-
» tion, il ſe rende auſſi odieux qu'elle
» ſouhaite qu'il le ſoit. Il eſt aiſé de voir
» que ce ſentiment, au lieu d'être no-
» ble, n'eſt que dur, & il ne faut pas
» trouver mauvais que le Public ne
» l'ait point goûté. »

M. de Fontenelle, Vie de M. Corneille.

La dureté dans les ſentimens eſt la
principale cauſe de la chute de Pertha-

rite, mais elle n'est pas la seule. M. Corneille convient lui-même que la surprise avec laquelle ce Prince se présente au troisiéme Acte, fit un très-mauvais effet, quoique le bruit de son retour fut répandu dès le commencement de la Piéce: aussi-bien que le changement subit de Grimoald, qui rentre dans les fers d'Eduige, dès le moment qu'il reconnoît que la vie de Pertharite, qu'il avoit cru mort, le met dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde, épouse de cet infortuné Roy. L'inégalité du rôle de cette derniere, qui dans les trois premiers Actes a le premier rang, & est réduite au second, ou au troisiéme dans les deux derniers, a encore, de l'aveu de l'Auteur, contribué au mauvais succès de son Poëme: il devoit ajouter un mot sur les rôles d'Eduige, & de Garibalde, qui en sont les plus défectueux, & le peu d'intérêt de la Piéce; malgré tous ses défauts, si l'on veut se donner la peine de l'examiner, on la trouvera supérieure à toutes celles qui parurent dans le même temps. L'exposition en est belle, les vers assez bien tournés, & les sentimens remplis de noblesse. Cependant elle n'a été jouée que deux fois. L'Au-

1653.

teur, fâché du froid accueil du Public, en fit cesser les réprésentations, & déclara dans l'avis au Lecteur, qui précede les premieres éditions de ce Poëme, qu'il renonçoit au Théatre.

« La mauvaise réception que le Pu- » blic a faite à cet Ouvrage, m'avertit » qu'il est temps que je sonne la retrai- » te, & que des préceptes de mon » Horace, je ne songe plus à pratiquer » que celui-ci.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne

Peccet ad extremum ridendus & Ilia ducat.

« Il vaut mieux que je prenne con- » gé de moi-même, que d'attendre » qu'on me le donne tout-à-fait : il est » juste qu'après vingt années de travail, » je commence à m'appercevoir que » je deviens trop vieux pour être encore » à la mode. J'en remporte cette satis- » faction que je laisse le Théatre Fran- » çois en meilleur état que je ne l'ai » trouvé, & du côté de l'art & du côté » des mœurs. Les *grands Génies*, qui lui » ont prêté leurs veilles de mon temps, » y ont beaucoup contribué : & je me » flate jusqu'à penser que mes soins » n'y ont pas nui. Il en viendra de plus » heureux après nous, qui le mettront

1653.

» à sa perfection, & qui acheveront de
» l'épurer : je le souhaite de tout mon
» cœur. Cependant, agréez que je
» joigne ce malheureux Poëme aux
» vingt-un qui l'ont précédé avec plus
» d'éclat. Ce sera la derniere importu-
» nité que je vous ferai de cette na-
» ture : non que j'en fasse une résolu-
» tion si forte, qu'elle ne se puisse rom-
» pre, mais il y a grande apparence
» que j'en demeurerai-là. »

Si M. Corneille avoit tenu ce langage du temps que M. Racine commençoit à briller sur la Scene, on en auroit moins surpris : mais en 1653. que pouvoit-il redouter ? & à quels rivaux abandonnoit-il le Théatre : Gilbert, Boyer, & Montauban, étoient alors les plus considérables, & trop en état par la foiblesse de leurs Ouvrages, de le venger du Public, dont il croyoit avoir lieu de se plaindre, & dont il avoit espéré plus d'indulgence.

Choisissons un morceau de la Tragédie de Pertharite, qui en fera connoître la versification.

ACTE III. SCENE III.

Rodelinde, pressée de se rendre aux instances de Grimoald, lui répond ainsi.

1653.

RODELINDE.

Tes offres n'ont point eu d'éxemples jusqu'ici,
Et ce que je demande, est sans éxemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible,
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible :
Que je veux être à toi, sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie,
Par quels heureux moyens, faut-il que je vous croye ?
Expliquez-vous de grace, & j'atteste les Cieux,
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment, j'obéis, & m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyranique,
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait,
Que toute sa vertu meure en un grand forfait;

Qu'il renonce à jamais aux glorieuſes marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes Monarques,
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même, immolé de ſa main.

GRIMOALD.

Juſte Ciel!. . . . .
. . . .

RODELINDE.

Tu veux rendre à mon fils le bien de ſes ayeux,
Et toute ſa vertu juſque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix ſa mort ou ta couronne,
Quand j'aurai ſatisfait tes voeux déſeſpérés,
Dois-je croire ſes jours beaucoup aſſurés?
Cette offre, ou ſi tu veux, ce don du diadême,
N'eſt, à le bien nommer, qu'un foible ſtratagême.
Faire un Roy d'un enfant, pour être ſon Tuteur,
C'eſt quitter pour ce nom celui d'uſurpateur.
C'eſt choiſir pour régner un favorable titre,
C'eſt du ſceptre & de lui te faire ſeul arbitre,

1653.

Et mettre ſur le trône un fantôme pour
Roy,
Juſques au premier fils qui te naîtra de moi.
Juſqu'à ce qu'on nous craigne, & que le
temps arrive,
De remettre en ſes mains la puiſſance effec-
tive.
Qui veut bien l'immoler à ſon affection,
L'immoleroit ſans peine à ſon ambition.
On ſe laſſe bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la ſoif de regner, regne toujours dans
l'ame,
Et comme la grandeur à d'éternels appas,
L'Italie eſt ſujette à de ſoudains trépas.
Il eſt des moyens ſourds pour lever un ob-
ſtacle,
Et faire un nouveau Roy ſans bruit & ſans
miracle:
Quitte pour te forcer à deux ou trois ſoupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de dé-
plaiſirs.
La porte à ma vengeance en ſeroit moins
ouverte;
Je perdrois avec lui tout le fruit de ſa perte.
Puiſqu'il faut qu'il périſſe, il vaut mieux
tôt que tard,
Que ſa mort ſoit un crime, & non pas un
hazard.

Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime,
Que ce jeune Monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain.
Qu'il t'excite par-tout des haines immortelles,
Que de tous tes ſujets, il faſſe des rebelles;
Je t'épouſerai lors, & m'y viens d'obliger,
Pour mieux ſervir ma haine, & pour mieux me venger:
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous momens maîtreſſe de ta vie,
Pour avoir libre accès à pouſſer ma fureur,
Et mieux choiſir la place à te percer le cœur.
Voilà mon déſeſpoir, voilà ſes juſtes cauſes,
A ces conditions, prends ma main, ſi tu l'oſes.

Cette ſituation, qui eſt la plus belle de la Piéce, eſt cependant celle qui a ſuffi pour révolter les Auditeurs. Sur un Théatre étranger, elle auroit peut-être fait le ſuccès d'un Ouvrage.

1653.

LES RIVALES,

COMÉDIE DE M. QUINAULT,

Réprésentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. (1)

(1) C'est ce que l'on apprend par l'Epître dédicatoire des Rivales.

(2) Tom V. pag. 241.

EN rendant compte de la Comédie *des Pucelles*, de Rotrou, (2) nous avons dit que celle-ci, étoit la même pour le sujet, & la plus grande partie de l'intrigue. Egalement chez Rotrou & chez Quinault, deux jeunes personnes se travestissent en homme, pour suivre un amant infidéle, aimé de l'une & de l'autre, & qui a fait à chacune une promesse de mariage. Alonce est le nom de ce volage : Isabelle & Philidie, sont ceux des Rivales. Celles-ci se rencontrent dans une Hôtellerie de Castel-Blanco ; elles se reconnoissent, veulent se battre, mais leur différend est suspendu par Dom Fernand, frere d'Isabelle, qui devient amoureux de Philidie. Dans le moment, le hazard conduit Alonce dans cette Hôtellerie ; Isabelle & Philidie viennent lui reprocher son infidélité.

PHLILIDIE.

Tu m'as donné ta foi, connois cette promesse;
C'est de toi qu'elle vient, parle.

ALONCE.

Je le confesse;
Mais je ne la puis suivre : ô Dieux, quelle rigueur!
J'ai trop d'une maîtresse, & j'ai trop peu d'un cœur.

ISABELLE.

Tu vois dans cet écrit ta promesse, infidéle,
Signée avec ton sang.

ALONCE.

Oui, ma chere Isabelle,
Frappez, & pour punir mon infidélité,
Attaquez-vous au sang qui m'est encor resté.

ISABELLE.

Réponds à mon amour.

PHILIDIE.

Réponds à ma constance.

DOM FERNAND.

Songe à faire un bon choix, sur-tout crains ma vengeance.

. . . .

ALONCE.

Je dois rendre en mon choix l'une ou l'autre outragée,
Je puis rendre en ma mort l'une & l'autre vengée.

1653.

Je sçais que toutes deux ont droit de m'épouser ;
Mais qui dois-je choisir, qui puis-je refuser ?
Il faut qu'une des deux souffre que je l'affronte ;
L'honneur d'une à couvert, couvre l'autre de honte.
Je choisis donc la mort : suivez votre courroux ;
Si je ne vis, au moins que je meure pour vous.

DOM FERNAND.

Hé bien, lâche, ma main s'accorde à ton envie ;
Tu n'en auras pas une, & tu perdras la vie.
Meurs.

ISABELLE.

Suspendez vos coups, tout perfide qu'il *est*,
J'immole à son salut mon plus cher intérêt.
Qu'il vive, cet ingrat, je céde à ma rivale,
Cet infidéle amant, cette ame déloyale,
Et dont pourtant la perte à mon cœur plein d'amour,
Ne coûtera pas moins que la perte du jour.

DOM FERNAND.

Ce discours ne rend pas ma colére moins forte ;
Vous nous perdez, ma sœur.

ISABELLE.

Il n'importe, il n'importe,

Je

Je périrois du coup qui le feroit périr ;
Qu'il vive pour une autre, en dussai-je mourir.
Je crains plus de le voir, malgré sa perfidie,
Dans les bras de la mort, qu'en ceux de Philidie.
Et mourant de regret, je ne me plaindrai pas,
S'il songe qu'il devra sa vie à mon trépas.

ALONCE.

A ces marques d'amour, je connois ma Maîtresse,
C'est à vous, Isabelle, à qui mon choix s'adresse.
Vous me cédez envain, je ne le puis souffrir ;
Si je ne vis pour vous, je ne veux que mourir.

PHILIDIE.

Alonce, cet aveu ne m'est pas grande injure,
On ne perd pas beaucoup, quand on perd un parjure.
Ma rivale te céde, & je fais vanité,
De ne lui pas céder en générosité.
Si tu n'étois touché d'une bonté si rare,
Je concevrois horreur de la foi d'un barbare,
J'en suis même attendrie ; & changeant mon amour,
Comme elle t'a cédé, je te céde à mon tour.

1653.

Je veux rendre justice au frere d'Isabelle ;
Et devenir sensible autant qu'il est fidéle.

DOM FERNAND.

Pourrois-je bien vous croire, & ne me point flater ?

PHILIDIE.

Un hymen fait au Ciel ne se peut éviter.
Un cœur de qui déja mon salut est l'ouvrage,
M'est bien plus précieux que celui d'un volage ;
Je sçais que nos parens ne nous dédiront point.

DOM FERNAND.

Ma joie & mon amour vont jusqu'au dernier point.
Alonce, je réponds de l'aveu de mon pere ;
Je vous donne ma sœur, & deviens votre frere.

ALONCE.

O Dieux ! dans le transport dont je me sens saisir,
J'ai bien à craindre encor, si l'on meurt de plaisir.

. . . .

PHILIPIN, *Valet d'Alonce.*

La fin couronne l'œuvre, il ne faut oublier,
Qu'Elise * & Philipin sont d'âge à marier ;

* Suivante d'Isabelle.

Nous devons être unis aussi-bien que vous autres;

Nous ferons des enfans qui serviront les votres.

1653.

ISABELLE.

Je te promets Elise.

ALONCE.

Et moi, six cens écus.

PHILIPIN.

Hazard d'être à ce prix au nombre des cocus.

. . . .

DOM FERNAND.

De Lisbonne aujourd'hui, reprenons le chemin;

C'est-là qu'Hymen après des peines sans égales,

Doit faire heureusement deux sœurs de deux rivales.

PHILIPIN, *seul.*

Quel caprice est égal à celui du destin?

Ma foi, les plus sçavans y perdent leur latin.

La vie est une farce, & le monde un théatre,

Où le galant préside & fait le diable à quatre.

Sur-tout un tel succès me semble peu commun;

Hier, je servois un maître, aujourd'hui j'en suis un.

1653.

Hier, j'étois en malheur, aujourd'hui dans
la chance.
Hier, je perdois Elise, aujourd'hui je fiance,
Hier, j'attendois des maux, aujourd'hui force
biens;
Hier, je quittois Lisbonne, aujourd'hui j'y
reviens.
Tout change enfin, Messieurs, & pour derniere preuve,
Hier, vous n'étiez pas là, ce jour on vous
y treuve.
Je vais changer d'habit, je suis votre valet:
Bon soir, vous me voyez au bout de mon
rollet.

Une personne qui sçavoit beaucoup d'annecdotes sur l'Histoire du Théatre François, nous a communiqué le fait suivant, au sujet de la Comédie des Rivales.

Les Comédiens, depuis leurs établissemens à Paris, étoient dans l'usage d'acheter des Auteurs, les Piéces de Théatre qu'on leur présentoient, au cas que l'Ouvrage leur convint. Au moyen de quoi, le profit de la recette étoit en entier pour eux. Cet usage avoit son inconvénient, car il arrivoit assez souvent que la Piéce ne faisoit pas fortune dans le public. Aussi le

Comédiens mettoient un prix assez modique à leurs emplettes. Quelquefois la réputation de l'Auteur occasionnoit un marché plus avantageux pour le dernier. Tristan, pour rendre service à son éléve *, se chargea de lire aux Comédiens la Piéce des Rivales. Elle fut acceptée avec de grands éloges de la part des Acteurs qui convinrent d'en donner cent écus. Alors Tristan leur apprit que cette Comédie n'étoit point de lui, mais d'un jeune homme appellé Quinault, qui avoit beaucoup de talens. Cet aveu fit rétracter les Comédiens du prix qu'ils avoient offerts. Ils dirent à Tristan que la Comédie dont il avoit fait lecture, n'étant point de sa composition, ils ne pourroient hazarder plus de cinquante écus sur sa réussite. Tristan insista envain pour faire revenir les Comédiens à leur premiere proposition; enfin il s'avisa d'un expédient pour concilier les intérêts de ces derniers & de Quinault; il proposa d'accorder à l'Auteur de la Comédie, le neuviéme de la recette de chaque représentation, pendant le temps que cette Piéce seroit représentée dans sa nouveauté, & qu'ensuite elle appartiendroit aux Comédiens. Ce moyen

1653.

* Voyez après cet article, la vie de Quinault.

1653.

fut accepté de part & d'autre, & parut si judicieux, qu'à commencer à la Comédie des Rivales, les Comédiens & les Auteurs, ont suivi cette régle pour toutes les Piéces Tragiques & Comiques. (*a*)

QUINAULT.

Histoire de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé d'Olivet, Tome II. article de Quinault.

« PHILIPPE QUINAULT, né à Paris » en 1635. étoit d'honnête famille, » comme je l'ai entendu dire, non-» seulement à ses héritiers, mais à di-» verses personnes non suspectes, dont » le témoignage est préférable à ce » qui se lit dans un Ouvrage * dicté » par la médisance, & par la colére, » où l'on insinue qu'il étoit fils d'un » Boulanger. Quand cela seroit, il » n'en mériteroit que plus d'estime, » pour avoir si bien réparé le tort de » sa naissance; & loin de m'en taire, » je me ferois ici un devoir de le dire » en faveur de ceux qui viennent au » monde avec des talens pour tout héri-» tage, on les anime par ces sortes d'é-» xemples à la distance qu'ils croyoient » voir entre eux & la gloire, dispa-» roît à leurs yeux : ils aspirent à se

* Factum de Furetiere contre l'Académie.

(*a*) Lorsque les Piéces en un Acte & en trois Actes furent introduites au Théatre, les Auteurs convinrent avec les Comédiens d'un dix-huitiéme par représentation.

» donner un mérite, qui les venge de » la fortune. »

Vie de Quinault, par M. Boscheron.

« A l'âge de huit ans, Quinault fut » assez heureux pour entrer chez un » homme, capable de déveloper les » rares talens qu'il fit paroître depuis. » Celui dont je veux parler est Tristan l'Hermite, si connu par sa Tragédie de Mariamne, & par plusieurs » autres Ouvrages. Lorsqu'il reçut » Quinault chez lui, Tristan pleuroit » la perte d'une femme qu'il avoit tendrement aimée, & dont il ne lui restoit, pour toute consolation, qu'un » fils, qu'il faisoit élever avec beaucoup de soin.

» Le jeune Quinault ayant assez de » discernement pour comprendre combien il étoit redevable à Tristan, se » fit un unique emploi de lui plaire. » Tristan de son côté, se fit un plaisir » de le pousser dans les sciences. Il » avoit pour lui une tendresse de pere, » & se donnoit le plus souvent la peine » de l'instruire lui-même; mais il s'appliquoit sur-tout à lui apprendre à » faire des vers, & à lui en faire remarquer la mesure, la cadence & » la force.

» Quinault se distingua bientôt dans

1653.

» la Poësie, beaucoup plus que Tristan » n'avoit osé espérer, & sçut si bien » profiter des leçons de son Maître, » qu'à l'âge de dix-huit ans, il composa » la Comédie des Rivales, qui fut re- » présentée en 1653. avec un si grand » succès, que Tristan en ressentit une » véritable joie ; il s'applaudissoit d'a- » voir retiré chez lui un si digne sujet, » & dès-lors il ne le considéra plus » que comme son égal, il lui redoubla » même ses bienfaits, & le faisoit » avec d'autant plus de plaisir, que ce » jeune homme s'en rendoit digne, & » travailloit avec plus de zéle & d'ap- » plication. En effet, l'année suivante » il donna la Tragi-Comédie-Pastorale » de la Généreuse ingratitude.

» Quoique Tristan l'encouragea à » entreprendre de nouveaux Ouvrages, » il ne jugea pas à propos de lui conseil- » ler de faire son unique étude de la » Poësie. Au contraire, il le mit chez » un Avocat au Conseil, où il se ren- » dit capable en moins de deux ou » trois ans d'en éxercer la Charge. (a)

Histoire de l'Académie, Tome II. article de Quinault.

(a) « J'en douterois » volontiers ; car un ri- » meur qui tous les ans » donne une Piéce, & » quelquefois deux, ne » sçavent guére pâlir sur

» Un

1653.

» Un jour cet Avocat le chargea de » mener une de ses Parties, Gentil- » homme d'esprit & de mérite, chez » son Rapporteur, pour l'instruire de » son affaire. Le Rapporteur ne s'étant » point trouvé chez lui, & ne devant » revenir que fort tard, Quinault pro- » posa au Gentilhomme de le mener à » la Comédie en attendant, & lui pro- » mit de le bien placer sur le Théatre :

Vie de Quinault, à la tête de son Théatre, édition de Paris, 1715.

» le Code. Pour ne rien » outrer, bornons-nous » à dire que la science » qu'il acquit chez l'A- » vocat au Conseil, si » elle ne fut pas des plus » profondes, du moins » fut-elle heureuse pour » lui, puisqu'elle amena » son établissement. Un » riche Marchand de Pa- » ris, homme de bonne » foi, mais que ses as- » sociés commençoient » à inquiéter, parce que » ses comptes n'étoient » pas clairs, eut recours » à M. Quinault, com- » me à son ami, pour » le tirer de leurs chi- » canes. Peu de temps » après que ses affaires » furent terminées, il » mourut ; & Monsieur » Quinault épousa sa » veuve, assez jeune en- » core, pour lui donner » une postérité nom- » breuse. *Voyez la notte suivante.*

» J'ai vû M. Quinault » Clerc d'un Avocat au » Conseil. Lorsqu'il fit » ses premieres Piéces, » elles étoient si goûtées » & si fort applaudies, » que l'on entendoit le » brouhaha à deux rues » de l'Hôtel de Bour- » gogne. Un Marchand » qui aimoit la Comé- » die, conçut tant d'es- » time pour lui, qu'il » l'obligea de prendre un » appartement chez lui. » Ce Marchand quelque » temps après vint à » mourir ; M. Quinault » fit les affaires de la » famille, & épousa en- » suite la veuve de son » bon ami, de laquelle il » a eû plus de quarante » mille écus de bien. ».

Menagiana, Tome III. page 262. édition de 1729.

1653.

Perault, Hommes Illustres, Tom. I. pag. 81.

» à peine furent-ils sur le Théatre ; » que tout ce qu'il y avoit de gens de » la plus haute qualité, vinrent embrasser Quinault, & le féliciter sur la » beauté de sa Piéce, qu'ils venoient » voir représenter, à ce qu'ils disoient, » pour la troisiéme ou quatriéme fois. » Le Gentilhomme surpris de ce qu'il » entendoit, le fut encore davantage, » quand on joua la Comédie *, où le » Parterre & les Loges retentissoient » sans cesse des applaudissemens qu'on » lui donnoit. Quelque grande que fut » sa surprise ; elle fut encore toute au- » tre, lorsqu'étant chez son Rappor- » teur, il entendit Quinault lui *expli-* » *quer* son affaire, avec une netteté » incroyable, mais avec des raisons » si solides, qu'il ne douta presque plus » du gain de sa cause. »

* C'étoit, à ce qu'on dit, l'Amant indiscret, ou le Maître étourdi.

Vie de Quinault, par M. Boscheron.

« Vers ce temps-là, Tristan se vit » avec bien du chagrin, privé de la » seule consolation qui lui restoit, par » la mort de son fils unique. Cette » perte lui fut si sensible, qu'il eut une » fiévre des plus violentes ; le peu de » ménagement des parens de sa fem- » me à son égard, qui lui intenterent » un procès pour lui faire rendre comp- » te de la succession de leur parente,

» ne contribua pas peu à lui causer des » redoublemens, qui firent douter de » sa vie. Ce fut dans cette occasion » que Quinault donna des marques » d'un véritable attachement pour Tris- » tan. Il restoit jour & nuit auprès de » son lit; il n'épargnoit rien, soit pour » la consolation, soit pour la guérison » d'une personne qui lui étoit si chere. » Les peines qu'il se donna, ne furent » pas inutiles; car peu de temps après » la fiévre quitta Tristan, qui se trouva » bientôt en état de vaquer lui-même » à ses affaires.

1653.

« Le zéle que Quinault avoit témoi- » gné pour Tristan pendant sa mala- » die, produisit sur celui-ci un nou- » vel effet de tendresse. Il ne tarda pas » à en donner des marques à son élé- » ve, en l'engageant à quitter l'Avo- » cat au Conseil, où il étoit, pour » revenir demeurer avec lui. Quinault » accepta avec plaisir les offres de Tris- » tan; mais il n'eut pas le bonheur de » jouir longtemps de sa compagnie, » car au bout de quelques mois Tristan » mourut; (ce fut le 7. Septembre » 1655.) il est certain que s'il avoit pu, » il auroit adopté Quinault; mais du » moins, n'aimant pas ses parens, &

1653. » n'ayant point d'enfans, & son bien » étant un bien dont il pouvoit dispo- » ser ; on prétend qu'il lui laissa de » quoi se consoler de sa perte. D'autres » disent que cette succcession n'étoit » pas considérable, puisque Tristan » n'étoit pas fort à son aise.

Quoi qu'il en soit, Quinault continua de travailler pour le Théatre, & ses Ouvrages eurent assez de succès pour lui faire obtenir une place à l'Académie Françoise, où il fut reçu à la place de M. Salomon en 1670. (a) Voici de quelle façon Quinault parla de lui-même dans son discours de remerciment. « Je n'ai pas pris assez de *vanité* » des applaudissemens dont mes vers » ont été quelquefois favorisés, pour » me croire digne d'être admis dans

(a) Quinault fut choisi par l'Académie Françoise pour remplir la place de M. Salomon. « Le » discours qu'il prononça le jour de sa réception, & deux autres » qu'il fit au Roy sur ses » conquêtes, à la tête » de cette Compagnie, » ont fait voir que Quinault n'étoit pas » moins bon Orateur » que bon Poëte ; surtout, lorsqu'ayant appris la nouvelle de la » mort de M. de Turenne, au moment qu'il » alloit haranguer le » Roy. Il en parla sur le » champ d'une maniere » si juste & si spirituelle, » qu'il seroit mal aisé » d'exprimer la surprise » qu'en eut toute la » Cour. » *Perault, Hommes Illustres*, Tome I, page 82.

1653.

» une Société si pleine de gloire. Je
» sçais, Messieurs, qu'il s'en faut beau-
» coup que le vulgaire apperçoive ce
» que vous pénétrez, & que souvent il
» y a bien loin de l'estime du peuple à
» votre approbation ; aussi n'ai-je
» souhaité d'obtenir la grace que vous
» m'accordez, que pour acquérir parmi
» vous la perfection qui me manque,
» & les lumieres dont j'ai besoin. »

« Quinault se voyant bel esprit ti-
» tré, voulut acquérir une Charge qui
» lui donnât un rang dans le monde :
» c'est ce qu'il fit en achetant celle
» d'Auditeur des Comptes. Lorsqu'il
» croyoit s'en mettre en possession, on
» fit quelque difficulté de le recevoir :
» Messieurs de la Chambre des Comp-
» tes disoient qu'il n'étoit pas de l'hon-
» neur d'une Compagnie aussi grave
» que la leur, de recevoir dans leur
» Corps un homme qui avoit pa-
» ru pendant plusieurs années sur les
» Théatres pour y faire représenter ses
» Tragédies & ses Comédies. (*a*) Cet

Vie de Quinault, à la tête de son Théatre, édition de Paris, 1715.

(*a*) Après sa Tragédie de Pausanias, qui fut représentée en 1666. Quinault s'étant marié, la Veuve qu'il épousa, éxigea de lui qu'il ne composeroit plus pour le Théatre, & lui fit acheter une Charge d'Auditeur des Comptes.

1653.

» incident fut cause qu'un Anonyme
» fit les vers suivans.

Quinault, le plus grand des Auteurs,
Dans votre Corps, Messieurs, a dessein de paroître :
Puisqu'il a fait tant d'Auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

» Cette opposition ne dura pas
» long-temps, & Messieurs de la
» Chambre des Comptes le reçurent
» à la place de M. Anceau le 18. Sep-
» tembre 1671. * Après sa réception,
» le même Poëte, dont je viens de rap-
» porter un Quatrain, fit encore les
» vers que voici.

* Regîstre de la Chambre des Comptes.

Parmi les Présidens & Maîtres de la Chambre,
Quinault Poëte & grand Auteur,
De cet illustre Corps ne fut qu'un petit membre,
Comme Conseiller Auditeur.
Mais par un beau retour, quand on le voit paroître,
Au milieu de ses Spectateurs,
Il n'est point aujourd'hui de Président ni Maître,
Qui ne deviennent Auditeurs.

Il continua jusqu'à sa mort de faire les fonctions de sa Charge, avec autant d'éxactitude, que les plus laborieux

de ses Confreres qui n'avoient point d'autre occupation.

1653.

Ce fut vers le temps que Quinault devint Auditeur des Comptes, qu'il commença sa brillante carriere dans le genre Lyrique ; genre qui le plaça au rang des plus célébres Poëtes, & qui de plus en plus le rend supérieur à ceux qui l'ont suivi. Mais comme cet article regarde uniquement le Théatre de l'Opéra, notre plan nous dispense d'en rendre compte. Il suffira d'ajouter à ce que nous venons de dire à ce sujet, le passage suivant.

« Alors l'Opéra (1671.) ne faisoit » que de naître en France : mais l'art » incomparable de Lulli eut bientôt » porté ce Spectacle à une perfection, » où les Italiens eux-mêmes, qui en » sont les inventeurs, ne l'ont jamais » vû chez eux.

Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. par M. l'Abbé d'Olivet, article de Quinault.

« Parmi tout ce qu'il y avoit de Poë- » tes en ce temps-là, (& jamais la » France n'en a eu de meilleurs, ni » en plus grand nombre) Lulli préféra » M. Quinault, dans qui se trouvoient » réunies diverses qualités, dont cha- » cune en particulier avoit son prix, & » dont l'assemblage faisoit un homme » unique en son genre : une oreille

1653.

» délicate, pour ne choisir que des
» paroles harmonieuses; un goût tour-
» né à la tendresse, pour varier en
» cent & cent manieres les sentimens
» consacrés à cette espéce de Tragé-
» die; une grande facilité à rimer,
» pour être toujours prêt à servir le
» Roy (Louis XIV.) au besoin; une
» docilité encore plus rare, pour se
» le conformer toujours aux idées, ou
» même au caprice du Musicien. »

La Tragédie Lyrique d'Armide fut le triomphe de Quinault, & le dernier Ouvrage qu'il composa pour le Théatre de l'Académie Royale de Musique. « Perault dit que Quinault,
» sur la fin de sa vie, eut regret d'a-
» voir donné son temps à faire des
» Opéra, & qu'il prit la résolution de
» ne plus composer de vers que pour
» chanter les louanges de Dieu, & les
» grandes actions de son Prince, &
» qu'il commença par un Poëme sur la
» destruction de l'Hérésie; dont voici
» les quatre premiers vers.

Vie de Quinault, à la tête de son Théatre, édition de Paris, 1715.

Je n'ai que trop chanté les jeux & les amours;
Sur un ton plus sublime, il faut nous faire entendre.
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Et vous dis adieu pour toujours.

« A peine M. Quinault commençoit » sa cinquante-quatriéme année, qu'il » sentit les approches de la mort ; in- » somnies, dégoût, langueur, à quoi » les Médecins ne connoissoient rien. » Pendant deux ou trois mois il se vit, » pour ainsi dire, mourir plusieurs fois » par jour ; c'étoient de continuelles » défaillances : d'ailleurs, l'idée de » Lulli, mort l'année précédente, sans » beaucoup de préparation, l'avoit » frapé : il en profita, & marqua bien » du regret d'avoir empoisonné l'O- » péra d'une morale efféminée. »

1653. Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. par M. l'Abbé d'Olivet, art. de Quinault.

Quinault mourut le Vendredi 26. Novembre 1688. âgé de cinquante-trois ans, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Louis dans l'Isle, sa Paroisse.

Mercure Galant, Octobre 1688.

« Comme sa tombe est sans épita- » phe, il est à propos de mettre ici » celle qu'il s'étoit composée lui-même, » & qu'on a trouvé parmi ses papiers.

Nouvelle description de Paris, par M. Piganiol de la Force, Tome I. pag. 340.

Passant, arrête ici, pour prier un moment,
C'est ce que des vivans, les morts peuvent attendre ;
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Avant de parler des Ouvrages Dramatiques de M. Quinault, nous croyons

1653.

Vie de Quinault, à la tête de son Théatre, édition de Paris, 1715.

devoir faire connoître sa personne & son esprit. « Il étoit grand & bienfait, » il avoit les yeux bleus, languissans & » à fleur de tête, les fourcils clairs, le » front élevé, large & uni, le visage » long, l'air mâle, le nez bienfait, & » la bouche agréable. A l'égard de son » esprit, il l'avoit adroit & insinuant, » tendre & passionné. Il parloit & écri- » voit fort juste, & fort peu de gens » pouvoient atteindre la délicatesse de » ses expressions dans les conversations » familieres. Il sçavoit, comme doit » sçavoir un honnête homme; il étoit » complaisant sans bassesse, disoit du » bien de tout le monde, ce qui lui » avoit fait beaucoup d'amis. Il avoit le » secret de se faire aimer de tout le » monde. (*a*) La passion qui le domi- » noit le plus, étoit l'amour; mais il l'a » toujours conduite avec tant d'adres- » se, qu'il se pouvoit vanter avec

Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. de M. l'Abbé d'Olivet, article de Quinault.

(*a*) « Une chose à remarquer dans M. Quinault, & qui tient de l'Héroïque, dans un Poëte, c'est qu'il étoit sans fiel. Jamais les traits satiriques, dont il fut cruellement percé, ne le porterent à écrire contre M. Despréaux, qui étoit l'agresseur. Il rechercha même son amitié. Homme de mœurs très-simples, n'ayant que des passions douces; régulier dans toute sa conduite, bon mari, bon pere de famille. »

1653.

» justice, qu'elle ne lui avoit jamais
» fait faire un faux pas, malgré les em-
» portemens qu'elle inspire d'ordinaire
» aux autres.

Passons présentement aux Poëmes Dramatiques que M. Quinault donna au Théatre François, & qui tous ont eû du succès, lorsqu'ils parurent. Mais le temps, juste appréciateur du mérite, en tout genre, n'en a épargné que trois, qui sont Agrippa, Roy d'Albe, *ou* le Faux Tiberinus, Tragédie; La Mere coquette, *ou* les Amans brouillés, Comédie, & digne de porter ce nom, & la Tragédie d'Astrate, tant critiquée, & cependant si intéressante, malgré ses défauts.

Terminons par un passage de M. Despréaux, quoiqu'un peu trop sévére sur les Tragédies & Comédies de Quinault.

Réflexions critiques, sur quelques passages du Rhéteur Longin, Réflexion III.

« Je ne veux point ici offenser la
» mémoire de M. Quinault, qui mal-
» gré tous nos démêlés poëtiques, est
» mort mon ami. Il avoit, je l'avouë,
» beaucoup d'esprit, & un talent par-
» ticulier pour faire des vers bons à
» mettre en chant... mais pour les autres
» Piéces de Théatre qu'il a faites en
» fort grand nombre, il y a long-temps
» qu'on ne les joue plus, & on ne se

1653.

» souvient pas même qu'elles ayent été » faites. »

Catalogue Chronologique des Poëmes Dramatiques de M. Quinault, pour le Théatre François.

LES RIVALES, Comédie, 1653.

LA GÉNÉREUSE INGRATITUDE, Tragi-Comédie-Pastorale, 1654.

L'AMANT INDISCRET, *ou* LE MAÎTRE ÉTOURDY, Comédie, 1654.

LA COMÉDIE, sans Comédie, 1655.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE, Tragi-Comédie, 1656.

LA MORT DE CYRUS, Tragédie, 1656.

AMALASONTE, Tragédie, 1657.

LE MARIAGE DE CAMBISE, Tragi-Comédie, 1657.

LE FEINT ALCIBIADE, Tragi-Comédie, 1658.

LE FANTÔME AMOUREUX, Tragi-Comédie, 1659.

STRATONICE, Tragi-Comédie, 1660.

LES AMOURS DE LISIS ET D'HESPERIE, Pastorale Allégorique, non imprimée, 1660.

AGRIPPA, ROY D'ALBE, *ou* LE FAUX TIBERINUS, Tragédie, 1661.

ASTRASTE, Tragédie, 1663.

LA MERE COQUETTE, *ou* LES AMANS BROUILLÉS, Comédie, 1665.

BELLEROPHON, Tragédie, 1665.

PAUSANIAS, Tragédie, 1666.

Fin du Septième Volume de l'Histoire du Théatre François.

TABLE ALPHABÉTIQUE,

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Septiéme Volume.

Indégonde,

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie, & le Catalogue des Ouvrages, dans ce Septiéme Volume.

Fin de la Table des Auteurs.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire du Théatre François*, *Tome Sept.* A Paris ce 18. Décembre 1745.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année*; *Histoire du Théatre François*; *Cours de Chirurgie*, *dicté aux Ecoles de Médecine*, *par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes; & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au-long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires: foi soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre

Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.